

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et récits
de la Méditerranée**

Jean Defrasne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN DEFASNE

CONTES ET RECITS DE LA MEDITERRANEE ANTIQUE



FERNAND NATHAN

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET RÉCITS DE LA MÉDITERRANÉE ANTIQUE

par
JEAN DEFRASNE
Illustrations de Lise Marin

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR
18, Rue Monsieur-le-Prince, Paris (VI^e)
© ÉDITIONS FERNAND NATHAN, 1969

AVANT-PROPOS

« *Sourire innombrable des vagues de la mer...* »
(Eschyle : « Prométhée enchaîné »)

Le monde antique naquit autour de la Méditerranée. Sur ces rivages privilégiés apparurent l'un après l'autre les foyers de la civilisation occidentale. Les colonies grecques s'y rangèrent, selon le mot de Platon, « comme des grenouilles au bord d'une mare », et plus tard les Romains, au faîte de leur gloire, s'enorgueillirent d'appeler « notre mer » ce lac immense qui palpitait au cœur de leur empire.

Royaume du grand Poséidon, elle est l'alliée toute-puissante qui, par ses vents et ses courants, conduit le marchand au profit, à la conquête les hardis marins, les pionniers intrépides, dont l'âme est « cuirassée d'un triple airain », comme chante le poète. Son « vaste dos » aime les courses sans fin des vaisseaux pirates, son écume rit sous le choc des rames et scintille au grand soleil de l'aventure. Ses flancs salés, généreux autant que la terre nourricière, offrent chaque jour aux pauvres pêcheurs la moisson née du sillon fugace que la houle aussitôt referme.

Mais ses colères sont imprévues, redoutables ; ses courtes lames s'irritent et frappent sauvagement les coques fragiles ; les vents forcenés arrachent les gréements, font basculer les mâts dans un craquement sinistre. Alors des vagues gigantesques se lèvent et déroulent leurs sombres formes au milieu des hurlements de la tempête.

Et des colonnes d'Hercule aux rives d'Asie, la mer engloutit les navires téméraires, précipite dans ses gouffres cargaisons et équipages. Les galères y dormiront avec leur chargement d'amphores pleines de vin ou d'huile, scellées à jamais par le travail des coraux. L'eau creusera et sculptera à sa guise les statues de marbre à demi enfouies dans le sable du fond, et les poissons se poursuivront pendant des siècles autour d'un Neptune de bronze...

Enfin le calme revient avec le sourire innombrable des vagues, mais la brise y promène sans cesse sur son aile rapide le chant des Sirènes délicieux et mortel.

En effet, cette alliée, cette mer nourricière peut devenir soudain une puissance maléfique qui brise l'espoir des audacieux. Sa mouvante éternité est l'image même du Destin : pour tant d'hommes qui la révèrent et la redoutent, elle est dieu.

Aussi la trouvons-nous mêlée aux grands récits de la mythologie primitive. La vie originelle naît d'elle avec Aphrodite, la belle déesse, et si Poséidon règne sur ses flots et ses abîmes, elle sert de cadre à bien des aventures des autres divinités de l'Olympe, Héra, Athéna, Apollon, Dionysos et, bien sûr, Zeus, le souverain maître du monde.

La mer participe aussi aux aventures des héros, Jason, Thésée, Ulysse, Énée, tantôt protectrice, tantôt farouche ennemie, suivant les caprices ou les intérêts divins.

Enfin, aux temps historiques, elle est bien plus qu'un décor de l'épopée antique : ses haines font basculer les trônes, au creux de ses houles se joue le sort des empires. C'est Salamine, le « combat suprême » qui libère les Grecs, tandis qu'on se lamente à Suse, au palais du Grand Roi vaincu. C'est Syracuse, où s'écroule l'orgueil d'Athènes. C'est Actium enfin, qui donne à Auguste l'Empire du monde, tandis que dans un palais d'Égypte l'ombre du serpent fatal s'allonge déjà près de la trop belle Cléopâtre...

Pour nous aussi la mer est enchantresse. Elle porte sur le moutonnement de ses vagues tous nos rêves d'aventure et de terre promise, tous nos espoirs d'un ailleurs peut-être illusoire ; et les mystères de ses profonds abîmes attirent invinciblement nos songes curieux.

Elle scintille dans notre mémoire au milieu de la brume des hivers, cette Méditerranée de la liberté retrouvée, qui appelle chaque année sur ses rives, dès que reviennent les beaux jours, le troupeau coloré des touristes, comme autrefois les bateaux des colons antiques, au souffle des vents favorables.

Mais nous voudrions que nos jeunes lecteurs, en un temps où l'on médit trop du passé, sentent ce qu'elle a représenté pour les peuples anciens : de belles légendes, des joies et des peines, le frisson du Destin et l'irrésistible attirance d'une immensité inconnue...

Operis Sociae Uxori

LA MER ET LES DIEUX

LA NAISSANCE D'APHRODITE



L'OCÉAN divin scintillait aux premiers soleils, ceux de l'aurore du monde. Innombrables, les germes et les semences dormaient dans le secret de ses flancs amers, y mûrissant la promesse de toutes les vies futures. La Terre encore pantelante, à peine née du chaos originel, s'offrait avec joie à la fraîcheur de sa caresse, et une grande paix heureuse s'étendait sur toutes choses.

Mais, dans les hauteurs du ciel tourmenté, la discorde régnait entre les dieux immortels. Des nombreux enfants nés du cruel Ouranos et de Géa(1), Cronos le plus jeune était aussi le plus redoutable. La jalousie le torturait et le désir de régner. Il projetait de détrôner son père, mais Ouranos, qui ne l'ignorait pas, se défiait de lui et lui vouait une haine implacable.

Un jour pourtant, Cronos attaqua son père par surprise et le blessa cruellement avec une faux à la lame acérée. Le sang divin coula à flots et, du haut du ciel, une horrible pluie rouge empourpra la mer...

Autour de l'île de Chypre, les vagues brodaient leur feston d'écume, léchaient doucement le sable des plages avec un bruit soyeux, luttaient par jeu contre les rochers luisants et feignaient la colère pour forcer l'entrée des grottes mystérieuses où régnait une lumière d'émeraude.

Lorsque la sanglante rosée tomba sur la mer, un grand frisson souleva la surface des flots, les rayons du soleil s'obscurcirent et les vagues gonflées se couronnèrent d'écume blanche tachée çà et là de sinistres nappes rouges.

Puis la colère de l'onde parut s'apaiser tandis qu'une buée subtile s'élevait, faite de vapeurs nacrées qui semblaient naître d'un frémissement mystérieux de la plaine marine. Le soleil retrouvé jouait

à travers cette forme capricieuse, y faisait vivre des reflets mouvants, animait une image qui se précisait peu à peu, se dégageait des fumées de la vague et bientôt se dressait, triomphante, sur l'azur de la mer et du ciel.

C'était une jeune déesse, blanche comme le cœur de la perle, rose comme l'écume teintée du sang divin. Ses cheveux dorés palpaient doucement au vent du large et vêtaient d'ondes soyeuses un corps parfait où roulaient encore des gouttes salées. Ses yeux avaient les changeantes couleurs de la vague souriante et cruelle, et contemplaient, éblouis, la beauté du monde.

Elle voguait toute droite sur une grande coquille irisée aux bords dentelés que les zéphyrs poussaient mollement vers le rivage prochain. Autour d'elle le soleil dessinait un nimbe de lumière, à ses pieds les flots se couvraient de fleurs éclatantes, pendant que de suaves parfums se répandaient sur la mer et que de la côte venait le roucoulement des premières colombes.

Quand la belle des belles posa en riant son pied sur le sable de la grève, les nymphes aux bandelettes d'or se précipitèrent pour l'accueillir. Elles essuyèrent l'eau qui ruisselait sur son corps et l'habillèrent de somptueux vêtements. Sur sa tête, elles posèrent une couronne de violettes couleur de la mer, ornèrent son cou délicat et sa blanche poitrine de colliers merveilleux. Puis, la faisant monter sur un char ailé, elles la conduisirent auprès des dieux, qui furent frappés de sa souveraine beauté et rêvèrent tous de la recevoir pour épouse...

Ainsi naquit Aphrodite, que les Grecs appellent parfois Cypris, en souvenir du lieu de sa naissance, et que les Romains nomment Vénus. Elle est la plus belle des déesses : toutes envient l'éclat de son regard, la grâce incomparable de ses mouvements, le charme de son sourire qui séduit les dieux et les mortels.

Et comme la beauté inspire l'amour, c'est elle qui porte tous les êtres de la nature à aimer, qui règne sur leurs cœurs pour les combler de joie ou les tourmenter de chagrin. Elle est la source de toute fécondité, la mère de toute vie, comme cette onde marine dont elle naquit jadis, près des côtes de Chypre, au printemps fleuri du monde...

Plus tard, sans doute, la mer devint le domaine de Poséidon, le frère de Zeus. C'est lui, le dieu au large visage, à la barbe opulente, au torse puissant, qui reçut le pouvoir de commander aux flots.

Près de lui trône Amphitrite, son épouse. Triton, son fils, leur fait escorte en sonnant dans une conque marine et les nymphes de la mer, les Néréides, les accompagnent en s'ébattant dans les flots argentés.

Parfois Poséidon, quittant les eaux profondes, dirige à travers la plaine salée son attelage à quatre chevaux. Avec les Néréides et les Tritons, toutes les créatures de la mer entourent le char du dieu, les Centaures se cabrant comme des coursiers fougueux, les Hippocampes

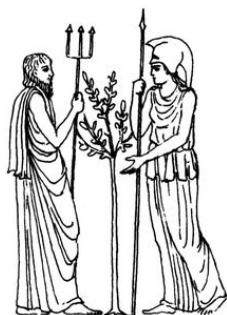
aux replis ondoyants et l'essaim des dauphins familiers. Et lorsque vient le soir, le vieillard Protée, berger des troupeaux marins, fait monter à la surface des humides campagnes mille formes changeantes, mille ombres fugitives...

Mais si les peuples de la mer honorent le grand Poséidon et ceux qui avec lui règnent sur les eaux larges et profondes, leur piété n'oublie jamais Aphrodite dont la gracieuse main protège les nef s luttant sur les flots écumeux.

Avant le départ, c'est sur ses autels qu'ils versent en libation une coupe de lait et offrent un gâteau de la plus blanche farine ; c'est vers elle qu'au fort des tempêtes monte la prière des marins pour que renaisse le sourire des vagues et qu'à nouveau le ciel apaisé resplendisse tout inondé de lumière.



LA DISPUTE DE POSÉIDON ET D'ATHÉNA



POSÉIDON, dieu de la mer, avait ce jour-là revêtu sa cuirasse brillante, son casque à cimier, son long manteau de pourpre et d'or. Puis, ayant pris son bouclier d'airain et son trident, il était monté sur un char traîné par quatre chevaux blancs et, au premier signal du dieu, l'attelage s'était élancé, glissant au-dessus des vagues.

Ainsi Poséidon, semblable à un farouche guerrier, parcourait la plaine marine, laissant derrière lui une gerbe d'écume. Les chevaux, dont les crinières flottaient au vent, entraînaient à une vitesse folle le souverain maître des mers, tandis que les Néréides et les Tritons le saluaient à son passage et que les dauphins, bondissant avec souplesse, escortaient le char du Dieu.

Le moment vint où Poséidon, las de sillonner les flots de son vaste royaume, voulut prendre quelque repos sur un rivage accueillant. Il ne s'arrêta point dans une île, car il les connaissait toutes, mais il aperçut un cap rocheux qui semblait s'enfoncer dans les flots. Il trouva une petite crique où il laissa son char, ses chevaux et ses armes étincelantes. Il aimait en effet, lorsqu'il venait à terre, dissimuler sa nature divine pour mieux approcher les hommes et découvrir leurs pensées.

Il partit donc, longeant la grève, posant ses pas sur le sable humide, là où la mer inlassable vient, à chaque vague, apporter sa frange d'écume...

Qui aurait pu reconnaître Poséidon dans ce voyageur dont la tunique était grise de la poussière des chemins et qui, l'allure lasse, s'appuyait sur un trident de fer en guise de bâton ?

Le soleil était déjà haut dans le ciel et faisait miroiter les flots

lorsque le dieu des mers aperçut un pêcheur qui revenait au rivage, une fois sa tâche accomplie. L'homme ne fut pas surpris de rencontrer un voyageur égaré, en route pour aller consulter l'oracle de Delphes, et qui demandait dans quel pays le hasard de sa marche l'avait conduit.

« C'est ici le domaine des Lélèges, fit-il et, de tout temps, notre peuple a habité cette contrée. Notre roi se nomme Érechtee, et sa puissante demeure est là-haut sur cette colline ceinturée de murailles. Aide-moi et je te conduirai à la ville où tu pourras prendre du repos car l'hôte est pour nous un ami. »

Poséidon aida son compagnon à tirer la barque sur le rivage. Il chargea sur ses épaules le filet où se débattaient des poissons aux écailles d'argent, tandis que le pêcheur, ayant plié la voile et pris les rames, se dirigeait vers la cité.

Le dieu resta d'abord silencieux puis, chemin faisant, il posa des questions pour mieux connaître le pays. La terre était-elle bonne ? Non, le sol était pauvre, l'été aride, le vent desséchant, les récoltes incertaines, l'herbe était rare pour les troupeaux. Heureusement, il y avait la mer qui ne ménageait pas ses bienfaits :

« Grâce soient rendues à Poséidon, fit l'homme en montrant du doigt les flots. Sans sa protection, nous ne pourrions pas vivre ici et pourtant, nous ne voudrions pour rien au monde vivre ailleurs. »

Le dieu, satisfait de cet hommage, n'en fit évidemment rien paraître. Il se rendit à la demeure d'Érechtee sur l'Acropole, où la plus franche hospitalité lui fut offerte. Il s'attarda volontiers quelques jours au milieu de ce peuple laborieux, raisonnable, rempli de bienveillance pour les hommes et de respect pour les dieux.

Au moment de regagner son domaine marin, Poséidon voulut remercier son hôte :

« Je suis le dieu des mers, dit-il à Érechtee, et tu n'as pas obligé un ingrat. Je protégerai désormais ta cité. »

Et, frappant le sol de son trident, il fit jaillir une source sur l'Acropole. L'eau, légèrement salée, était limpide et fraîche. Surtout, elle ne tarissait jamais même au cœur de l'été, alors que la rivière du Céphise, qui traversait la plaine, n'était plus qu'un amas de cailloux parsemé de lauriers-roses...

*

De longues années passèrent. Un petit temple fut construit sur l'Acropole en l'honneur de Poséidon. La vie se déroulait tranquille dans la cité, qui semblait échapper, comme par miracle, aux grands bouleversements de l'histoire, les invasions, les guerres, les

révolutions.

Érechée était maintenant un vieillard plein de sagesse, respecté de tous. Quelle ne fut pas son émotion lorsqu'il apprit qu'Athéna, la fille de Zeus, avait décidé de séjourner dans sa demeure !

Athéna, belle et fière, était connue à travers toute l'Hellade pour sa susceptibilité. Si quelque prince ou quelque ville ne lui rendait pas les honneurs qu'elle attendait, ses colères étaient terribles. Semblable à son père, Zeus, qui brandit la foudre, elle châtiait alors sans pitié.

Parfois aussi, elle descendait sur terre pour attiser les querelles des hommes. Rien ne lui plaisait plus alors que le tumulte des batailles et on la voyait, intrépide, au premier rang, soutenir l'effort des guerriers.

Aussi Érechée se demandait-il avec angoisse ce qu'Athéna venait faire dans sa petite cité pacifique et laborieuse ? Allait-elle, comme l'orage, qui en quelques instants détruit la moisson, apporter avec elle le malheur ?

Il n'en fut rien. Athéna parut bien sur l'Acropole en déesse guerrière, casquée d'or, la lance en main, mais elle posa sur le peuple saisi d'effroi un regard bienveillant.

« Ne craignez rien, fragiles mortels, je ne viens pas ici pour assouvir une vengeance ou susciter un combat, mais pour veiller sur votre cité. Je l'ai choisie, entre toutes, pour lui assurer un grand destin... »

Érechée, rassuré sur les intentions de la déesse, eut à cœur de lui montrer toutes les activités de son peuple. Elle vit ainsi les nobles, les Eupatrides, gouverner avec sagesse et juger avec équité. Elle rencontra les artisans, orfèvres, potiers, forgerons, qui avaient le goût du travail bien fait, et les paysans acharnés à tirer le meilleur d'une terre rocailleuse. Les jeunes gens, les éphèbes, organisèrent en son honneur des courses et des danses guerrières au son de la flûte. Les jeunes filles entreprirent de tisser pour elle un péplos du lin le plus fin, tout en chantant des hymnes à la gloire de la déesse.

Lorsqu'elle partit, Athéna avait su gagner tous les cœurs. Elle avait donné à tous de judicieux conseils, car elle était experte dans tous les arts, de la guerre comme de la paix. Érechée fit édifier un temple sur l'Acropole pour abriter la petite statue en bois, très simple mais très précieuse, dont la déesse elle-même avait fait don à la cité...

Poséidon, lorsqu'il apprit qu'Athéna l'avait supplanté, entra dans une grande fureur. Il n'aimait guère la fille de Zeus avec laquelle déjà, en plusieurs occasions, il s'était trouvé en conflit. Pour se venger, il déclencha les vents et le sauvage tumulte des flots qui inondèrent le pays. Les habitants, frappés de panique, durent se réfugier sur l'Acropole où ils furent vite sans ressources.

Érechée, désireux de sauver son peuple, fit appel à la justice de Zeus. D'humbles mortels devaient-ils être les victimes de cette querelle entre deux divinités de l'Olympe, également altières et irascibles ?

« Je décide, répondit Zeus, souverain du Ciel et des nuées, que la ville appartiendra à celui des deux qui fera aux hommes le plus utile présent. Les dieux en seront juges. En attendant, que les flots se retirent et que le pays d'Érechtée vive en paix... »

Au jour fixé, Athéna et Poséidon se retrouvèrent sur l'Acropole, face à face, et ils échangèrent un regard de défi. Zeus, impassible, présidait à cette épreuve qu'il avait exigée et qui opposait, dans un âpre conflit, son frère et sa fille bien-aimée.

Poséidon, qui avait le premier accordé sa protection à la ville, fut appelé à manifester sa puissance. Il frappa le sol rageusement de son trident et fit apparaître un cheval fougueux, rapide comme la vague, infatigable comme les ondes sans fin de la mer.

« Voici, dit-il, le noble compagnon de l'homme. Il l'aidera à parcourir la plaine au grand galop et à triompher de ses ennemis... »

Athéna s'approcha à son tour et, frappant la terre de sa lance brillante comme l'éclair, elle fit surgir un arbre au tronc noueux, aux petites feuilles dures et grises, aux mille petits fruits à la peau lisse et ferme.

Les assistants furent surpris. Comment ? Athéna n'avait-elle donc à offrir que cet arbuste rabougri. Espérait-elle triompher avec un si modeste présent ?

L'étonnement fut plus grand encore lorsque le cheval de Poséidon, dans un hennissement de fureur, s'enfuit par-delà les collines.

« Cet arbre, fit Athéna, est le plus résistant de tous et aussi le plus utile, car chacun de ses fruits donnera aux hommes une goutte d'or... »

Les dieux n'eurent guère à délibérer. Ils décernèrent à Athéna la palme de la victoire.

« L'arbre de la paix, précisa Zeus, est un don plus précieux que le cheval de guerre. Que la ville porte désormais le nom d'Athènes, celui de sa déesse tutélaire ! »

Les Athéniens honorèrent dès lors la fille de Zeus et, pour lui témoigner leur reconnaissance, organisèrent chaque année de grandes fêtes, les Panathénées. Mais ils n'eurent garde d'oublier Poséidon et, en tête du cortège, firent défiler de jeunes cavaliers. Sur l'Acropole, à la mort d'Érechtée, un temple double fut édifié : une partie est consacrée à Athéna, l'autre à Poséidon.

Aujourd'hui encore, un olivier marque l'emplacement du coup de lance d'Athéna, mais parmi les restes du temple détruit ou pillé, on aperçoit, jaillissant de la pierre, la tête d'un cheval défiant les siècles. C'est l'hommage, vivant au cœur des ruines, à Poséidon, qui, réconcilié avec Athéna, assura à la plus grande ville de Grèce la domination des mers et, dans le souvenir des hommes, une certitude d'éternité.

L'ENLÈVEMENT DE DIONYSOS



DIONYSOS était le fils de Zeus et de la belle Sémélé. Il avait grandi libre au milieu de la nature, courant dans les profondeurs boisées des ravins, errant dans les forêts mystérieuses. C'était un bel adolescent aux traits fins, presque féminins, aux cheveux luisants qui descendaient en ondes sombres jusque sur ses épaules, aux tendres joues roses plus douces que celles des vierges.

Couronné de lierre et de laurier, il allait par le monde ; les faunes velus et joyeux l'accompagnaient, et l'essaim blond des souples dryades, au son des tambours, des cymbales et des flûtes.

Ce pittoresque cortège riant et dansant parcourait le monde, et Dionysos, en échange de l'hospitalité qu'il recevait au cours de ses voyages apprenait aux humains la culture de la vigne et leur donnait le secret de la boisson précieuse qui endort les soucis, fait naître la joie : le vin consolateur.

Mais parfois, ce vin transformait en déments ceux qui en buvaient immodérément ; ses fumées libéraient des fauves redoutables, lions et loups dévorants qui répandaient la terreur alentour.

C'est pourquoi Dionysos enseignait aussi qu'il ne faut pas abuser de la magique liqueur, car pour l'homme la mesure est la première des vertus, même devant les présents des dieux...

Or un jour, pendant un de ses nombreux voyages, Dionysos, qui s'était écarté de ses familiers, se trouvait assis près de la mer, à l'extrémité d'un rocher qui dominait les flots. Le vent du large agitait ses noirs cheveux autour de son beau visage et faisait flotter sur son épaule la pourpre brodée d'or de son manteau.

Le jeune dieu contemplait le jeu incessant des vagues. Il aperçut soudain à l'horizon un superbe navire qui doubla bientôt le

promontoire au sommet duquel il se tenait. Dionysos admirait la légèreté de ce bâtiment, la puissance de ses rames, quand il le vit tout à coup changer sa route et se diriger vers la côte.

C'était un bateau pirate monté par des marins tyrrhéniens. De leur regard d'aigle, ces hommes avaient aperçu la silhouette de pourpre et d'or se dessinant sur l'horizon ; aussitôt, un cruel projet avait germé dans leur cœur :

« À voir ses vêtements et son visage, c'est sûrement un prince, le fils d'un de ces rois puissants qui nous paiera une somptueuse rançon pour le revoir. Emparons-nous de lui, dès lors notre fortune est faite ! »

Ainsi firent-ils. Les misérables entourèrent Dionysos et, malgré ses protestations, l'emmenèrent sur leur bateau qui repartit vers la haute mer de toute la vitesse de ses rames.

Les pirates se réjouissaient de leur bonne prise, quand leur chef déclara :

« Attachons-le solidement, car il est jeune et vigoureux, il pourrait tenter de nous échapper en plongeant dans la mer ! »

Alors, les marins se mirent à tordre de l'osier pour fabriquer des liens souples et solides, tandis que Dionysos les observait d'un air amusé.

Il tendit volontiers ses poignets qu'on lui lia soigneusement, puis il accepta sans difficulté de se laisser ligoter les chevilles. Mais quand les pieds furent bien attachés, on s'aperçut que les liens des mains s'étaient défaits : on les refit donc. Pendant ce temps toutefois c'était l'osier des chevilles qui s'ouvrait à son tour et Dionysos souriait de ses yeux noirs !

Les pirates s'accusaient l'un l'autre de maladresse, renouaient sans cesse des liens qui se détachaient à mesure !

Mais soudain, le pilote, qui observait avec inquiétude le joyeux prisonnier, s'écria :

« Malheureux ! Qui est celui que nous avons embarqué ? Celui que vous voulez ligoter est un dieu puissant qui se rit des chaînes et des liens. Et ne voyez-vous pas que notre navire ne peut supporter son poids et s'enfonce !

« C'est Zeus assembleur de nuées, ou Apollon l'archer qui a pris la forme de ce jeune homme ! Sans nul doute, c'est un Immortel ! Nous sommes perdus ! Déposons-le sans retard sur le continent, avant que sa colère ne soulève contre nous les sombres tempêtes ! »

Mais le chef des pirates protesta :

« Peureux que tu es ! Où prends-tu que notre navire s'enfonce dangereusement ? Les vagues peut-être sont plus hautes, et seul ton âme inquiète te fait voir un danger qui n'existe pas. Profitons du bon vent qui se lève pour nous éloigner de ces rives ! Allons, que l'on dresse le mât et que l'on tende la voile ! »

Le capitaine se promettait d'emmener son prisonnier en un pays écarté, à Chypre, en Égypte peut-être, ou dans un lieu plus reculé encore. Là, pensait-il, ne craignant plus d'être rattrapé, il l'interrogerait à loisir, lui ferait dire où étaient les siens et quelles étaient ses richesses. Enfin, il le rendrait à ses parents après avoir reçu d'eux une grosse rançon.

Mais soudain, quel est ce prodige ? Le vent s'arrête, le vaisseau s'immobilise sur la mer, malgré les efforts des rameurs. Le long des flancs du noir navire s'ouvrent des fontaines répandant à flots un vin au délicieux parfum ! Et voici qu'au pied du mât commence à croître une vigne : elle grimpe, s'enroule comme un serpent, allonge les griffes de ses vrilles et bientôt, se couvrant de feuilles dentelées, elle monte dans la voile, l'enserme d'un réseau verdoyant chargé de grappes couleur d'ambre et de nuit !

Aux pampres se mêle un lierre brillant qui rampe parmi les bancs des rameurs, monte le long de leurs jambes, entoure leurs chevilles d'une vivante guirlande.

Sur l'étrange bateau, les matelots terrifiés ordonnent tous maintenant au pilote de rejoindre la terre. Mais trop tard ! Le dieu est devenu un lion qui rugit, cherchant autour de lui qui dévorer : et tandis qu'il se dirige vers la proue, au milieu du navire, surgit une ourse au pelage hirsute qui se dresse en ouvrant dans un grognement de fureur sa gueule rouge aux redoutables crocs.

C'est la panique ! Les marins affolés se lancent vers la poupe où se tient le sage pilote. Mais soudain le lion, d'un bond souple et puissant, se jette sur le capitaine. Éperdus, les matelots se serrent les uns contre les autres et cherchent en vain d'où pourrait leur venir un secours, au milieu de la mer, sur ce bateau peuplé de fauves.

Et brusquement, du haut de la poupe élevée, tous plongent dans les profonds abîmes pour échapper à la griffe sanglante des monstres...

Poséidon eut à cœur de sauver les malheureux qui se confiaient à l'hospitalité de son royaume. Alors, dans sa bonté, le divin maître des plaines humides les transforma en dauphins qui prirent joyeusement leurs ébats autour du navire.

Mais les dauphins n'oublièrent jamais qu'auparavant ils avaient été des hommes. Dans leur âme animale ils en gardèrent le souvenir inconscient, et c'est pourquoi, maintenant encore, à travers les mers, ils recherchent les navires, les escortent, sauvent quand ils le peuvent les naufragés et entretiennent les rapports les plus amicaux avec ceux qui furent autrefois leurs frères...

Cependant, à bord du vaisseau déserté, tout avait repris un aspect normal. L'ourse avait disparu et Dionysos, ayant retrouvé sa première forme, retint le pilote qui voulait se précipiter dans les flots à la suite de ses compagnons.

« Ne crains rien, sage pilote, lui déclara-t-il, il ne te sera fait aucun mal car tu es cher à mon cœur, toi qui voulais t'opposer au forfait de tes amis. Guide le navire : voici que le bon vent est de retour et conduis-moi à Naxos, but de mon voyage. »

À nouveau le vaisseau fendit les vagues et, en peu de jours, on fut en vue de Naxos, l'île qui bientôt se festonnerait de pampres après le passage bienfaisant du dieu, l'île où Dionysos devait consoler la pauvre Ariane, abandonnée par Thésée, le héros oublieux.



IO ET SA FUIITE ÉPERDUE



LA ville d'Argos étendait ses maisons basses et blanches dans la plaine desséchée par le soleil brûlant. Pendant l'été, l'eau était rare depuis que Poséidon, furieux d'avoir été évincé du pays par Héra, l'épouse de Zeus, s'était vengé en tarissant les sources. Le roi Inachos avait en vain supplié le dieu des mers d'apaiser son courroux.

« Livre-moi ta fille Io, avait répondu Poséidon, afin qu'elle prenne place dans le cortège des nymphes marines. Alors seulement, j'oublierai l'injure qui m'a été faite à Argos. »

Inachos n'avait pu se résigner à sacrifier sa fille bien-aimée, car Io était très belle et les princes les plus puissants de l'Hellade souhaitaient l'obtenir pour épouse.

Mais un tout autre destin l'attendait...

Io, le regard triste, l'esprit rongé d'inquiétude, était venue confier à son père ses songes et ses tourments.

« Père, chaque nuit, une voix m'éveille pour m'annoncer que Zeus, le maître de l'Olympe, s'est épris de moi, humble mortelle, et qu'il veut m'emporter dans quelque retraite heureuse. Comment oserais-je résister à la volonté du dieu ? »

Inachos fut saisi d'effroi car il connaissait trop bien la furieuse jalousie d'Héra, l'épouse de Zeus. Il décida de consulter l'oracle d'Apollon à Delphes et la réponse, brutale et impitoyable, ne tarda pas à lui parvenir :

« Chasse ta fille de ton palais et de ta cité. Livre-la à Zeus. Sinon, la foudre du ciel ravagera le pays d'Argos. »

Inachos se sépara donc de sa fille, malgré lui, malgré elle. Il ne pouvait s'opposer à Zeus, souverain des dieux...

Mais Héra veillait sur son volage époux. Pour dissiper sa méfiance, Zeus transforma Io en une belle génisse blanche et il la cacha au milieu d'un troupeau.

Héra ne fut pas dupe. Elle reconnut très vite le bel animal au regard doux et docile :

« Mon tendre ami, dit-elle à Zeus, je voudrais cette génisse blanche comme neige. Me la refuserez-vous ? »

Zeus, qui redoutait les colères d'Héra, livra, bien à contre-cœur, la pauvre princesse à son épouse qui aussitôt la confia à la garde d'Argus, le plus vigilant des bergers.

Argus en effet n'avait pas deux yeux, comme les fils de la Terre, mais cent, disposés tout autour de la tête. De jour comme de nuit, rien ne pouvait lui échapper. Ainsi, pensait Héra, Io, la belle, demeurera en lieu sûr...

Mais Zeus n'avait pas renoncé à son dessein. Il appela son fils Hermès, le messager des dieux et il lui dit :

« Argus, le bouvier, m'a cruellement offensé. Tue-le pour me venger afin qu'à l'avenir nul ne s'oppose à la volonté de Zeus. »

Hermès mit aussitôt son casque et ses ailes, puis il s'élança sur la terre. Il arriva auprès d'Argus qui gardait son troupeau et qui le pria de s'éloigner.

« Arrière, fils de Zeus, Héra m'a demandé de ne parler à personne.

— Soit, répondit Hermès, mais écoute un peu cette suave musique. Cela ne t'est pas interdit et les heures te paraîtront moins longues. »

Hermès joua alors de la flûte si merveilleusement qu'Argus en fut tout attendri. Il voulut essayer l'instrument. Le jeune dieu y consentit, mais tandis qu'Argus s'évertuait en vain à tirer des sons mélodieux, Hermès de son épée lui trancha la tête. Le troupeau, dès lors sans berger, s'enfuit à travers la plaine...

Io courut longtemps vers le soleil couchant. Lorsque la nuit tomba, elle se glissa dans l'herbe haute et moite de rosée, elle respira avec délice les mille parfums des prés qui se mêlaient aux âcres senteurs de la brise marine. Puis, épuisée, elle s'endormit enfin sous la pâle lueur de la lune.

Mais dès que l'aube eut blanchi l'horizon, elle se réveilla sous le coup d'une douleur aiguë. Héra, furieuse de la mort d'Argus, avait envoyé un taon cruel pour déchirer la génisse de sa piqure obsédante.

Io chercha à se débarrasser de cet ennemi attaché à ses flancs, elle courut à perdre haleine à travers champs, se roula sur les sentes caillouteuses, se frotta contre les oliviers au tronc rugueux. Rien n'y fit. L'insecte bourdonnait toujours dans une ronde incessante avant de planter çà et là son sauvage aiguillon.

La blanche génisse, folle de souffrance, arriva au pays d'Élide. Du haut d'un rocher elle aperçut la mer, son seul refuge :

« Poséidon, supplia-t-elle, accorde-moi ta protection. Je suis poursuivie par l'injuste colère d'Héra. »

Io plongea dans la mer écumante et les flots lavèrent sa robe blanche tachée de sang. La mer bienveillante, qui apaisa un temps ses souffrances, fut appelée dès lors, en souvenir d'elle, la mer Ionienne. Quant à Poséidon, il demanda aux Néréides de guider Io, l'infortunée, à travers les vagues et les vents jusqu'aux rives lointaines de la Scythie.

Io arriva dans ce pays froid et brumeux. Elle se dissimula dans les marais, échappant quelque temps à la vigilance d'Héra. Mais la déesse jalouse la retrouva et Io, harcelée par le taon avide de sang, reprit sa course à travers le monde.

Elle franchit hardiment le détroit qui mène en Asie et dont le nom rappelle son passage(2), elle traversa le pays des Chalybes et celui des Amazones, des filles guerrières habiles à la chasse et au combat, elle prit garde d'éviter les Gorgones ailées dont la tête est hérissée de serpents et les Griffons à la gueule pointue, aux crocs acérés, qui ravagent les troupeaux.

« Ne vaut-il pas mieux mourir, se disait-elle, plutôt que de souffrir tous les jours ? »

Io parvint ainsi auprès d'une haute montagne, le Caucase couronné de neige. Quelle ne fut pas sa stupeur d'apercevoir un malheureux, enchaîné nu à un rocher, la poitrine traversée par un coin de diamant, le foie dévoré sans trêve par un aigle rapace !

« Qui es-tu ? demanda Io pleine de compassion.

— Je suis Prométhée et j'ai dérobé le feu du Ciel pour en faire don aux hommes. Zeus m'a condamné à ce cruel supplice.

— Et moi je suis Io, fille d'Inachos, poursuivie par la colère d'Héra. Ô ciel ! le taon me perce à nouveau de son dard enflammé. Mon cœur agité d'effroi bat à coups redoublés, mon esprit s'égare.

— Prends patience, fit Prométhée. J'ai le don de voir au-delà du présent. Si tu le veux, je te révélerai le terme de tes maux.

— Je t'en supplie, reprit Io, indique-moi quand et où je cesserai de souffrir par la faute d'Héra.

— Il te reste une longue course à faire, répondit Prométhée, impassible malgré la douleur qu'il endurait. Laisse-toi guider par Poséidon en suivant les bords rocailleux de la mer gémissante. Tu arriveras enfin au pays d'Égypte que baigne le Nil aux crues fécondes.

« Là Zeus te rendra la raison et ta forme humaine. Tu seras honorée comme une reine, puis vénérée comme une déesse, et on te nommera Isis. Tu apporteras aux mortels le réconfort en ce monde et l'espérance du salut.

« Quant à Héra, elle finira par oublier sa rancune à ton égard et, pour se consoler de la mort d'Argus, elle placera ses cent yeux sur la

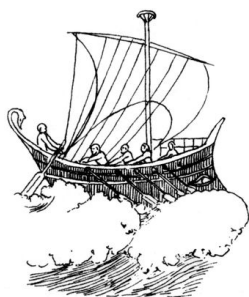
queue du paon, son animal préféré... »

Io reprit sa course errante et tout se passa pour elle comme l'avait prédit Prométhée, le bienfaiteur des hommes, selon la volonté du Destin qui est supérieur aux dieux.



LA MER ET LES HÉROS

LE NAVIRE ARGO



QUE ferais-tu, Jason, si tu étais roi et que tu saches qu'un des tiens est destiné à te ravir le trône ?

Ainsi parlait le vieux Pélías, qui régnait sur la petite ville d'Iolchos, en Thessalie. Sa voix était calme, mais l'angoisse troublait son cœur. Le bel adolescent blond qui se tenait devant lui, c'était le fils de son frère dont il avait usurpé le trône. Pélías savait bien qu'avec ce jeune homme arrivait pour lui le châtimement des dieux.

En effet, le roi, rongé par l'inquiétude et peut-être le remords, attendait depuis longtemps ce vengeur annoncé par l'oracle d'Apollon, le dieu qui ne ment pas. Et voici qu'il le voyait là, éclatant de jeunesse, un pied nu et l'autre chaussé d'une sandale, tel que l'avait décrit la Pythie(3)...

Jason répondit à Pélías d'un ton assuré :

« Ô roi, dit-il, si je voulais me débarrasser de quelqu'un à jamais, je l'enverrais conquérir la Toison d'or.

— Eh bien ! reprit Pélías, qu'il en soit fait selon ta volonté. Va, rapporte-moi cette Toison d'or et je te céderai volontiers mon trône et tous mes biens ! »...

Loin, au-delà des rivages d'Asie, en Colchide, se trouvait en effet la Toison d'or du Bélier fabuleux. Elle était gardée par un terrible dragon dont les yeux ne se fermaient ni jour ni nuit. Sa conquête était le rêve de tous les jeunes audacieux, assoiffés de renom, mais aussi pour eux tous l'aventure dont on ne revient jamais.

Mais Pélías savait combien grande est pour un jeune cœur la tentation de la gloire.

Jason, comme le roi s'y attendait, releva le défi. Il méprisait le danger, croyait en lui et surtout avait une entière confiance dans

l'appui des dieux immortels.

« Soit, je partirai donc avec les meilleurs fils des Grecs, dit-il, et, avec eux je conquerrai la fabuleuse Toison. Mais quand je te la rapporterai, roi d'Iolchos, n'aie garde d'oublier ta promesse. »

Et Jason prit congé de Pélias qui le regarda s'éloigner avec un vague regret, déplorant qu'un jeune homme si valeureux se soit ainsi promis lui-même à la mort...

Jason envoya aussitôt des messagers dans toutes les cités grecques afin d'inviter les plus vaillants à l'accompagner dans sa redoutable tentative. Bientôt il eut rassemblé autour de lui une troupe incomparable : cinquante héros, les plus intrépides des Grecs, avaient répondu à son appel et avaient juré de le suivre en Colchide... ou aux enfers.

Parmi eux se trouvait Héraclès, le fils de Zeus et d'Alcmène, le héros au torse d'athlète, aux bras invincibles, au noble cœur. Orphée était là aussi, lui dont la lyre, présent mélodieux d'Apollon, charmait les bêtes sauvages et faisait danser les grands chênes des montagnes. Les autres compagnons, si leurs noms étaient moins illustres, avaient cependant tous un égal courage et une semblable audace.

Jason prépara alors son départ. Il fallait un navire. Il le voulut plus sûr, plus rapide et mieux gréé qu'aucun autre. C'est ainsi que naquit la nef *Argo*. Un maître-charpentier, nommé Argos, en dressa les plans. Mais les dieux eux-mêmes en favorisèrent la réalisation. Athéna, dit-on, surveilla l'assemblage de la coque et de sa main tissa les voiles. Quant au mât, il fut de cœur de chêne, un arbre gigantesque amené de la forêt sacrée de Dodone, où Zeus rend ses oracles dans le bruissement des feuilles qui frémissent au souffle du vent.

Enfin le navire superbe fut prêt et les *Argonautes*, dans le matin éclatant, levèrent l'ancre pour cingler vers l'Asie et ses périlleux sortilèges. Jamais plus fier bateau, et portant plus d'espoir, n'avait de son étrave acérée labouré les plaines salées de la mer !

Bien des dangers attendaient ces courageux marins lancés dans une folle aventure. Heureusement Héraclès, sûr de sa force semi-divine, leur donnait ses sages conseils et l'appui de son bras puissant.

Ainsi, lorsque les *Argonautes* firent escale dans l'île de Cyzique, ils furent attaqués par des géants monstrueux pourvus de six bras. Descendus des montagnes environnantes, les géants entreprirent de fermer par d'énormes blocs de rocher l'entrée du port où était amarrée la nef *Argo*. Déjà ils poussaient des cris de joie, heureux d'avoir ainsi capturé le fabuleux navire avec toutes les richesses qu'il devait, croyaient-ils, receler dans ses flancs.

Mais Héraclès était demeuré à bord. Il prit son arc, et les flèches porteuses de mort commencèrent à voler, ces flèches redoutables,

trempées dans le sang venimeux du dragon de Lerne. Quelques-uns des géants, blessés, s'effondrèrent en hurlant, tandis que les autres s'enfuyaient précipitamment pour regagner les épais fourrés et les sombres grottes qui leur servaient d'abri sur les flancs de la montagne.

Enfin, après bien des périls, la nef Argo arriva en Thrace, dernière escale avant les rivages froids et humides de la lointaine Colchide. Pourtant, la dernière étape réservait à l'illustre navire une épreuve plus effroyable encore que toutes celles qu'il avait surmontées.

Il y avait en effet un chenal étroit, où régnait un épais brouillard qui rendait la navigation extrêmement périlleuse. Un vent furieux s'y engouffrait en hurlant, mais surtout des rochers énormes bordaient de chaque côté le passage, des falaises noires et mobiles qui se rapprochaient sous la violence du vent. Malheur au vaisseau imprudent qui s'engageait dans le chenal au moment où les redoutables mâchoires de pierre se refermaient ! Jamais aucun bâtiment n'avait encore triomphé de cette effroyable épreuve.

Mais les *Argonautes* eurent la bonne fortune de rencontrer en Thrace un devin aveugle qui s'intéressa à leur entreprise et leur fournit de précieux renseignements :

« Ne vous hasardez surtout pas dans ce mortel défilé sans avoir pris la précaution d'y lâcher d'abord un pigeon. S'il revient, refusant de s'y engager, n'insistez pas, c'est que la voie n'est pas libre. Attendez que les rochers s'écartent. C'est l'oiseau seul, avec son sûr instinct, qui peut vous donner le signal du passage. Mais à ce moment-là passez le plus rapidement possible, car, au bout d'un temps très court, les rochers se refermeront et vous écraseront si vous avez trop tardé.

— Nous n'aurons garde, fit Jason, d'oublier tes sages conseils... »

La tempête hurlait, la brume couvrait la mer quand le navire Argo se présenta à l'entrée du chenal.

Au milieu des sinistres grondements de la tempête, on entendait de moment en moment le fracas des rochers qui se rapprochaient et se heurtaient avec d'effroyables craquements.

Les *Argonautes*, le cœur glacé de terreur, lâchèrent de la proue du navire un pigeon qui prit son vol sans hésiter et fila tout droit pour disparaître dans la brume.

Alors, de toutes leurs forces, les marins appuyèrent sur les rames. Les falaises meurtrières s'écartaient lorsqu'ils s'engagèrent dans l'étroit passage. Puis le vent se mit à les resserrer inexorablement, tandis que les *Argonautes* ramaient si vite que l'écume volait autour du bateau rapide. La proue ornée passa, puis le corps du navire, et les rochers se rapprochaient presque à briser les rames.

Enfin les murs de pierre se rejoignirent en soulevant d'énormes paquets de mer, mais le navire Argo était désormais hors d'atteinte ! Seule l'extrémité de la poupe, un peu écornée, gardait la trace de

l'épreuve affrontée.

Alors, comme par miracle, la mer s'apaisa, les vents cessèrent de hurler et les rochers, après s'être une dernière fois écartés, s'immobilisèrent pour toujours, vaincus par le courage des hommes, libérant désormais la route ouverte par le navire Argo. Ainsi l'avait prédit un oracle : les rochers ne seraient plus que des blocs inertes lorsqu'un vaisseau en aurait triomphé.

Et tandis que la brume se dissipait au soleil et qu'une brise légère apportait sur la mer tous les parfums de la terre d'Asie, les *Argonautes* virent le pigeon qu'ils avaient envoyé en éclaireur revenir à tire-d'aile vers le bateau et se poser sur la poupe en roucoulant : lui-même sortait indemne de l'aventure, mais, comme le navire Argo, il en gardait des traces, car il avait abandonné à l'étau de pierre qui avait failli se refermer sur lui quelques plumes de sa queue !...

En Colchide, au pied du formidable Caucase, se dressait le palais du roi Aétès. Lorsque Jason et ses compagnons eurent franchi la porte monumentale entourée de colonnes de bronze, ils s'arrêtèrent et regardèrent autour d'eux, frappés d'admiration. Ils se trouvaient dans une somptueuse cour intérieure sur laquelle donnaient des fenêtres aux balcons de pierre sculptée, où grimpaient des pampres verdoyants.

Au milieu de cette cour, quatre fontaines : de l'une coulait un vin couleur de rubis, d'une autre des flots de lait, la troisième versait une huile parfumée, et la dernière faisait jaillir tout simplement une eau limpide.

« Goûtez l'eau de cette fontaine merveilleuse, dit un des gardes du palais. Elle est glacée, car nous sommes en été. Mais l'hiver, au contraire, elle donne une eau toujours chaude.

« De ses quatre fontaines, c'est à cette dernière que notre souverain attache le plus de prix. Mais vous verrez encore bien d'autres merveilles dans ce palais. »

Les *Argonautes* se dirent que puisque le roi Aétès possédait tant de trésors, il était sans doute généreux, car un prince acquiert du renom par les dons fastueux qu'il prodigue. Peut-être accepterait-il de faire cadeau de la Toison à ses hôtes, s'ils plaidaient leur cause avec assez de talent ?

Jason présenta donc sa requête du mieux qu'il put. Mais le roi de Colchide parut d'abord surpris d'une telle audace. Il entra dans une violente colère :

« Jamais je ne permettrai à personne d'emporter cette Toison d'or qui protège mon royaume !

— C'est bien, dit Jason calmement. Mais je ne renonce pas à la conquérir, puisque c'est à ce prix que je retrouverai le trône qui m'est dû et qu'un oncle m'a ravi. Mais j'aurais préféré tenir la Toison de la

générosité d'un grand roi...

Devant ce ton résolu, Aétès sembla s'adoucir :

— Jason, ta ténacité me plaît. J'aime que les jeunes gens aient le cœur intrépide. Je consens à te laisser emporter la Toison. Mais tu devras la mériter. Sais-tu labourer et semer ?

— Oui, répondit Jason, interloqué.

— Alors suis-moi. »

Le roi le conduisit à travers de vastes salles aux murs épais, reliées par de nombreux couloirs, jusqu'à une écurie secrète du palais : « Voici l'attelage et voici la semence », fit simplement Aétès.

Jason vit devant lui un couple de taureaux sauvages tirant de toutes leurs forces sur leurs attaches d'airain. D'airain aussi étaient leurs sabots, dont ils grattaient le sol avec colère, et de leurs naseaux sortaient des tourbillons de flamme. À leurs pieds, Jason distingua une corbeille d'osier remplie de dents. Le roi précisa :

« Ce sont les dents d'un dragon qui donneront, dès qu'elles auront été semées, une moisson de géants. Ah ! si tu peux les vaincre, je te considérerai comme digne de recevoir la Toison. »

Jason comprit qu'une fois de plus, un roi l'envoyait à la mort. Mais il répondit à Aétès comme il avait répondu à Pélias :

« Avec l'aide des dieux je triompherai.

— Tu auras une journée entière pour accomplir ce que je t'ai prescrit, dit le roi de Colchide. Demain, à l'aube, je t'attendrai et je te montrerai le champ que tu dois labourer. Adieu ! »

Jason se retira, pensif... Comme il traversait un vestibule, il s'entendit appeler à voix basse. Une longue silhouette en tunique brodée d'or sortit de l'ombre d'une colonne.

« Jason, écoute-moi ! Renonce à ton projet, retourne avec tes compagnons au port où vous attend votre fidèle navire, et reprenez la mer pour regagner votre patrie. »

Ainsi parlait une belle jeune fille au teint pâle, aux longs cheveux noirs, aux yeux ardents. Elle se faisait suppliante et sa voix tremblait d'émotion :

« Jason, je t'en prie, quitte la Colchide, où tu mourras. Tous les périls de la mer sont moins redoutables que ceux qui te guettent sur cette terre hostile !

— Qui es-tu ?

— Je suis Médée, la fille du roi. Je sais que mon père veut ta mort et c'est pourquoi il t'a imposé cette épreuve...

— Je la tenterai pourtant.

— Renonce, il en est temps encore.

— Non, j'ai accepté. C'est pour demain...

— Puisqu'il en est ainsi, fit alors Médée, fais au moins ce que je vais te prescrire. Je suis magicienne, je connais l'art des enchantements,

des poisons mortels comme des baumes salutaires. Je composerai pour toi un onguent qui te rendra invulnérable un jour tout entier aux blessures du fer et aux morsures du feu. N'oublie pas de t'en enduire tout le corps, le moment venu.

« Puis, quand du sillon ensemencé par les dents du dragon, tu verras surgir l'horrible troupe des géants, fils de la Terre, que ton cœur ne cède pas à la crainte. Ils se précipiteront sur toi, l'épée haute, en poussant des cris affreux. Garde ton calme et lance au milieu d'eux une pierre : alors ils se jetteront tous sur elle comme des chiens et se battront furieusement entre eux pour s'en emparer. Profite de ce moment pour les exterminer tous.

— Je le ferai, dit Jason, et je te remercie. Mais pourquoi la fille d'Aétès veut-elle me protéger contre son père ?

Une ardente rougeur empourpra soudain les joues pâles de Médée. Son visage s'éclaire d'un timide sourire.

— De mon balcon, je te regardais quand tu traversais la cour au milieu de tes compagnons. De tous tu es le plus jeune, le plus blond... Et je ne veux pas que tu meures... »

Tout se passa comme l'avait voulu Médée.

Jason, invulnérable grâce au baume magique, dompta les taureaux aux naseaux de feu et, après avoir semé les dents du dragon et lancé la pierre au milieu de ses ennemis, il extermina les géants jusqu'au dernier. Il se présenta alors devant le roi Aétès.

« Tu n'as pas encore triomphé, lui dit le roi fort dépité. Il te reste maintenant à affronter le dragon.

— Mais cette Toison tu devais me la donner.

— Il ne te reste qu'à la prendre ! »

... Le soir n'est pas encore tombé. Jason se rend au pied du hêtre touffu auquel est suspendue la Toison qui étincelle aux rayons obliques du soleil couchant. Enroulé autour du tronc, le hideux dragon veille, dardant son regard d'un jaune vénéneux tandis que ses écailles frémissent sur son dos à la crête hérissée.

Mais qu'arrive-t-il ? Le monstre bâille, laissant voir jusqu'au fond le gouffre rouge de sa gueule, où se dresse une langue bifide. Médée, qui connaît les vertus secrètes des plantes, a jeté par poignées sur le dragon les herbes magiques porteuses d'un sommeil invincible. Il bâille encore, laisse descendre sur ses yeux une paupière grisâtre et, desserrant son étreinte, il tombe inerte sur le flanc, endormi dans une profonde torpeur.

Jason, triomphant, s'empare aisément de la fabuleuse Toison, si souvent convoitée mais jusqu'alors inaccessible.

Jason revint vers ses compagnons, orgueilleux de sa double conquête : la célèbre Toison, rêve de tant de héros, et la superbe jeune

filles ravies à sa patrie, Médée qui, pour sa joie et son malheur⁽⁴⁾, suivait en terre grecque celui qu'elle avait aimé dès le premier regard.

Au plus haut du mât de la nef Argo fut attachée la Toison, telle une voile d'or : elle reflétait les rayons et le navire semblait une tache de soleil qui glissait sur les flots, attirant les oiseaux marins et la danse écumeuse des dauphins.

Lorsqu'ils furent arrivés à bon port, après une heureuse traversée, les *Argonautes* remercièrent les dieux de leur protection en célébrant de magnifiques sacrifices et Jason, reconnaissant, leur consacra son navire victorieux.

Mais les Immortels ne voulurent pas abandonner sur la terre ce merveilleux vaisseau. La nef Argo, miraculeusement transportée au ciel, devint une constellation. Elle brille désormais dans le bleu des nuits, comme jadis lorsqu'à son mât flottait la Toison d'or.

LE VOL D'ICARE



IL y avait à Athènes un merveilleux artiste nommé Dédale dont la cité était fière. Dès sa tendre enfance, il s'était plu à pétrir l'argile pour sculpter de petits personnages : ici un guerrier à cheval, là un laboureur avec ses bœufs, là encore une danseuse glissant sur le sol avec ses pieds légers. Plus tard, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent, il avait taillé dans le bois les statues des dieux. Mais ses œuvres n'avaient rien de commun avec les idoles raides et maladroites de ses prédécesseurs. Dédale représentait de préférence les dieux sous la forme d'un jeune homme nu au corps d'athlète, les bras collés au flanc, le pied en avant comme pour marcher. Le visage, encadré de cheveux bouclés, le front haut, les yeux ouverts, tout donnait à ces statues une impression de majesté, de présence, de vie intense. La nuit, disait-on, il fallait attacher ces statues pour les empêcher de s'enfuir.

Les familles nobles d'Athènes, les Eupatrides, se disputèrent l'honneur d'employer Dédale pour construire des temples et les orner de statues d'or et d'ivoire, de fresques de marbre, de sièges et de trépieds de bronze. Tour à tour architecte, décorateur, sculpteur, orfèvre, Dédale accumula les chefs-d'œuvre. Il semblait qu'à force de représenter les dieux il avait acquis en tout une habileté divine. Mais il ne négligeait pas non plus les techniques humaines qui pouvaient accroître la puissance de la cité : il apprenait aux forgerons les alliages qui donneraient des lames d'épée solides, des lances acérées, des boucliers légers et capables de résister aux corps les plus rudes.

Par-dessus tout il s'intéressait aux navires. Il les voulait effilés et rapides, il imagina des rames plus longues et plus efficaces, il inventa

la voile pour utiliser au mieux la force des vents. Grâce à lui, la flotte athénienne put affronter les navires crétois, qui dominaient alors en Méditerranée, et même remporter des victoires qui eurent, dans toute la Grèce, un grand retentissement.

Les Athéniens admiraient Dédale. Ils lui attribuaient l'invention de la règle, du pas de vis, du fil à plomb, de la vrille et du rabot. Lors des grandes fêtes, ils lui décernaient des honneurs exceptionnels, une place au premier rang à côté des archontes, le choix des bêtes à sacrifier aux dieux, la palme d'or réservée aux vainqueurs des grands jeux. Grisé par les flatteries dont il était l'objet, Dédale devint orgueilleux à l'extrême. À l'égard des ouvriers qu'il avait sous ses ordres, il se montra dur et brutal, ne craignant pas d'encourir la colère divine.

Or, il y avait parmi ses apprentis un fils de sa sœur, qui s'appelait Talos. C'était un beau jeune homme, doux et timide, mais d'une merveilleuse habileté. Un jour qu'il avait trouvé dans la campagne une mâchoire de serpent, il eut l'idée de s'en servir pour couper la branche d'un arbre. Très satisfait du résultat obtenu, il pensa alors à tailler dans du fer une ligne de dents et il inventa la scie. Il ne fut alors question à Athènes que de l'ingéniosité de Talos.

Dédale en conçut une âpre jalousie. Il craignit que son neveu ne lui ravît le premier rang auquel il tenait par-dessus tout. Sous le prétexte de vérifier les assises d'un mur qu'il venait de construire, il demanda à Talos de l'accompagner sur l'Acropole. Lorsqu'ils furent arrivés au bord du rocher qui tombe à pic sur la plaine, Dédale, incapable de dominer ses passions, précipita son rival dans le vide. On ramena le corps déchiqueté du jeune homme à sa mère qui mourut de chagrin.

Dédale ne profita pas de son crime. Les soupçons se portèrent très vite sur lui tant on connaissait son penchant à la violence et son orgueil démesuré. Il fut jugé par le tribunal de l'Aréopage. Par égard pour les chefs-d'œuvre qu'il avait réalisés, et qui faisaient honneur à la cité, il ne fut pas condamné à mort mais au bannissement perpétuel.

Au lever du jour, alors qu'une pâle lueur à l'horizon dissipait la brume, Dédale s'embarqua seul sur la mer frangée d'écume, hissant la voile qu'il avait taillée lui-même et s'abandonnant, l'âme rongée de remords, aux souffles capricieux des vents.

Dédale aborda dans l'île de Crète. Il fut bien accueilli par le roi Minos à qui Zeus, disait-on, avait appris la sagesse des dieux et Poséidon accordé la domination des mers. Minos était très fier de son palais de Cnossos. Il prit plaisir à montrer à Dédale son immense demeure où, sur une cour immense baignée de lumière, se disposaient avec fantaisie les salles d'apparat aux murs ornés de fresques, au mobilier précieux, aux tapisseries brodées, et aussi les appartements

privés, plus intimes, avec des portiques, des galeries, des terrasses, enfin les celliers à provisions où d'énormes jarres en terre cuite renfermaient le grain, le vin et l'huile. L'eau, amenée par des aqueducs ou recueillie dans des citernes, coulait partout dans des fontaines de marbre, fraîche et limpide. Il y avait certes de petites chapelles, où l'on honorait les dieux, mais le palais était conçu surtout pour le bonheur des hommes.

Dédale, pour plaire à Ariane, la fille du roi, sculpta dans le marbre le plus pur un bas-relief qui représentait de jeunes guerriers, portant des épées d'or et dansant avec de jeunes filles en tunique courte, laissant flotter derrière elles un voile léger, tournoyant dans une ronde rapide. Le mouvement était si alerte, si vivant que la foule, étonnée, muette d'admiration, ne pouvait croire que cela eût été sculpté par le ciseau d'un homme.

Minos dès lors traita Dédale en ami. Un jour, il lui confia son inquiétude. Un animal effroyable, moitié homme et moitié taureau, le Minotaure, était apparu dans l'île. Il se mêlait aux troupeaux puis, fonçant sur les bergers surpris, il les dévorait. On résolut de l'abattre mais dès qu'il était cerné par la meute des poursuivants, il grattait le sol de ses sabots, creusait une grotte profonde et disparaissait dans la terre, ne laissant derrière lui qu'un nuage de poussière.

« Comment pourrions-nous venir à bout de ce monstre ? » se demandait Minos.

Dédale proposa alors de construire le Labyrinthe, une prison aux couloirs si profonds et si enchevêtrés que le Minotaure ne pût en sortir. Minos accepta avec reconnaissance et pendant des années Dédale, avec son fils Icare qu'il avait eu d'une esclave crétoise, creusa des galeries sinueuses aboutissant çà et là à des fosses à ciel ouvert fermées de hauts murs. Le Minotaure, enfin capturé, fut enchaîné au fond de cette prison sans issue et la Crète retrouva la douceur de vivre.

Mais le bruit s'était répandu dans le monde méditerranéen qu'un architecte de génie avait su édifier une prison dont nul ne pouvait s'échapper. Partout, les rois qui avaient pris le pouvoir par la force et qui tenaient captifs leurs ennemis firent offrir à Dédale des trésors pour qu'il entrât à leur service. Minos l'apprit et il en fut courroucé.

Pour que Dédale ne pût révéler à personne le secret du Labyrinthe, et malgré les supplications de ses filles Ariane et Phèdre, il le fit enfermer avec son fils Icare, et sous bonne garde, dans la prison même dont il savait que nul ne s'évadait jamais.

Dédale feignit d'abord de se résigner à son sort. Il pria Minos de lui fournir du bois pour qu'il pût sculpter des statues, de la cire afin de modeler de petites figurines, de l'osier, du verre, des plumes, pour

ornier les personnages qu'il ciselait au cours de ses trop longs loisirs. Minos accepta, persuadé que le prisonnier s'habituerait, comme tant d'autres, à sa captivité.

Mais Dédale n'avait qu'une idée, celle de s'enfuir. Il connaissait bien le Labyrinthe, mais il était sûr que l'entrée en était gardée jour et nuit par les meilleurs soldats du roi Minos. Il savait aussi que, s'il parvenait à tromper la vigilance des gardes, il ne pourrait quitter l'île, car tous les vaisseaux de la marine royale croisaient sans arrêt le long des côtes. Il ne restait qu'une voie possible, celle des airs.

Après de longs tâtonnements, Dédale, qui avait étudié le vol des oiseaux, se fabriqua des ailes avec des montures de bois, des assemblages de plumes fixées sur la cire molle, puis il les attacha sur ses épaules sans oublier de placer aux talons un appareil souple servant de gouvernail. Puis, quand son fils Icare se fut également équipé, il lui fit ses recommandations.

« Mon fils, nous allons quitter cette horrible prison, traverser l'immensité des mers et gagner, je l'espère, une terre secourable. Mais pour réussir nous devons voler au milieu des airs ni trop haut ni trop bas. Si nous nous élevons par trop dans le ciel, le feu du soleil nous brûlera. Mais si nous restons trop près des eaux, l'humidité alourdira nos ailes et nous précipitera dans les flots. Alors, je t'en prie, règle ton vol sur le mien et agis avec la prudence qui est la condition du succès.

— Mon père, répondit Icare qui dissimulait mal son impatience, il en sera fait selon votre volonté. »

Les deux hommes, déjouant la surveillance des gardes, gagnèrent alors une des cours à ciel ouvert. Le vent s'était levé et Dédale, ouvrant ses ailes, s'envola le premier par-dessus les murs. Icare, à son tour, plus léger, plus rapide, quitta le Labyrinthe.

Ils volèrent d'abord assez bas, au point que les bergers de l'île, effrayés, les prirent pour des dieux. Bientôt ils parvinrent à la côte et Dédale tournoya un moment au-dessus des navires crétois pour mieux voir les marins regarder vers le ciel et courir en tout sens. Et puis, il n'y eut plus que la mer, d'un bleu profond, presque noir, frémissant à peine avec une courte houle, et dans l'air tiède et léger une impression d'aisance, de bonheur.

Dédale comprit qu'il serait tentant mais dangereux de suivre les courants ascendants, d'aller plus haut encore, là où nul mortel n'avait pu s'élever jamais. Il craignit de défier les Immortels et d'encourir leur colère.

Icare, par contre, avec la fougue de sa jeunesse, se laissa emporter par la griserie d'un vol audacieux. Malgré les conseils qui lui avaient été donnés, il abandonna le sillage de son père et gagna les hauteurs. Il irait ainsi, léger, au-delà des nuages, vers d'autres astres, vers d'autres mondes...

Mais les chauds rayons du soleil amollirent bientôt la cire qui fixait les plumes de ses ailes. Celles-ci, l'une après l'autre, se détachèrent, glissèrent dans le ciel pour venir flotter sur les vagues écumantes.

Icare sentit soudain qu'il frappait l'air de ses bras impuissants, son corps lui parut plus lourd, il vit qu'il tombait dans le vide. L'espace, jusque-là amical, devenait brutalement hostile. Et que pouvait-on attendre de la mer qui se rapprochait si vite ?

Icare fut précipité dans les flots. Dédale, qui ne s'était aperçu de rien, continua seul son vol vers la liberté. Mais là où était tombé Icare, la Méditerranée porta dès lors le nom de mer Icarienne, en souvenir du jeune héros aventureux qui, dans sa folle et généreuse entreprise, avait montré aux hommes la voie pour conquérir le ciel et ses espaces infinis.





LA VOILE NOIRE DE THÉSÉE



LE redoutable Minos, roi de Crète, assiégeait Athènes qu'il avait juré de détruire. En effet, depuis que son fils, à la suite d'une querelle, avait été tué par de jeunes Athéniens, il vouait une haine mortelle à la cité de Pallas. La ville, étroitement bloquée par la flotte de Minos, souffrait de la famine et la peste s'était déclarée parmi la population à bout de forces.

Le roi Égée, qui régnait à Athènes, décida dans son désarroi de consulter l'oracle de Delphes. Il se rendit donc dans le ravin sacré où la Pythie, inspirée par le souffle d'Apollon, était auprès des humains l'interprète de la volonté divine. La sentence de l'oracle fut implacable :

« Zeus et les dieux de l'Olympe exigent que le prince crétois soit vengé. Athènes doit payer le prix du sang. »

Quel prix Minos exigerait-il ? Il décida que pendant neuf années consécutives les Athéniens devraient lui livrer en tribut sept jeunes gens et sept jeunes filles qu'il emmènerait en Crète.

On apprit bien vite que ces victimes innocentes étaient offertes en pâture au Minotaure, un monstre redoutable dont le corps d'homme était surmonté d'une tête de taureau, un monstre aussi vigoureux que cruel, qui habitait la sombre demeure aux mille détours secrets, le Labyrinthe.

Lorsque Minos, pour la troisième fois, vint réclamer l'abominable tribut, ce fut à Athènes la consternation. Les jeunes gens, abattus et tremblants, attendaient que le sort désignât parmi eux les malheureux qui s'en iraient vers une mort certaine. Le roi Égée était désespéré.

C'est alors que son fils Thésée, un adolescent aventureux, brigua

pour lui-même l'honneur funeste de se rendre en Crète. Thésée était bien jeune encore, mais il avait déjà accompli de nombreux exploits et débarrassé l'Attique des brigands qui la ravageaient.

Il était beau, confiant, courageux, habile au combat plus qu'aucun autre. Les Athéniens, lorsqu'ils apprirent son généreux dessein, sentirent l'espoir revenir dans leurs coeurs.

« Le prince, dirent-ils, tuera le Minotaure. »

Mais Égée, sur qui l'âge s'appesantissait et qui souhaitait voir son unique fils lui succéder sur le trône d'Athènes, fit tout pour le dissuader de sa folle entreprise. Pourtant, le fier Thésée ne voulut rien entendre.

« Les princes, dit-il, doivent être au premier rang pour le péril et pour la gloire, ainsi qu'il convient à leur état. Je délivrerai Athènes en triomphant du Minotaure, avec l'aide des Immortels et particulièrement de Poséidon, le dieu de la mer, qui toujours m'aima et me secourut. »

Ainsi le vieux roi dut-il se résigner, malgré son angoisse, à ce que son fils partît. Mais, au moment des adieux, il remit deux voiles à Thésée :

« Pour gréer ton vaisseau rapide, voici deux voiles, l'une blanche et l'autre noire. Si tu reviens vainqueur, fais hisser la voile blanche, couleur de joie, dès que tu seras en vue de l'Attique. Mais si, dans la Crète aux cent villes, le fils d'Égée a péri sous la corne du monstre, que le pilote garde la voile noire gonflée de deuil. Ainsi le guetteur, scrutant sans cesse la plaine marine au promontoire du Sounion, pourra m'annoncer à l'avance ton triomphe ou ton malheur. »

Ainsi parla Égée d'une voix mêlée de larmes.

Thésée, plein de confiance, embrassa son père et lui promit que, pour les voiles, il en serait fait selon sa volonté.

Le prince rejoignit alors le groupe infortuné qui se dirigeait vers la mer sous la conduite de Minos. Avec ses compagnons, il offrit à Apollon une branche d'olivier entourée de bandelettes de laine blanche, il invoqua Aphrodite, la belle déesse née de l'écume des flots, Athéna, protectrice de la ville, et Poséidon, maître des mers. Puis, tous les devoirs ayant été rendus aux dieux, ils montèrent à bord du vaisseau gréé de noir dont la silhouette funèbre se découpait sur l'horizon et, comme sur la barque de Charon, nautonier des Enfers, ils partirent pour leur ultime traversée...

Le navire à la proue effilée traçait son sillon d'écume. Minos observait Thésée. Alors que les jeunes garçons se tenaient mornes et silencieux, que les jeunes filles pleuraient doucement sur l'épaule d'une compagne, le prince, debout à l'avant du vaisseau, le visage offert au vent de la course, fixait un regard tranquille sur l'infini de la

mer.

« N'as-tu donc pas peur ? dit Minos.

— Non, répondit Thésée. Je sais que Poséidon ne m'abandonnera pas. »

Minos était fort intrigué. D'où venait à ce jeune prince cette assurance ? Était-ce présomption ou inconscience ? Le dieu des mers n'avait-il pas toujours soutenu la Crète dont les vaisseaux faisaient la loi sur les mers. Ce jeune imprudent devait être confondu sur-le-champ !

Brusquement, Minos arracha de son doigt une énorme bague ornée d'une pierre scintillante et la jeta dans les flots.

« Va, dit-il à Thésée, plonge dans la mer écumante, puisque tu es si sûr de toi, et rapporte-moi cet anneau. Poséidon, en qui tu mets ton espoir, ne manquera pas de t'aider ! »

Et Minos éclata d'un rire immense. – Cette leçon infligée à un jeune orgueilleux valait bien une bague, fut-elle d'un grand prix. Il y avait tant de bijoux dans les coffres de Cnossos.

Mais Minos cessa de rire. Thésée venait de sauter par-dessus bord et disparaissait dans la mer violette, tandis que les Athéniens poussaient des cris de désespoir...

Thésée s'enfonçait au creux des vagues quand un dauphin le chargea sur son dos et l'entraîna à travers les abîmes jusqu'à la grotte de Poséidon toute scintillante d'émeraudes. Là jouaient les Tritons, là glissaient au milieu des poissons multicolores les filles de la mer aux vaporeuses tuniques, les Néréides.

Thésée, d'abord saisi d'effroi, fut conduit devant Amphitrite, l'épouse du dieu, blonde et belle, qui se leva de son trône de nacre, l'accueillit avec bonne grâce, le revêtit d'un manteau de pourpre et posa sur ses cheveux une couronne d'or.

Alors apparut Poséidon, le dieu majestueux tenant en main le trident d'airain dont il frappe le fond des mers pour déchaîner la tempête. Mais le seigneur des mers était alors bienveillant, son visage encadré d'une large barbe semblait apaisé, son regard amical se posait sur le jeune prince qui se prosternait devant lui.

Poséidon montra à Thésée l'anneau de Minos qui brillait là, devant lui, dans l'écrin des algues. D'un signe de tête il lui ordonna de le prendre, tandis que de la grotte de coraux irisés s'élevait une musique d'une étrange douceur...

Mais lorsque Minos vit reparaître Thésée portant au doigt la bague qu'il avait, par défi, jetée en offrande aux flots, il comprit, troublé jusqu'au fond de l'âme, que le jeune Athénien avait dit vrai et qu'il avait l'appui des dieux.

Dans le somptueux palais de Cnossos aux larges terrasses, aux

colonnes massives, aux murs brodés de fresques, Thésée rencontra la belle Ariane, la fille de Minos et de Pasiphaé, la reine au regard triste.

Quand Ariane apprit que ce jeune homme si fier, si courageux, était venu pour combattre le Minotaure dans le Labyrinthe et peut-être pour y mourir, elle suivit le mouvement de son cœur. Inspirée par Aphrodite, déesse des amours, elle résolut d'aider Thésée afin qu'il pût échapper au trépas.

Elle lui apprit la manière d'approcher le monstre par surprise, de l'obliger à se découvrir, de lui porter enfin le coup fatal. Et lorsque le jeune prince fut sur le point de descendre dans la prison souterraine, elle se rendit auprès de lui en secret et lui remit un peloton de fil.

« Je l'ai filé pour toi, dit-elle, prends-le et déroule-le avec soin au long du Labyrinthe. Ainsi, lorsque tu auras tué le Minotaure, tu pourras retrouver ta route dans la demeure aveugle aux mille détours et revoir la lumière du Ciel. Va et pense qu'Ariane mourra si tu ne reviens pas. »

Tenant d'une main son glaive et dévidant de l'autre le fil sauveur, Thésée s'enfonça dans le Labyrinthe, suivi des jeunes gens et des jeunes filles, qui tremblaient de peur à chaque pas. Quand il arriva, au terme de longs couloirs enchevêtrés, dans une salle ronde aux murs fermés de gros blocs appareillés, il aperçut le monstre aux yeux de sang, aux naseaux écumants. Et brusquement, le Minotaure fonça...

Thésée esquiva le choc des cornes acérées, puis, rapide comme l'éclair, il plongea son glaive dans les flancs du monstre, qui s'écroula en mugissant avant de s'immobiliser après un dernier sursaut. Les jeunes Athéniens, qui avaient eu grand peur, donnèrent libre cours à leur joie. Mais Thésée les engagea à ne pas perdre de temps.

« Sortons vite, dit-il, de cette funeste prison et regagnons notre vaisseau. »

Grâce au fil d'Ariane, le petit groupe retrouva sans peine l'issue du Labyrinthe. À la faveur de la nuit, il regagna le port, hissa la voile et cingla vers le large. Thésée emmenait avec lui Ariane aux beaux cheveux pour la soustraire à la colère de Minos et aussi parce qu'il éprouvait pour elle un tendre sentiment. Les deux jeunes gens, le cœur rempli d'espoir, scrutaient la mer sans fin et la nuit étoilée...

Mais quelques jours plus tard une affreuse tempête se déchaîna. Le ciel soudain s'assombrit, le vent hurla, les vagues se brisèrent contre les flancs noirs du navire, menaçant à chaque instant de l'engloutir dans les flots. Thésée et ses compagnons luttèrent contre les éléments en fureur. Ils ignoraient qu'Éole, le dieu des vents, protecteur des Crétois, s'était juré de venger la mort du Minotaure. Le navire, gravement endommagé, fut précipité sur les rochers de l'île de Naxos, mais par bonheur tous ses occupants purent gagner le rivage à la nage. Ariane, brisée par l'émotion, tomba gravement malade et Thésée

demeura auprès d'elle, suppliant les dieux de lui accorder une prompte guérison.

Après de longs jours d'angoisse, Ariane reprit des forces. Thésée et les jeunes Athéniens entreprirent alors de réparer leur navire. Ils remirent en état la coque, le mât, les gréements, puis, avec des cordes, ils dégagèrent le bateau du banc rocheux où il s'était échoué.

Mais à peine le navire était-il à la mer qu'un vent violent venant de la côte le poussa au large. La pauvre Ariane, laissée seule sur le rivage, aperçut le vaisseau qui s'éloignait. Elle appela Thésée dans une plainte déchirante.

« Ariane, lui répondit le héros, je ne t'oublierai jamais. Je reviendrai. »

Mais Thésée ne revint jamais. Ainsi en avait décidé le Destin...

Thésée fut d'abord très malheureux. Il ne parlait à personne et chacun respectait sa douleur. Seul, à la poupe, il regardait le sillon tracé par le navire et aussitôt refermé par les vagues dont la lueur verte prenait des teintes azurées aux lisières de l'horizon.

Puis il y eut l'arrivée à l'île de Délos, l'accueil enthousiaste d'un peuple ami, les danses et les jeux. Avec le temps, le souvenir d'Ariane s'estompa, comme l'île au couchant qui s'évanouit, noyée de brume...

Le navire approchait des côtes de l'Attique. Ainsi s'achevait dans la joie un voyage commencé dans les larmes. Les jeunes Athéniens dansaient et chantaient, la tête couronnée de fleurs. Ils improvisaient des poèmes à la gloire de Thésée.

« Minos, le roi de la Crète aux cent villes, disaient-ils, Minos, le sage et le terrible, ne régnera plus sans partage sur les mers. Thésée, par ton exploit, tu as ouvert pour Athènes les sentiers heureux de la gloire. »

Thésée, dans l'ardeur de sa jeunesse, partageait la joie de ses compagnons, oubliant la recommandation que son père, Égée, lui avait faite à son départ.

« Terre, terre ! » annonça le pilote.

Personne ne pensa alors à changer la voile du navire, pour hisser au mât celle dont la blancheur devait signaler la nouvelle d'un triomphal retour.

Or Égée, depuis le départ de son fils, s'était retiré au cap Sounion où il avait promis, en cas de succès, d'élever à Poséidon un temple magnifique. Il aperçut un soir, au loin, un vaisseau qui s'approchait, point minuscule d'abord sur l'immensité des flots. Il attendit, le cœur battant. Soudain il aperçut la voile noire, signe de deuil.

« Mon fils, dit-il, tu as lutté en brave et tu es mort. Je ne te survivrai pas. »

Et, plongeant du haut des rochers, le malheureux vieillard,

désespéré, se précipita dans la mer qui, depuis lors, fut appelée de son nom...

En accostant au port du Pirée, Thésée envoya un héraut pour annoncer à son père le succès de sa périlleuse entreprise et il se fit un devoir d'offrir aux dieux, en reconnaissance, de dignes sacrifices.

Le héraut courut vers Athènes. Mais, rencontrant sur la route des citoyens qui pleuraient la mort du roi, il revint en hâte vers le port. Thésée n'avait pas encore fini de sacrifier. Il s'apprêtait à égorger un bœuf blanc, couronné de bandelettes et de fleurs. Le héraut, pour ne point troubler la cérémonie, attendit qu'elle fut achevée. Alors seulement il parla :

« Malheureux prince, dit-il, Égée est mort pour avoir cru à ta mort.

— La voile ! fit Thésée, comprenant soudain son tragique oubli, la voile noire ! Ô dieux ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé ? »

Thésée éclata en sanglots. Lorsqu'il arriva à Athènes, la foule, en habits de deuil, pleurait son roi. Elle acclama pourtant, et de tout cœur, le jeune héros triomphant.

Il en est souvent ainsi dans la vie des hommes. Il n'est pas de victoire sans ombre, il n'est pas de gloire sans chagrin.

ULYSSE ET LES PÉRILS DE LA MER



C'ÉTAIT à regret que le subtil Ulysse avait un jour quitté les oliviers d'Ithaque, son île familière, pour la guerre de Troie qu'il n'avait pas voulue. Sans doute pressentait-il qu'après avoir languì dix ans sous les murs de la ville de Priam, il lui faudrait pendant dix ans encore affronter les colères de Poséidon et voguer sur une mer impitoyable qui roulerait son frêle navire pour le briser sur les récifs, qui le jetterait lui, naufragé, sur maint rivage inhospitalier, et qui l'exposerait aux monstres les plus redoutables.

Quelle opiniâtreté, quelle intelligence ne fallut-il pas au fils de Laërte pour rejoindre enfin son île et sa chère épouse Pénélope ! Après chaque épreuve, Ulysse reprenait courageusement la mer pour se rapprocher de son royaume qui semblait fuir devant lui. À chaque fois le dieu, acharné à sa perte, ameutait contre lui la troupe tourbillonnante des vents, dressait autour de son navire de gigantesques vagues, ou bien, apaisant les flots, répandait sur la plaine liquide un calme plus perfide encore.

Depuis que l'Aurore aux doigts de rose s'était levée, un bon vent soufflait, gonflant la voile rousse du navire qui glissait silencieusement, tandis que les compagnons d'Ulysse chantaient, heureux de revoir, bientôt peut-être, le ciel d'Ithaque. Tout à coup le vent tomba, un calme étrange se répandit sur la mer, comme si un dieu était venu soudain endormir les vagues.

Alors les marins amenèrent la voile et, s'asseyant aux bancs des

rameurs, ils frappèrent en cadence le flot qui blanchit d'écume.

Ulysse devina que l'île escarpée qu'on apercevait à l'horizon était celle des redoutables Sirènes dont lui avait parlé la magicienne Circé. Il savait que ces monstres carnivores, à tête de femme, à corps d'oiseaux, aux griffes acérées, attiraient par le charme indicible de leur voix les marins ensorcelés qui venaient briser leur navire sur les écueils du bord. Les malheureux naufragés étaient alors dépecés et dévorés par les sanglantes chanteuses.

Mais l'artificieux Ulysse savait aussi le moyen d'échapper à leurs mortels sortilèges et il s'adressa ainsi à ses compagnons :

« Mes amis, les abords de cette île sont dangereux et hérissés d'écueils. Veillez donc à ce que le navire passe au large à toutes rames et ne s'approche point des récifs acérés qui la défendent. Quand je vous l'ordonnerai, attachez-moi au mât par de solides amarres. Si je crie, si je m'agite, serrez plus fort les cordes. Et ne me déliez que lorsque l'île sera derrière nous, invisible à l'horizon.

« Mais auparavant je dois encore prendre une dernière précaution pour notre salut à tous. »

Ayant ainsi parlé, il se fit apporter un morceau de cire et, de son poignard de bronze, il le divisa en petits morceaux qu'il ramollit entre ses doigts. Il passa alors parmi les bancs de rameurs et boucha soigneusement avec la cire les oreilles de tous ses compagnons. Puis, par gestes, il donna l'ordre qu'on le fixât solidement au mât.

Les marins appuyèrent alors sur les rames et le bateau sembla bondir sur les flots, tandis que parvenait déjà jusqu'à Ulysse le chant de perdition des Sirènes...

Quand le navire rapide passa au large de l'île, on put voir les Sirènes, l'œil et l'oreille au guet, installées près de la mer dans une verte prairie que blanchissaient çà et là de sinistres ossements. Elles ne tardèrent pas à apercevoir le bateau d'Ulysse et se reprirent toutes ensembles à chanter. Leurs voix, admirables de timbre et d'harmonie, versaient un poison délicieux au cœur qui brûlait d'un désir d'écouter toujours plus, et de plus près encore.

De leurs lèvres divines elles disaient la guerre et la gloire, elles promettaient le mot des mystères du Ciel et des secrets de la Terre. Mais aussi, mélodieuses, insinuantes, elles chantaient l'amour inquiet de Pénélope, et le sourire de l'enfant Télémaque, et le jeu de l'ombre et du soleil sur les rivages familiers...

Ulysse, bouleversé, aurait voulu tendre les bras vers elles, donner au pilote l'ordre de mettre le cap sur l'île. Il se tordait dans ses liens, tandis que ses compagnons, sourds à ses plaintes et à ses cris, tiraient bien fort sur les rames.

Euryloque, voyant ses efforts désespérés, s'en vint fidèlement resserrer les cordes et mettre un tour de plus, puis il rejoignit son banc

au milieu des autres. Peu à peu, le chant séducteur s'éloigna. Bientôt Ulysse n'en perçut plus que quelques lambeaux qui lui arrivaient à travers le bruit des rames et les cris des mouettes. Enfin, l'île elle-même disparut à l'horizon. Les marins, avec de grands rires, ôtèrent la boule de cire qui fermait leurs oreilles et Ulysse, enfin réveillé de son rêve insidieux, fut dégagé de ses liens.

Ulysse et ses compagnons se réjouissaient encore d'avoir déjoué les sortilèges des Sirènes quand ils entendirent un grand fracas et brusquement se heurtèrent de front à une immense vague qui se brisa contre leur navire. L'effroi saisit les marins à tel point que quelques-uns, frappés de terreur, lâchèrent les rames qui furent entraînées par le flot.

À travers le brouillard salé de la vague, on distinguait la tête grise et lisse d'un écueil redoutable. Lorsque le flot le découvrait un instant, on devinait à mi-hauteur une grotte ténébreuse d'où sortaient, comme les bras d'une pieuvre, six cous monstrueux portant chacun une tête effrayante à la mâchoire armée d'une triple rangée de dents.

Ulysse comprit qu'au fond de cette caverne était tapie l'horrible Scylla, qui happait tout être vivant passant à sa portée. Non loin d'elle, il le savait, était Charybde, tout aussi terrifiante, au pied de son rocher couronné d'un figuier.

Quand Charybde vomissait, toute la mer résonnait en bouillonnant comme l'eau d'un chaudron de bronze sur un brasier. L'écume volait alors et recouvrait entièrement les écueils. Mais lorsque Charybde engloutissait à nouveau l'onde amère, trois fois le jour, un immense entonnoir se creusait, et le fond de la mer, que les yeux des mortels ne connaissent point, apparaissait à découvert avec ses sables bleus, ses branches de corail et ses monstres des abîmes tout palpitants d'effroi à la lumière du ciel.

C'est entre ces deux écueils qu'il fallait naviguer.

Ulysse comprit qu'il devait d'abord relever le courage de ses compagnons, pâles de terreur.

« Mes amis, leur dit-il, nous avons connu bien d'autres dangers. Rappelez-vous le jour où le Cyclope, ce fils de Poséidon à l'œil unique sur le front, nous tint enfermés dans sa caverne ! Ne vous ai-je pas tirés de là ? Courage ! Plus tard, quand nous serons rentrés à Ithaque, ce sera pour nous de bons souvenirs que nous évoquerons quelque jour, réunis autour de la table d'un banquet. À vos rames, donc, et tirez ferme. Et toi, pilote, attention prends garde aux écueils ! »

Le navire entra dans la passe. Les marins, dissimulant leur angoisse, ramaient de toutes leurs forces et le pilote, à la poupe, gouvernait en s'efforçant d'éviter surtout le gouffre meurtrier de Charybde. Car nul, dieu ou mortel, n'aurait pu sauver le bateau imprudent happé par le tourbillon.

Mais comme ils longeaient l'écueil où Scylla se tenait à l'affût, les horribles cous s'allongèrent soudain, les six têtes saisirent six compagnons et les entraînèrent dans la caverne.

Ulysse, horrifié, les vit emportés en plein ciel, battant l'air de leurs bras et de leurs jambes, il entendit leurs cris de désespoir :

« Ulysse ! Ulysse ! hurlaient-ils, au secours ! »

Mais les ruses du fils de Laërte ne pouvaient plus rien pour eux. Sur le seuil de son antre, l'un après l'autre, lentement, le monstre les dévora, tandis qu'ils se débattaient dans une lutte atroce et vaine, en appelant encore Ulysse dans un ultime espoir...

Comme le soir tombait sur la mer violette, les côtes de l'île du Soleil se dessinèrent à l'horizon et le cœur d'Ulysse, une fois encore, frémit de crainte.

En effet, le devin Tirésias, qui avait si souvent prodigué ses sages conseils pendant la guerre de Troie, n'avait-il pas dit un jour à Ulysse :

« Ô roi d'Ithaque, évite l'île du Trident consacrée au Soleil. En ces lieux le malheur te guette ainsi que tes compagnons ! »

Alors Ulysse se tourna brusquement vers ses marins :

« Doublons cette île au plus tôt. Écartez-en notre vaisseau. »

De la côte venaient sur l'aile des vents l'odeur des pins et des herbes, et tous les paisibles bruits du soir : mugissement des bœufs qui rentrent à l'étable, bêlements plaintifs des brebis qui s'appellent. Le ciel était rose, la mer tranquille et l'île toute proche...

Les compagnons d'Ulysse, exténués, rêvaient au repos sur la terre ferme, au sommeil vrai que ne berce pas la houle incessante des vagues. Ils entrèrent dans une violente colère en entendant l'ordre de leur chef, et Euryloque lui dit :

« De quel métal es-tu donc fait, Ulysse ? Nous autres, nous tombons de sommeil, nous n'en pouvons plus. Et tu veux que, malgré les ténèbres, nous nous enfonçons dans la brume trompeuse des mers ? Ne sais-tu pas que les pires coups de vent, tueurs de vaisseaux, sont fils de la Nuit ?

Et les autres applaudirent, ajoutant qu'il est impie de tenter les dieux.

— C'est bien, dit Ulysse résigné. Vous passerez donc la nuit dans cette île, puisque vous le voulez. Mais, jurez-moi par le plus sacré des serments que vous ne toucherez à aucune des bêtes que nous rencontrerons. Car ce sont là les troupeaux du Soleil, et si vous aviez le malheur d'abattre une génisse ou une brebis, cette impiété nous serait fatale ! »

Les marins satisfaits jurèrent de se contenter des provisions du bord, si maigres fussent-elles, et le bateau entra bientôt dans le port. Ulysse et ses compagnons débarquèrent, préparèrent un souper frugal sur un

feu de sarments et refirent leur provision d'eau douce. Puis chacun s'endormit sur la grève, près du bateau mouillé en face d'une grotte où bruissait une source claire...

C'était au dernier tiers de la nuit, quand les étoiles déclinent à l'horizon et que la brise fraîchit. Les dormeurs furent éveillés par un formidable coup de tonnerre, tandis qu'un vent violent se levait soudain, balayant la grève, et que le troupeau des sombres nuées courait sur la lune pâissante. Zeus semblait verser du ciel, traversé par instants du trait fulgurant de l'éclair, une nuit noire et tumultueuse qui se répandait sur la mer, enflait les vagues, noyait le rivage et les flots.

Les Grecs, effarés, se félicitaient de n'être pas en mer par cette horrible tempête et priaient Zeus d'apaiser sa colère. Mais lorsque l'Aurore timide apparut, le calme n'était pas rétabli. Le navire, ballotté par les flots, dansait et chassait sur ses ancres. Aussi les marins anxieux bravèrent-ils la bourrasque et la pluie pour le tirer, la quille au sec, sur la grève et le mettre à l'abri près d'eux dans la grotte rassurante.

Il ne restait plus qu'à attendre dans l'île que la tempête fût calmée...

Hélas ! Pendant un mois entier le vent hurla, la mer souleva les montagnes énormes de ses vagues, rendant tout départ impossible.

Tant qu'ils eurent du pain et du vin, les marins d'Ulysse respectèrent leur serment et ne touchèrent point aux troupeaux du Soleil. Mais, quand vint la famine, des murmures s'élevèrent, car la faim est mauvaise conseillère...

Un jour qu'Ulysse, pour méditer à loisir, s'était écarté de ses compagnons – il aimait ainsi à réfléchir dans la solitude – Euryloque parla en ces termes :

« Camarades ! Est-il sort plus affreux que de périr de famine ? Allons ! Nous avons là ces vaches du Soleil. Si nous retournons dans notre île d'Ithaque, nous nous ferons pardonner en élevant au Soleil un magnifique sanctuaire. Nous lui rendrons au centuple ce que nous lui aurons emprunté en ces jours de cruel besoin !

« Et même si, pour se venger, il exige des dieux notre perte et celle de notre bateau, j'aime mieux finir d'un coup, noyé par la tempête, que de traîner ainsi et de mourir de faim dans cette île !

— Tu as raison, crièrent les marins. Rien n'est pire que d'être le corps sans forces, le ventre vide, alors qu'il y a là près de nous des bêtes bien grasses... »

Sans plus attendre, ils se précipitent sur les vaches sacrées, assomment, égorgent, écorchent. Bientôt une odeur de viande grillée se répand dans l'air et flotte jusqu'à Ulysse, lui révélant tout à la fois le parjure et le crime inexpiable.

« Malheureux ! leur crie-t-il en accourant. C'est un acte insensé ! Il

va falloir maintenant payer le prix de votre forfait ! »

Mais, pendant qu'Ulysse, furieux, insultait ceux qui avaient trahi sa confiance, les compagnons riaient en tournant les lourdes broches au-dessus des braises rougeoyantes. Les viandes, à la peau dorée et craquante, brillaient dans la grotte à la lueur des gouttes de graisse éclatant au souffle du feu.

Les compagnons, durant six jours entiers, festoyèrent en chantant et l'espoir revenait dans leur cœur.

« Allons, Ulysse, disaient-ils, ce n'est pas si grave. Tiens ! Nous t'avons réservé la meilleure part. »

Mais Ulysse tremblait. Il revoyait Tirésias, le devin des Grecs, fixant l'avenir de ses yeux morts, et évoquant les périls de l'île du Trident, ainsi que la terrible vengeance du Soleil...

Déjà des signes inquiétants se manifestaient. Une nuit, Ulysse crut voir rôder une vache autour de la grotte. Lorsqu'il s'approcha, il s'aperçut que la forme mouvante n'était que la peau blanche et brune d'une des victimes dépecées. Mais, ô prodige ! Elle allait, venait, ruminait comme si elle eût été une bête vivante. Une autre fois, des meuglements se firent entendre, et pourtant nul animal ne se trouvait dans le voisinage, car les troupeaux, affolés par le massacre, s'étaient enfuis à l'autre extrémité de l'île.

Ulysse comprit avec horreur que les cris venaient des quartiers de viande eux-mêmes.

Les morceaux de chair crue déjà dépecés, les viandes tournant autour des broches, les rôtis parfumés d'herbes odorantes et prêts à être consommés, gémissaient en un vacarme assourdissant.

Mais les compagnons d'Ulysse ne voulaient rien voir ni rien entendre...

La tempête se calma enfin et le soleil, dissipant la brume, cribla les flots de points brillants.

« Les dieux ne sont point irrités contre nous, Ulysse, crièrent les matelots, puisqu'ils nous donnent le beau temps pour tout châtement. Reprenons la mer hardiment ! »

Mais le fils de Laërte ne se fiait pas au sourire des dieux outragés. À la hâte, les gens d'Ithaque lancèrent leur bateau sur les flots, dressèrent le mât, tendirent les voiles. Une fois de plus, Ulysse et ses compagnons se confiaient à la mer violette.

Bientôt la côte disparut : plus de terre, rien que le ciel et l'eau. C'est alors qu'une nuée noire se leva et que brusquement un ouragan furieux arriva en hurlant. La tempête !

Au milieu des cris, des appels et des sifflements du vent, les matelots s'affairaient à carguer les voiles. Mais soudain, la rafale arracha les agrès et renversa le mât qui s'abattit sur le gaillard de poupe en

fracassant la tête du pilote. En même temps, dans la lueur aveuglante de l'éclair, la foudre de Zeus, avec un horrible fracas, s'abattit sur le navire, qui se coucha sur le flanc et précipita dans l'abîme des flots l'équipage hurlant.

Ulysse restait seul sur la triste nef pour affronter la colère implacable des dieux...

Bientôt, du vaisseau disloqué par le vent et les lames, il ne demeura plus qu'un misérable radeau formé de la quille et du mât, reliés ensemble tant bien que mal par Ulysse.

L'infortuné s'y cramponnait désespérément, battu par les paquets de mer, les mains écorchées et mordues par le sel. Toute la nuit, des rafales sauvages l'entraînèrent dans une course aveugle à travers les ténèbres. Enfin, quand à l'aube la tempête se calma, il vit que la brise le poussait doucement vers le gouffre de Charybde !

Les dieux l'avaient-ils donc ramené jusqu'à ce lieu funeste pour l'y faire mourir ?

L'écueil se rapprochait. Ulysse pouvait voir frissonner le figuier verdoyant dressé sur le rocher maudit. Le fragile radeau, engagé dans la passe, allait droit sur le tourbillon. L'affreux entonnoir commençait à se creuser...

Lorsqu'Ulysse, poussé par le courant, arriva sous le figuier, il bondit dans un effort désespéré, se cramponna aux branches basses et y demeura accroché, ainsi qu'une chauve-souris, pendant que son radeau était englouti dans le gouffre de Charybde. Enfin, dans un bouillonnement d'écume, l'eau remonta, vomissant le radeau un peu plus disloqué encore. Ulysse, lâchant la branche du figuier, se laissa tomber, épuisé, sur ce fragile esquif...

Mais le fils de Laërte n'était pas encore sauvé. Pendant neuf jours il dériva, perdu entre la mer et le ciel, brûlé de soleil et de soif, puis à la dixième nuit toute scintillante d'étoiles, il fut jeté à bout de forces sur le rivage accueillant de la nymphe Calypso.

Calypso, la déesse aux belles boucles, eût volontiers gardé près d'elle le mortel que le flot lui amenait. Elle disposait même du pouvoir de le rendre immortel et jeune à jamais.

Ulysse refusa pourtant. Et comme le déclara Hermès, fils de Zeus et messager fidèle, à la nymphe attristée :

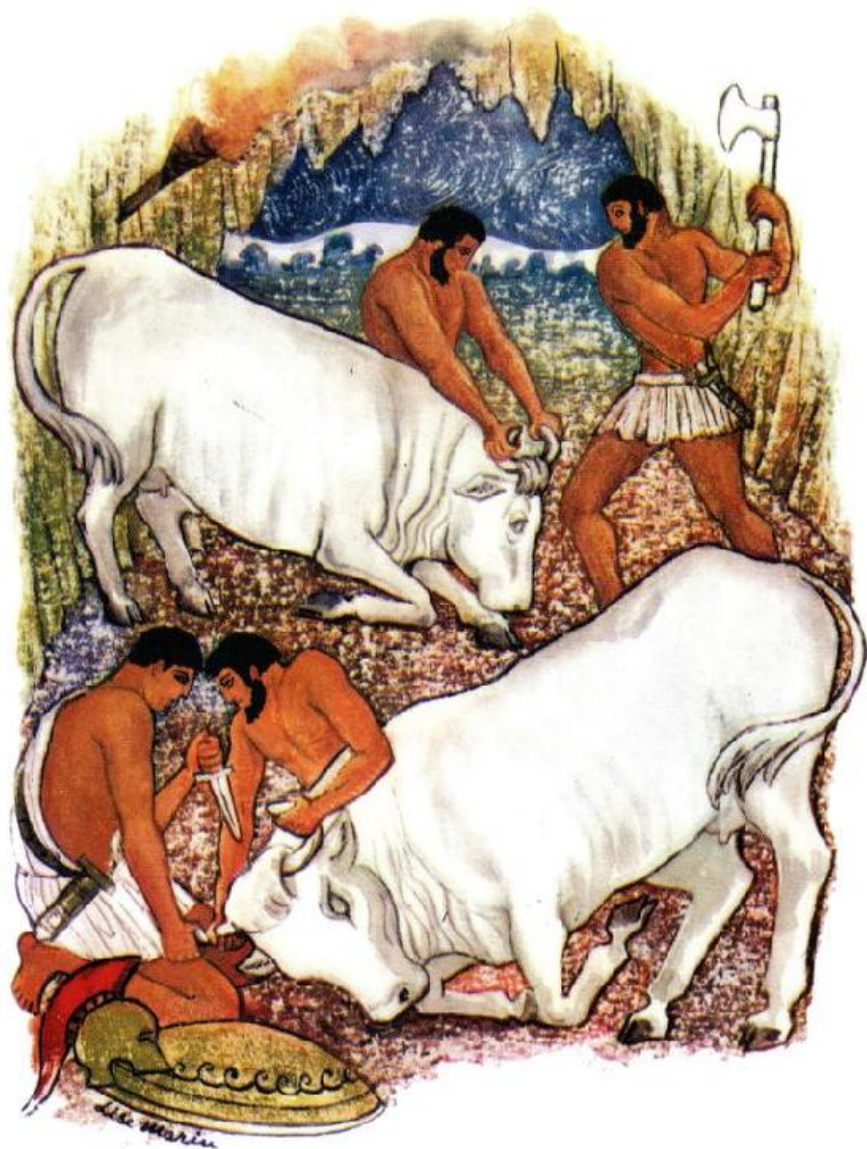
« Ne regrette rien, Calypso. Le destin d'Ulysse est de revoir les siens, Pénélope, son épouse bien-aimée, Télémaque, son fils valeureux, et de rentrer dans son palais d'Ithaque, au pays de ses pères. »

Alors, contre son gré, Calypso dit adieu à Ulysse, qui reprit la mer sur le radeau consolidé de ses mains. Longue était la course pour rejoindre Ithaque et implacable la colère de Poséidon. Le fils de Laërte connaîtrait encore les rudes tempêtes, les combats incertains contre le flot et le dénuement du naufragé rejeté par la vague sur une grève

inconnue...

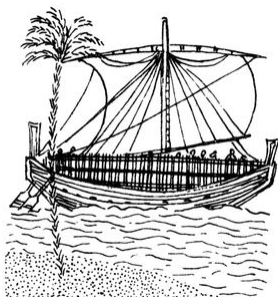
Au terme de la course épuisante – ainsi le voulait le Destin – il lui faudrait lutter encore pour reconquérir son palais et ses biens. Mais il aurait un jour la joie, après tant d'épreuves subies en mer, de retrouver, à l'ombre des oliviers d'Ithaque, son père, Laërte, vivant dans l'attente de son retour, son fils, Télémaque, image de son intrépide jeunesse, son épouse, Pénélope, toujours fidèle à leur amour, et aussi le pauvre regard d'Argos, le vieux chien, qui en vingt ans n'avait pu oublier l'odeur ni la voix de son maître.





LES PEUPLES DE LA MER

OUANAMON AU PAYS PHÉNICIEN



IL y avait déjà bien des jours qu'Ouanamon, l'Égyptien, prêtre du temple de Karnak, avait quitté la Vallée des Rois et descendu le Nil au cours rapide. Ouanamon songeait à la tâche importante qui lui avait été confiée : par ses soins, la statue d'Amon-Râ, dieu du soleil, devait être placée dans une barque de bois toute neuve. Il se rappelait l'ordre du grand prêtre Herihor :

« Il faut qu'Amon, maître de toutes contrées, ait une barque magnifique pour effectuer chaque jour sa course bienfaisante autour du monde. Va au pays phénicien chercher le bois des plus beaux cèdres et rapporte-le promptement à nos habiles charpentiers. »

Ouanamon s'était arrêté d'abord à Tanis(5), la capitale du nord, où il avait présenté ses respects au roi Smendès. Puis, sur les conseils de celui-ci, il avait pris place sur un navire phénicien commandé par un capitaine expérimenté, du nom de Mengebet.

C'était un bateau de cent coudées(6), aux flancs rebondis, aux bords incurvés, aux larges voiles carrées tendues par deux vergues de part et d'autre du mât. À l'avant, il y avait une grande amphore pleine d'huile pour atténuer le déferlement de la houle et, tout autour du bastingage, de hautes nattes de paille tressée pour protéger des vagues la lourde cargaison. Le gouvernail était formé de deux avirons noués solidement par des cordes de chanvre et une quarantaine de rameurs, dociles à la voix et au fouet du maître d'équipage, assuraient au navire une allure régulière.

Ouanamon, qui n'avait jusque-là navigué que sur le Nil aux eaux tranquilles, craignait surtout la tempête. Mais la mer fut si calme, le temps si doux qu'on arriva sans encombre à Dora, au pays des Zakal, sur la côte de Canaan.

Le port offrait là un bon abri et la petite ville aux maisons blanches s'étagait sur les pentes ocrées de la colline. Lorsqu'on eut enfoncé les pieux dans le sable du rivage et fixé les amarres, Ouanamon se rendit auprès du prince de ce pays, Bader, qui lui fit don de cinquante miches de pain et d'une jarre de vin. Tout heureux, l'Égyptien retourna à son vaisseau.

Une fâcheuse surprise l'y attendait. Pendant son absence, un marin, qui avait longuement mûri son coup, s'était enfui en emportant le bagage du prêtre d'Amon, un vase d'or, cinq coupes d'argent, un sac rempli d'argent, en tout pour plus de trente deben(7). Ouanamon se trouvait ainsi dépouillé de tout ce qui lui avait été confié pour l'achat de bois précieux à Byblos. Il ne lui restait plus qu'une petite statue d'Amon, dieux des voyageurs, qui avait échappé au voleur.

Ouanamon courut se plaindre auprès de Bader :

« On m'a dérobé mon bien, dit-il, pendant que j'étais ton hôte ici même. C'est à toi qu'il appartient de me dédommager de cette perte. D'ailleurs, cet argent m'a été remis par Amon-Râ, le seigneur de la terre, pour ce que je dois acheter à Zikarbal, prince de Byblos. Si tu ne fais pas droit à ma requête, il est sûr que tu t'en repentiras.

Bader sourit en entendant ce discours. Le temps n'était plus où l'Égypte imposait sa volonté à tous les peuples de la mer de Syrie et il y avait bien deux cents ans que Ramsès II le Conquérant, intrépide sur son char de guerre, était passé en semant la terreur...

— Pourquoi viens-tu m'importuner, fit le prince, je ne connais pas celui qui t'a volé. Si c'est un de mes hommes du pays Zakal, prouve-le et je te rembourserai. Mais si, comme tu le penses, c'est un marin de ton navire, je ne te dois rien. Demeure ici quelque temps, si tu le veux, et peut-être le retrouverons-nous. »

Pendant neuf jours, Ouanamon resta à Dora. Il vit les navires phéniciens qui, en toute quiétude, trafiquaient entre Memphis et Byblos. Mais il apprit aussi à connaître les pirates Zakal qui revenaient des îles lointaines avec le butin qu'ils avaient amassé en écumant les mers. De l'or, des armes, des amphores de blé, d'huile, de vin et surtout des esclaves, malheureux troupeau débarquant sous le fouet.

Le capitaine Mengebet, qui souhaitait reprendre la mer au plus tôt, ne cachait pas son admiration pour l'habileté des pirates. Il expliqua au prêtre d'Amon comment ils procédaient :

« Ils choisissent quelque peuple tranquille sur une côte perdue. Ils amarrent leur vaisseau près du rivage, en eau profonde, ou derrière un petit îlot à l'abri du vent. Puis, en barque, ils apportent à la côte une pacotille rutilante, des fibules de métal doré, des colliers de perles, des verreries colorées. Ils rassemblent la foule, multiplient les boniments, distribuent çà et là des cadeaux.

— Mais comment ? Ils n'éveillent nulle méfiance ?

— Non, ils sont aimables et beaux parleurs. Ils disent qu'il y a sur leur navire des choses plus belles encore. Ils engagent ces gens simples à venir les admirer de plus près. Ils les conduisent à leur bateau en leur faisant boire un vin parfumé qu'ils appellent le nectar des dieux ! Et quand tout le monde est là, les pirates, à force de rames, gagnent le large et reviennent ici à Dora vendre leurs esclaves à bon prix. Ah ! ce sont de rudes marins ! »

Ouanamon, serrant très fort sur lui la petite statue d'Amon, ne partageait pas cet enthousiasme. Il résolut de quitter au plus vite ce dangereux pays.

Le navire, cinglant vers le nord, arriva sans encombre au port de Tyr. La petite cité, dévastée récemment par les Philistins, se relevait à peine de ses ruines. Rien ne laissait alors présager le grand destin qui allait être le sien, lorsque ses vaisseaux sillonneraient la mer de l'Espagne à l'Asie, et qu'un jour la reine Didon la quitterait pour aller fonder Carthage...

Le prince de Tyr, un petit homme noir et surnois, tremblait devant les pirates Zakal. Aussi, lorsque Ouanamon, mal inspiré, se plaignit auprès de lui des agissements de Bader, lui répondit-il avec colère :

« Va-t'en ! Je n'ai plus rien à faire avec l'Égypte. Va-t'en, ou il t'arrivera malheur ! »

Ouanamon poursuivit donc son voyage, mais il ne renonçait pas à recouvrer ce qu'on lui avait dérobé, et cela par tous les moyens.

Or, il y avait sur le bateau un vieil homme du pays Zakal. Ouanamon, sans scrupules, fouilla ses bagages et y trouva trente deben d'argent.

« Je les prends, dit-il, et je les garderai jusqu'à ce qu'on m'ait rendu mon bien.

— Mais ce n'est pas moi qui te l'ai pris.

— Peu importe ! J'ai été volé dans ton pays. Donc ton argent est à moi et j'en ai besoin pour le service d'Amon. »

Le vieil homme protesta, mais en vain, auprès du capitaine Mengebet. À Sidon, il débarqua furieux, jurant qu'il se ferait rendre son bien.

Ouanamon aurait aimé s'arrêter quelques jours à Sidon, la ville des pêcheurs, où les barques apportaient le poisson vivant dans des bacs garnis de plomb. Il aurait aimé déguster un loup ou une daurade, grillé au feu de sarments, assaisonné d'une sauce forte à base d'anchois pilés, de sel et d'épices. Mais, par peur qu'on lui reprît les trente deben d'argent qu'il avait heureusement récupérés, il donna l'ordre de repartir au plus tôt...

La mer était agitée, le vent violent, la nuit épaisse lorsque le navire arriva devant Byblos. Mengebet, en bon capitaine, préféra attendre le

jour pour entrer dans la rade. Ouanamon, heureux de toucher au but, venait de débarquer quand on lui apporta un message de Zikarbal, prince de Byblos. C'était une petite feuille de papyrus, où étaient tracés des signes très simples, si différents des hiéroglyphes égyptiens(8). Mengebet traduisit sans peine :

« Va-t'en aussitôt de mon port ! »

Que s'était-il passé ? Les Zakal s'étaient plaints à Byblos des agissements d'Ouanamon et du vol qu'il avait commis aux dépens du vieil homme. Zikarbal n'avait aucune envie de mécontenter les pirates qui, par un accord de bon voisinage, s'étaient engagés à ne pas attaquer les vaisseaux qui apportaient à Byblos l'or de Nubie, le cuivre de Chypre, les toiles d'Égypte, les bitumes d'Asie, le fer des Scythes...

Au bout d'une semaine, le capitaine Mengebet, ayant chargé son navire d'étoffes de Byblos, pourpres et violettes, d'armes de bronze, de poix et d'huile de cèdre pour l'embaumement des momies, repartit pour l'Égypte. Ouanamon n'avait pu se résigner à l'accompagner : « Prends garde, écrivait-il à Zikarbal, je suis le prêtre d'Amon et on m'a envoyé vers toi pour acheter les bois nécessaires à la construction de la barque du dieu. Amon-Râ est le maître du monde et il te punira si tu refuses de m'accueillir. »

Pour toute réponse, le prince de Byblos confirma son premier message :

« Va-t'en de mon port ! »

Alors Ouanamon, comprenant qu'il ne pourrait accomplir sa mission, réserva son passage sur un bateau en partance pour l'Égypte. Il s'était écoulé dix-neuf jours depuis son arrivée, au petit matin, dans le port de Byblos tout brillant de soleil...

Le prêtre d'Amon allait partir lorsque Zikarbal lui fit savoir qu'il l'attendait au palais. Pourquoi ce brusque revirement ? La veille, alors que le prince célébrait un sacrifice en l'honneur des dieux de la terre phénicienne, Baal, Melkarth, Astarté, un des jeunes nobles de sa suite fut saisi de convulsions et cria :

« Qu'on amène ici le messager qui transporte le dieu Sauveur ! Car c'est Amon-Râ qui l'envoie. »

Ouanamon se rendit donc auprès de Zikarbal, persuadé qu'on allait le traiter avec les égards dus à son rang. Il eut tôt fait de déchanter :

« Depuis combien de temps as-tu quitté l'Égypte ? lui demanda Zikarbal.

— Cela fait cinq mois.

— Et où as-tu la lettre du grand prêtre de Karnak qui t'ordonne de venir à Byblos ?

— Je ne l'ai point, car je l'ai remise, à Tanis, au roi Smendès afin qu'il me trouve une place sur un navire pour venir jusqu'ici.

— Un navire égyptien, je pense, car pour une mission si délicate le

roi ne t'aurait sans doute pas confié à un capitaine phénicien !

Ouanamon préféra garder le silence. Il était, hélas !, trop vrai que tout le commerce égyptien dans la mer de Syrie était désormais aux mains des vaisseaux de Sidon et de Byblos.

Zikarbal, souriant, décida de passer aux affaires sérieuses.

— Tu es venu ici dans un but bien précis, dit-il. De quoi s'agit-il ?

— Je suis venu, répliqua Ouanamon, afin d'acquérir du bois pour la barque sacrée d'Amon-Râ, le roi des dieux. Ton père et le père de ton père nous en ont fourni. C'est pourquoi je te demande de m'aider.

— Ils le firent, j'en conviens, reprit Zikarbal. Mais, si je me souviens bien, ce fut en échange de six navires chargés à ras bords de marchandises qu'on débarqua à Byblos. Et toi qu'as-tu donc amené avec toi ?

Zikarbal, pour appuyer ses dires, fit apporter les anciens registres. Ligne après ligne, il exigea qu'on les lût. Et Ouanamon apprit ainsi que depuis cent ans, l'Égypte, ayant perdu toute suzeraineté sur les pays du Liban, avait dû pour ses bois payer plus de mille deben d'argent.

— Je suis le maître ici, ajouta le prince de Byblos. Je n'ai qu'un mot à dire et les plus beaux cèdres seront abattus et portés au rivage. Mais peux-tu en payer le prix ?

— Comment ? reprit Ouanamon, tu oses marchander avec le Seigneur de la terre ! Pourtant, fais venir mon scribe et je demanderai au roi Smendès qu'il avance au grand-prêtre, qui m'a envoyé en ces lieux, les sommes nécessaires pour payer les bois de la barque sacrée.

— Soit, fit Zikarbal tout radouci, tu auras tout le bois que tu voudras si tu m'en donnes un bon prix. »

Au début de l'hiver, l'argent arriva. Zikarbal fit aussitôt charger sur un navire sept belles poutres de cèdre et Ouanamon, convaincu du succès de sa mission, rêvait déjà de voir son nom gravé sur une stèle de pierre dans la Vallée des Rois...

C'est alors que onze navires Zakal entrèrent dans la rade et transmirent un message très pressant au prince de Byblos :

« Arrête Ouanamon et ne laisse pas son vaisseau partir pour l'Égypte. Nous venons le capturer pour le vol des trente deben. »

Ouanamon, devant ce nouveau malheur, céda au désespoir. Il s'assit sur le rivage et se mit à pleurer. Puis il s'en alla confier sa peine à Zikarbal.

« Combien de temps, disait-il, devrai-je languir loin de ma patrie ? Vois, ces Zakal sont venus pour me jeter en prison ! »

Le prince fut ému par un si grand chagrin. Il fit remettre à Ouanamon un bélier et deux jarres de vin. En outre, il lui envoya une chanteuse d'Égypte pour le distraire de sa peine. Enfin il lui dit :

« Mange, bois et prends courage. Je t'informerai demain de ce que je compte faire. »

Zikarbal, après avoir longuement réfléchi, imagina un stratagème pour permettre le départ d'Ouanamon sans mécontenter les Zakal.

Le matin suivant, il se rendit au port et dit aux pirates :

« Je ne puis arrêter dans mon pays le messager d'Amon. Il est ici mon hôte et mon client. Mais laissez-moi le renvoyer et vous le pourchasserez ensuite. »

Ouanamon quitta donc Byblos. Il allait tomber aux mains des pirates lorsqu'un vent du sud-est s'éleva, déchaînant une tempête rageuse.

« Je suis perdu, cette fois », pensa l'Égyptien.

En fait, il allait être sauvé. Les pirates renoncèrent à la poursuite. Le navire, durement secoué mais intact, aborda aux pays d'Alasia dont la reine, alliée du Pharaon, permit à Ouanamon de revenir, avec le bois nécessaire à la barque sacrée, dans son temple de la Vallée des Rois.

PROTIS M'A DIT..



JE m'appelle Protis, fils d'Euxène, et j'ai fondé en Occident, selon la volonté des dieux, la cité de Massalia⁽⁹⁾. C'est là qu'entouré du respect de tous, j'achève une vie bien remplie dont je te conterai volontiers les aventures, car il est doux au vieillard d'évoquer les jours heureux de sa jeunesse.

Je suis né à Phocée, sur cette côte d'Asie où fleurissent les cités ioniennes, Milet, Éphèse, Samos. Mais Phocée n'a ni l'éclat ni l'opulence de ses voisins.

Si tu t'y rends un jour, tu n'apercevras d'abord dans la pure lumière du ciel que la sombre forêt des mâts des navires. Puis la ville, basse et blanche, t'apparaîtra au ras des flots, cernée de rochers rougeâtres que tapissent la sauge et le thym.

Mais si le sol est rude, le port est large et à l'abri des vents. Phocée est une ville de la mer. On y respire un parfum d'aventure et la fierté de la cité, ce sont ses puissants vaisseaux de guerre, les *pentécontores* à cinquante rames, qui escortent les navires marchands et protègent la rade contre toute attaque ennemie.

Je fus élevé d'abord par ma mère, selon la coutume, et c'est elle qui m'apprit à honorer les dieux. Elle me raconta aussi de belles histoires comme la fondation de notre cité par l'Athénien Damon, les longues courses d'Ulysse après la prise de Troie et, plus près de nous, l'heureux voyage d'un marin de Samos au lointain pays d'Ibérie. J'éprouvais une joie extrême en entendant tous ces récits et je brûlais de prendre la mer à mon tour.

Il me fallut attendre. Mon père, Euxène, était parti avec plusieurs vaisseaux chargés de vin, d'huile, d'armes et de bijoux, pour un long voyage en Occident. Il avait décidé de se rendre d'abord à Cûmes, au

pays d'Hespérie(10), pour trafiquer avec un peuple puissant, les Étrusques, et un de leurs rois, Tarquin de Rome.

On me confia à un précepteur qui m'enseigna tout ce qu'un jeune Grec devait savoir, lire, écrire, compter, réciter les poèmes d'Homère et aussi courir sur le stade, lutter, manier la lance et l'épée. Un de mes oncles, à ma grande satisfaction, m'emmenait en mer, de temps à autre, pour un court périple au long des côtes. J'appris là à hisser la voile, à tenir la barre, à ruser avec le vent...

Les années passaient. Pour tromper mon ennui, je fréquentais l'agora, je discutais avec les philosophes, les savants, les artistes. Le soir, mollement étendu sur un lit recouvert d'étoffes soyeuses, le front couronné de fleurs, la coupe en main, je participais à de somptueux banquets qui duraient fort avant dans la nuit.

Mais au matin, alors que s'étaient tus les chants d'allégresse et que mes compagnons dormaient, mes pas me ramenaient, comme sous l'effet d'une force secrète, sur les quais du port, près des négociants affairés et des vieux marins mélancoliques...

Enfin mon père revint. Il nous expliqua qu'il n'avait pu obtenir des Grecs ni des Étrusques le moindre coin de terre pour fonder un comptoir sur les côtes d'Hespérie. Il avait donc navigué vers le nord, jusqu'à un large fleuve aux sources inconnues(11), dont les eaux limoneuses arrivaient à la mer en roulant à travers une grande plaine blanche semée d'étangs.

« C'est là, nous dit-il, que j'ai rencontré le roi Nann, au pays des Ligures. Il m'a parlé d'un grand peuple, réputé pour sa bravoure et sa curiosité d'esprit, les Celtes, qui habitent plus au nord des collines vertes et boisées, et qui seraient heureux sans doute d'échanger nos produits contre les leurs. Nann est prêt à nous céder des terres, mais je suis trop âgé pour diriger les colons qui iront là-bas fonder une autre Phocée. C'est toi, Protis, mon enfant, qui conduira l'expédition. »

Cette nouvelle me combla de joie et je me disposai à partir. Mais il me fallut apprendre la patience. Avant de nous autoriser à prendre la mer, les magistrats de la cité envoyèrent consulter l'oracle d'Apollon à Delphes. La réponse arriva après de longs mois, elle était favorable. Il restait à demander l'avis de la déesse Artémis, sœur d'Apollon, dont le temple d'Éphèse était heureusement tout proche. Notre projet fut approuvé et une prêtresse, Aristarché, désignée pour nous accompagner dans notre nouvelle patrie.

Le Sénat de Phocée me désigna alors solennellement comme *oikiste*, fondateur de ville. Il m'aida à équiper cinq navires et à les garnir de marchandises. Je trouvai pour ma part aisément, parmi mes jeunes compagnons, des marins, des soldats, des artisans. Je n'eus garde d'oublier des géomètres pour tracer les rues de notre cité, ni des joueurs de flûte pour égayer notre long voyage.

Après l'émouvante cérémonie des adieux, nous prîmes la mer. Nous emportions avec nous un peu de terre de notre pays, les statues de nos dieux, et, bien à l'abri des vents, le feu sacré allumé sur nos autels. Dès lors il ne nous restait plus, avec nos souvenirs qui déjà s'estompaient, que cette flamme vacillante et fragile pour nous relier à la patrie.

Je n'en pouvais croire mes yeux : c'était là le pays des Ligures auquel nous avions tant rêvé : des rochers gris tombant dans la mer, des pentes pierreuses où s'agrippaient de maigres buissons, des huttes misérables de bergers et de pêcheurs. Le palais du roi Nann n'était, dans un enclos cerné par un mur de galets, qu'une cabane de rondins au toit de pierres plates percé d'un trou par où s'échappait la fumée du foyer.

J'étais déçu, je l'avoue, et je pensais que mon père, comme bien des voyageurs, avait embelli dans son souvenir les lieux où il avait séjourné. Mais cette fâcheuse impression ne dura pas, tant le roi Nann mit de chaleur dans son accueil.

C'était un petit homme brun, au corps souple et trapu, aux yeux vifs toujours en mouvement. Vêtu simplement d'un sayon de poil de chèvre serré à la taille par une lanière de cuir, il portait pour tout ornement le collier de pierres bleues que mon père lui avait offert. Il nous assaillit de questions sur notre départ, notre traversée, notre cargaison, nos intentions, et sa curiosité n'avait d'égale que sa bonne humeur.

« Euxène est mon ami, dit-il, et c'est une joie pour moi de recevoir son fils. Je vous donnerai des terres au bord de mer, comme je l'ai promis, pour y installer vos entrepôts, mais nous réglerons cela plus tard. Demain je célèbre les noces de ma fille, Gyptis, et je vous invite tous au grand banquet que j'offre à cette occasion. »

Je remerciai Nann en l'assurant que nous étions très honorés d'être conviés, nous, étrangers, à cette cérémonie. Je lui demandai quel prince il avait choisi pour être l'époux de sa fille. Il parut surpris.

« La coutume de notre peuple veut que les filles désignent elles-mêmes leur époux. Il y aura demain, assis en cercle sur des peaux d'ours, mes guerriers, mes amis, mes hôtes. Gyptis fera le tour de la salle en regardant chacun d'eux. Celui auquel elle tendra une coupe d'hydromel sera l'élu de son cœur, et tous, avec joie, boiront à sa santé. »

... Le lendemain, je vins avec mes compagnons au palais du roi Nann. Il n'y avait certes pas, comme dans nos cités d'Ionie, des lits de soie, des mets délicats, des parfums et des fleurs. Au-dehors, des feux clairs brillaient sous des chaudrons suspendus, autour desquels s'affairaient des esclaves. Dans la salle, les plats étaient posés à même

le sol sur des rameaux verts : des porcs rôtis, des agneaux baignant dans une sauce à la menthe, des poissons à demi-crus, des bols de laitage caillé saupoudré de thym et de basilic.

Tous les chefs ligures étaient là, les uns couverts de fourrures avec des bracelets d'or et des colliers d'ambre, les autres, plus jeunes, le torse nu, les muscles souples jouant sous la peau brunie. Un immense éclat de rire salua notre arrivée. Avec nos robes brodées, nos longs cheveux finement bouclés, nos colliers de perles luisant sur notre poitrine, nous paraissions bien étrangers.

« Regardez ces Grecs, ils se parent comme des femmes ! »

... Enfin Gyptis parut. Petite et mince dans sa robe blanche, elle s'arrêta, immobile, sur le seuil, jetant un regard de flamme sur les hommes soudain silencieux. Ses cheveux noirs étaient attachés sur le haut de sa tête et retombaient dans son dos en une longue et lourde torsade où glissait un fil d'argent. Elle était belle comme la lumière neuve de l'aube qui se lève sur les flots, et la clarté des torches avivait la rougeur de ses joues.

Elle marchait lentement entre les guerriers qui se reculaient un peu pour la laisser passer. Elle avançait, la coupe en main, d'un pas mesuré, et ceux qu'elle dédaignait ressentaient en leur cœur l'étonnement, la déception ou la peine.

Soudain elle s'approcha de moi et me tendit la coupe. Je la pris de ses mains en hésitant, car je croyais à une erreur ou à quelque raillerie. Mais quand je la regardai droit dans les yeux, elle soutint mon regard en souriant. Alors je bus l'hydromel qui m'était offert, et les guerriers ligures, respectueux de leurs traditions, applaudirent à grands cris :

« Protis, me dit le roi Nann, tu es désormais mon fils. J'en suis heureux pour nos deux peuples. »

Le roi tint ses promesses : il nous accorda un vaste territoire au bord de la mer, avec des collines où s'étagèrent nos maisons, et une rade profonde bien abritée, l'anse du Lacydon.

J'appelai Massalia notre ville, à laquelle nos divinités tutélaires, Apollon et Artémis, avaient prédit avec la prospérité du commerce les plus brillants destins. Nos navires trafiquèrent avec tous les pays de la Méditerranée, et nous apprîmes aux Ligures, puis aux Celtes, l'art de cultiver la terre, de planter la vigne, de tisser des étoffes de laine, de fabriquer une poterie jaune et rouge aux fines incisions. Et tandis que vécut le roi Nann, nous nous entendîmes parfaitement avec nos voisins, collaborant avec eux dans tous les arts de la paix.

Lorsque mourut le vieux souverain, son fils Coman lui succéda. Le jeune roi ne ressemblait guère à son père : il était violent et surnois. Il me fit d'abord bon visage, mais je savais que dans son entourage

pullulaient les ennemis des Grecs.

Certains chefs ligures l'encourageaient même à nous chasser d'un pays où nous étions pourtant venus en amis et auquel nous avions apporté plus d'un bienfait. La reconnaissance, m'a-t-on dit souvent autrefois, n'est pas le propre des peuples.

J'étais donc sur mes gardes. Mais j'avoue que je n'éprouvai aucune méfiance lorsqu'on vint m'annoncer que les Ligures souhaitaient être invités à la grande fête des Floralties que nous célébrions en l'honneur des dieux. Ils apporteraient, disaient-ils, par charrettes entières des feuillages et des fleurs. J'espérais qu'à l'occasion de cette fête nos deux peuples, fraternellement unis, s'associeraient pour une paix éternelle, comme l'avait toujours souhaité le roi Nann.

Or, une nuit, alors que le ciel était bas et couvert de nuages, une jeune fille Ligure réussit à franchir nos murailles. Elle était fiancée à un Grec, et ce qu'elle avait appris au camp du roi Coman l'avait décidée à venir nous prévenir :

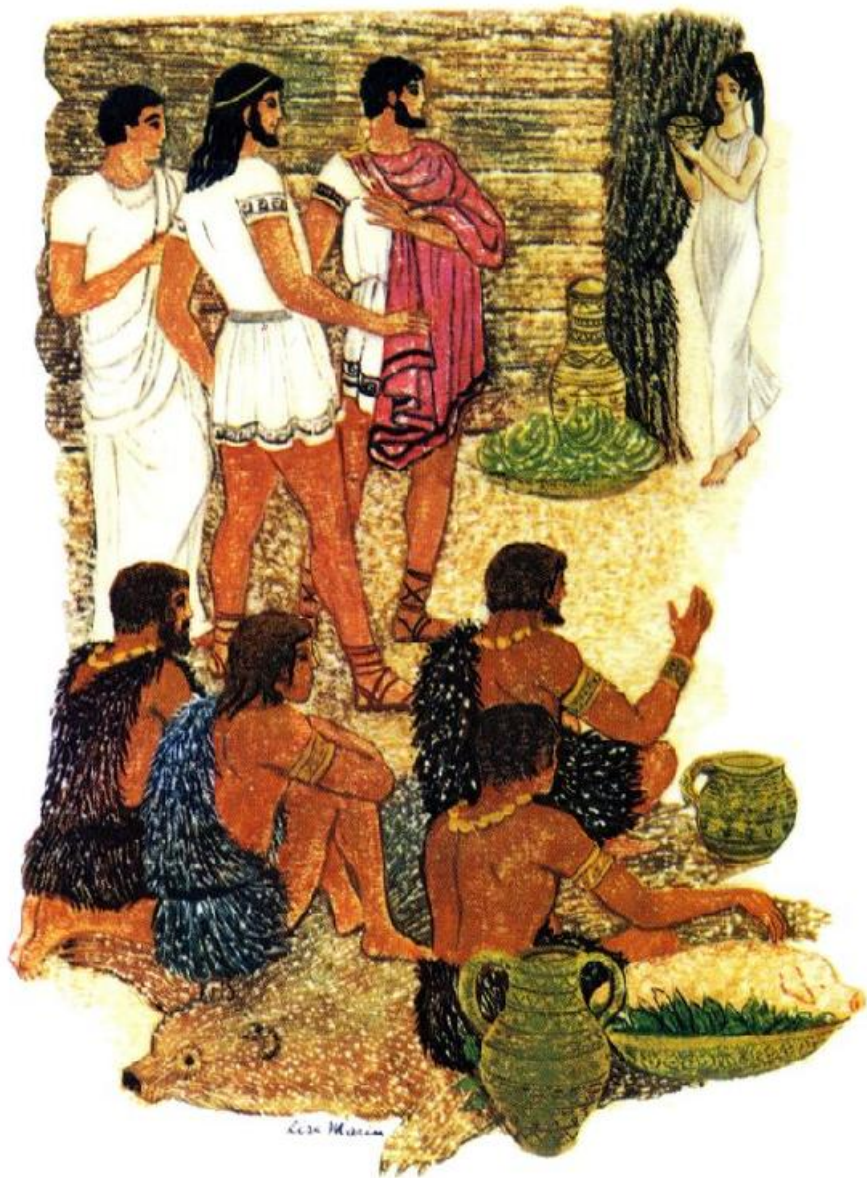
« Le roi, nous dit-elle, veut vous massacrer tous. Les charrettes qui doivent entrer à l'aube à Massalia sont pleines de soldats, dissimulés sous les feuillages. Les Ligures sont tous armés, et, à l'issue des Floralties, lorsque les Grecs s'adonneront aux joies de la fête, qu'ils chanteront et boiront en abandonnant toute prudence, leurs ennemis, sortant de l'ombre, les égorgeront jusqu'au dernier. »

Je fus indigné par une si grande trahison et donnai l'ordre à nos hommes de se préparer au combat, tout en cachant leurs armes sous leurs tuniques. Lorsque Coman et les siens furent entrés dans la cité, je fis fermer les portes. Plus de sept mille Ligures furent passés au fil de l'épée. Les dieux sont témoins que je n'avais pas voulu ce massacre. Mais comment pouvais-je sauver notre cité sans répondre à la violence par la violence ?

Depuis ce jour, les Ligures nous respectent parce qu'ils nous craignent. Les dieux veillent que renaisse bientôt entre nous une véritable et loyale amitié ! Car, à la nuit tombante, les portes de notre cité sont closes, la garde veille sur les remparts, les patrouilles courent la campagne, et la peur du Barbare – la peur mauvaise conseillère – nous assiege encore.

...Quant à moi, je ne suis plus désormais qu'un vieillard cheminant courbé vers l'ombre éternelle. J'y retrouverai Gyptis, la meilleure des épouses, trop tôt descendue au profond royaume des Morts.

Mais avant d'errer pour jamais sur les tristes asphodèles, j'aurai connu la joie de voir se dresser, près des flots, ma ville robuste et qui défie le temps : Massalia, petite-fille d'Athènes, fille de Phocée et de l'Amour.



Lisa M. M.

ARION ET LES DAUPHINS



LES fêtes de Corinthe en l'honneur de Poséidon avaient été magnifiques et notre petit groupe regagnait le port en longeant la grève. La lune resplendissait sur la mer : pas un souffle de vent, à peine un léger clapotis sur le rivage...

« Regardez, regardez là-bas, cria soudain l'un d'entre nous. »

Au loin, venant du large, il y avait une sorte de remous. Autour de lui les vagues grondaient dans un tourbillon d'écume. Des masses grises surgissaient des flots. D'un seul élan, nous courûmes tous vers l'endroit de la côte dont elles se rapprochaient.

« C'est Poséidon, dit notre ami Gorgos en plaisantant, je reconnais son char et ses chevaux... »

Nous n'eûmes guère le temps de faire d'autres suppositions car tout se passa très vite. Les dauphins étaient là, en grand nombre, souples et puissants. Les uns groupés en cercles, d'autres en flèche, guidant leurs compagnons, d'autres enfin à l'arrière, formant une escorte vigilante. Ils étaient maintenant tout près de la grève et on les apercevait beaucoup mieux, dansant un étrange ballet.

« Il y a un homme là, un homme sur le dos d'un dauphin... »

Était-ce possible ? N'avions-nous pas fêté Dionysos, le dieu du vin, tout autant que Poséidon et étions-nous vraiment dans notre bon sens ? Pourtant, on n'en pouvait douter : les dauphins avaient déposé un homme sur le rivage puis, après une dernière ronde, comme pour saluer l'assistance, ils étaient repartis, bondissant et plongeant tour à tour dans la mer écumante.

Bon nombre d'entre nous, et notamment l'ami Gorgos qui n'avait plus le cœur à rire, s'enfuirent saisis d'effroi. L'homme était là, preuve que nous n'avions pas rêvé. Je m'approchai de lui alors qu'il reprenait

ses esprits :

« Qui es-tu, lui dis-je, étrange voyageur ?

— Je suis Arion, le poète... »

Arion ! J'étais si troublé que je ne l'avais pas reconnu. Pourtant c'était lui, avec la tunique brodée qu'il portait dans les concours. Il tenait à la main la lyre dont il s'accompagnait pour chanter ses vers. Je l'avais entendu à Corinthe même, quelques années auparavant, mais j'ignorais ce qu'il était devenu. Les poètes, chacun le sait, vont de ville en ville chercher fortune, à l'image du grand Homère.

Nous aidâmes Arion, qui semblait épuisé, à nous accompagner jusqu'à une cabane de pêcheur toute proche. Là il put manger et dormir. Au matin, il se sentait parfaitement remis, et pour nous remercier de l'avoir recueilli, il nous fit le récit de son incroyable aventure.

« Je me nomme Arion et je suis né dans l'île de Lesbos où j'ai appris, tout enfant, à composer des vers et à jouer de la lyre. J'ai d'abord parcouru la Grèce et on m'a vu remporter la palme de la victoire aux grands jeux en l'honneur des dieux, à Delphes, à Olympie, à Corinthe.

« Dans votre ville, le roi Périandre m'honora de son amitié et voulut me garder auprès de lui. Mais qui pourrait retenir l'hirondelle vagabonde ? La Sicile et l'Italie m'attiraient. Il y avait là des villes riches et puissantes qui dotaient les jeux et les concours de prix considérables. Je l'avoue, peut-être parce que j'avais trop vu de pauvres poètes mendiant leur pain sur les routes, j'avais envie de faire fortune...

« Le succès dépassa mes espérances. À Syracuse, à Cumes, à Naples, je charmai les oreilles et les cœurs. On me combla d'honneurs et de richesses. Je résolus de revenir à Corinthe, sûr de vivre désormais à l'abri du besoin.

« Un jour, à Tarente, j'aperçus dans le port un navire corinthien. Les marins achevaient d'y entasser les poteries finement ornées, les armes, les tissus de pourpre. Le départ était proche. J'offris un bon prix pour mon passage. J'embarquai aussitôt, dissimulant dans une besace de pèlerin l'or et les pierreries dont la Grande Grèce m'avait gratifié...

« Voici donc le navire qui cingle vers la haute mer. Pendant les trois premiers jours, tout se passe bien ; la mer est calme, la brise favorable, le repos m'est salutaire après de longues années d'une activité éprouvante. Je constate pourtant que les marins, lorsqu'ils passent près de moi, me regardent curieusement. À la nuit tombante, ils se rassemblent, discutent à voix basse, comme s'ils préparaient quelque chose. Je serre bien fort contre moi la besace qui contient toute ma fortune.

« Le jour suivant, la mer est houleuse, le vent gémit dans les voiles, les matelots, avec une grande expérience, s'affairent de la poupe à la

proue pour que le bâtiment résiste à la tempête. Au coucher du soleil, disque de feu qui s'abîme dans les flots, le calme revient, ce calme surprenant, apaisant, qui succède à la fureur des mers. Je me rassure. Encore une nuit et ce sera Corinthe.

« Soudain un jeune marin s'approche de moi. Il est pâle, inquiet et comme pris de remords :

« Prends bien garde à toi, Arion, me dit-il, les autres ont décidé de te tuer cette nuit pour te prendre ton or. »

« Puis il disparaît, me laissant dans un cruel embarras. Que faire ? Fuir ? Il n'en est pas question. Résister ? Ce serait une folie ? Attendre les coups ? Je ne saurais m'y résigner sans tenter de fléchir ceux qui en veulent à ma vie. Je m'approche donc des marins et, leur montrant ma besace pleine d'or, je leur dis :

« Voici tout ce que je possède, je vous le donne. Mais, de grâce, laissez-moi la vie sauve.

— Non, réplique aussitôt le maître du navire, si tu arrives vivant à Corinthe, tu nous dénonceras au roi.

— Je vous promets de n'en rien faire. Faut-il vous le jurer par les dieux immortels ?

— N'insiste pas, tu dois mourir. »

La nuit est belle. J'obéis à une sorte d'inspiration divine. Je demande aux marins de ne pas souiller de mon sang un navire de Corinthe.

« Soit, disent-ils, alors jette-toi tout de suite dans la mer. »

« J'accepte, mais je les prie de m'accorder une dernière faveur, celle de revêtir mes habits d'apparat, de prendre ma lyre et de chanter une dernière fois, comme le font les cygnes à l'heure de la mort. Ils y consentent. La terre est encore loin. N'ont-ils pas l'assurance de pouvoir se débarrasser de moi avant l'aube ?

« Je prends donc tout mon temps. C'est mon dernier concours et il faut que je me surpasse. Debout à la proue, la lyre en main, je prélude par une invocation à Poséidon, dieu de la mer, qui doit m'accueillir en son royaume, puis j'entonne le nome pythique, l'hymne qui commémore la lutte victorieuse d'Apollon, la Lumière, contre le serpent Python rampant dans les Ténèbres. Ce chant m'avait valu plus d'un triomphe, mais cette nuit-là, face à la mer argentée sous la lune, j'atteignis, je pense, la perfection dans le rythme comme dans la voix.

« Les marins, surpris, gardent un moment le silence, mais ils n'oublient pas leur perfide dessein. Ils s'élancent vers moi. Je plonge dans l'abîme. Le navire déjà est loin...

« C'est croyez-le bien, mes amis, une impression qu'on n'oublie pas, l'eau qui paraît glacée, le ciel luisant d'étoiles qui se reflètent sur la mer infinie, l'angoisse que l'on ressent devant une mort certaine. Mais soudain, ô stupeur ! Mon corps n'est pas encore disparu sous les flots

que des bêtes puissantes, accourues à toute vitesse, se glissent sous lui et le soulèvent. Je ne vois d'abord que des masses sombres et indistinctes et je suis saisi d'effroi à l'idée que ce sont peut-être des monstres marins prêts à me dévorer. Mais bientôt, je reconnais les dauphins et leur amitié secourable. Je sens qu'ils me portent vers le rivage et cela fait naître en mon cœur, avec un furieux désir de vivre, une fervente prière de reconnaissance envers Poséidon, bienfaiteur de Corinthe.

« Et à la fin, vous l'avez vu, lorsque les dauphins eurent habilement évité les rochers qui se dressent çà et là dans la mer, lorsqu'ils eurent infléchi leur course et longé le rivage, l'un d'eux, le plus fort, me prit sur son dos et me déposa doucement sur la grève, sain et sauf, avec mon beau costume intact. » Et Arion ajouta avec fierté :

« Quel splendide poème je vais composer en racontant tout cela ! »

Arion ne s'attarda pas auprès de nous. Il gagna directement la citadelle de Corinthe et, se présentant au roi Périandre, lui conta fidèlement son aventure. Le roi ne le reconnut pas, car il y avait bien longtemps qu'il ne l'avait vu. Craignant d'avoir affaire à un imposteur, il le fit arrêter par ses gardes. Mais il voulut en avoir le cœur net. Il apprit qu'au matin un navire était bien arrivé de Tarente. Il envoya chercher les matelots sous prétexte d'avoir par eux des nouvelles d'Italie. Il leur posa de nombreuses questions pour dissiper leur méfiance. On en vint à parler des poètes et des artistes en renom :

« À ce propos, fit alors Périandre, avez-vous entendu dire ce qu'Arion est devenu ?

— Bien sûr, répondit l'un des marins. Nous l'avons vu à notre départ de Tarente, choyé dans toutes les villes, couvert d'honneur, gorgé d'or.

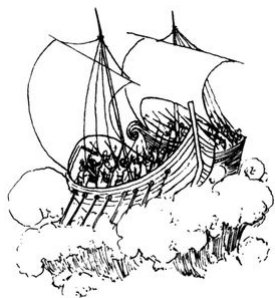
— Pensez-vous qu'il veuille revenir à Corinthe ?

— Oh ! sûrement pas. Il est bien trop heureux là où il est... »

À ces mots, Arion, que Périandre avait fait appeler, apparut dans la tenue même qu'il portait lorsqu'il s'était jeté dans les flots. Il prit sa lyre et chanta.

Les marins, effrayés, avouèrent leur crime. Ils furent conduits au cap Ténare, enchaînés et précipités dans les flots. Ainsi subirent-ils la mort même qu'ils avaient réservée à leur passager, au mépris de la justice et des lois de l'hospitalité.

SALAMINE OU LA VENGEANCE DE LA MER



LA blanche aurore d'un jour d'automne se levait sur la mer(12)... Au loin, perdu dans la brume matinale, achevait de fumer et de s'abîmer dans l'oubli ce qui avait été Athènes, ses maisons, ses temples, ses reliques – les plus sacrées, et même l'olivier vénéré de l'Acropole, celui que la lance d'Athéna avait autrefois fait jaillir d'entre les rochers.

Les Perses étaient passés, Xerxès, le Grand Roi, avait vengé son père Darius et la honte de Marathon. Un flot immense de peuples en armes, venant de tout l'Empire sous la menace du fouet, avait traversé l'Hellespont et déferlé sur la Grèce. Rien n'avait pu arrêter cette marée humaine : pas même le courage des trois cents fils de Sparte, qui, autour de Léonidas, s'étaient battus avec acharnement au défilé des Thermopyles et qui avaient lutté tout le jour jusqu'à cette mort glorieuse et inutile, promise le matin même par les devins.

Alors, l'armée bariolée du Grand Roi avait marché sur Athènes que rien ne protégeait plus...

Dans la ville épouvantée par les nouvelles alarmantes des messagers, par les oracles impitoyables venus de Delphes, par tous les signes des astres, il avait été décidé d'évacuer la cité. Les femmes, les enfants, les vieillards, avaient été transportés en hâte dans les îles voisines, défendues par la flotte. Les hommes avaient rejoint la rade de Salamine, espérant que l'oracle n'avait pas menti lorsqu'il avait dit que la ville trouverait son salut derrière un rempart de bois, celui-là même que lui offraient, pour une ultime défense, les frêles coques de ses trières.

Mais la ville avait été prise et pillée. Tout ce qui y vivait encore avait été massacré. De l'Acropole à la plaine, des flammes sinistres

s'étaient élevées, rougeoyant jusqu'à Salamine, où de leurs bateaux, derniers refuges, les Grecs terrifiés regardaient mourir la cité d'Athéna.

Pourtant, l'Athénien Thémistocle n'avait pas perdu confiance. Il demeurait persuadé que tout n'était pas dit encore puisque, si l'on manœuvrait habilement, la flotte perse, la flotte aux mille navires, pouvait être tenue en échec par les Grecs.

Pour cela, il fallait amener l'ennemi à livrer combat en un lieu défavorable pour lui : le goulet étroit entre l'île de Salamine et la côte. La flotte du Grand Roi ne pourrait se déployer dans un espace aussi restreint et perdrait ainsi l'avantage du nombre. Thémistocle était parvenu à grand peine à regrouper ses navires pour cette ultime bataille. Mais les Grecs avaient vu les énormes vaisseaux perses s'approcher, innombrables, et une telle épouvante les avait saisis qu'ils avaient décidé d'abandonner Athènes à son destin et de fuir à la faveur de la nuit.

C'est alors que Thémistocle, acculé à une solution désespérée, avait envoyé un ami sûr prévenir le Grand Roi de ce projet de fuite. Xerxès s'était inquiété.

« Ainsi, disait-il, la flotte grecque va m'échapper alors qu'elle devait être prisonnière. Serai-je donc privé par sa fuite de cette victoire qui doit me livrer toute la Grèce ? »

Précipitamment, le Grand Roi avait ordonné que, dès la tombée de la nuit, les bateaux perses s'avancent pour bloquer les passes, que d'autres encerclent l'île de Salamine afin qu'aucun navire des Grecs ne puisse lui échapper.

Toute la nuit, malgré une brume épaisse qui courait au-dessus des flots, les navires perses avaient manœuvré. Une certaine agitation s'était remarquée du côté grec. On avait discuté, semblait-il, mais de tentative de fuite, point. Il ne restait plus qu'à combattre...

L'aube se lève, et voici qu'une clameur monte, modulée comme un hymne, répercutée au loin par l'écho des rochers. Les Perses sont décontenancés.

Que signifie ce péan solennel que les Grecs entonnent à pleine voix ? Ce n'est pas à la fuite qu'il invite, mais à l'attaque.

Et maintenant, l'appel des trompettes s'allège et, vif comme une flamme, court le long des lignes, donnant le signal d'appareiller. Les bateaux s'ébranlent au bruit des rames frappant en cadence l'eau blanchie d'écume, tandis que les Barbares(13) croient entendre se rapprocher un chant immense :

« Enfants des Grecs, allez, libérez la patrie, libérez vos femmes, vos enfants, les sanctuaires de vos dieux et les tombeaux de vos ancêtres ! Aujourd'hui, c'est le combat où tout se joue ! »

Dans la lumière neuve du matin, l'aile droite de la flotte grecque se

détache du rivage et s'avance la première vers les Perses, qui s'affairent au milieu des cris et se disposent au combat, stupéfaits de voir ces ennemis qu'on disait prêts à fuir venir vers eux et presque s'offrir à leurs coups.

Xerxès se réjouit de la belle bataille qu'il va contempler. Il est sûr désormais que les Grecs ne pourront lui échapper. Aussi, pour mieux suivre l'ensemble des opérations, il a fait dresser un trône sur le rivage au pied du mont Aigialéos.

Derrière lui, il peut voir ses fantassins innombrables qui marcheront sur l'isthme de Corinthe dès que la victoire sur la flotte grecque leur aura ouvert la route. À ses pieds sont accroupis des scribes attentifs, qui noteront les exploits des Perses sur des tablettes d'argile, relèveront les noms des plus hardis capitaines, relateront les péripéties de cette victoire, couronnement triomphal de la campagne de Xerxès, le Grand Roi.

Mais les dieux en ont-ils décidé ainsi ?

Du haut de son trône d'or, le fils de Darius voit la première trière athénienne foncer sur une galère phénicienne qu'elle endommage. Bientôt la mêlée est générale, navire contre navire. Pendant quelque temps l'issue du combat reste incertaine. Au Nord, les Athéniens enveloppent les Phéniciens et les poussent contre une île où ils s'écrasent les uns contre les autres. Au Sud, les Perses ont gagné l'avantage grâce aux puissants vaisseaux des cités d'Asie Mineure. Mais bientôt, pris à revers, pressés, trop nombreux dans ces passes étroites, les bateaux du Grand Roi ne peuvent plus manœuvrer. Les rames se mêlent, les proues se heurtent, les coques se renversent dans un sinistre fracas qui domine les clameurs sauvages du combat.

La mer disparaît sous l'amas d'épaves et de cadavres sanglants aux brillants vêtements orientaux, tandis que les naufragés encore vivants essaient en vain de s'accrocher à des débris pour se maintenir à la surface.

Ivres de carnage, les Grecs féroceement les frappent à coups de rames, les assomment comme des thons, des poissons vidés du filet, sans pitié pour leurs cris de douleur et leurs supplications désespérées. Une plainte mêlée de sanglots règne seule sur la haute mer, jusqu'à l'heure où la nuit au sombre visage ramène le calme sur les flots.

Les meilleurs soldats de la garde perse, de jeunes nobles au fier visage qu'on nomme les « Immortels », se sont rassemblés sur une île rocheuse. Les Athéniens les assaillent, les criblent de flèches, puis se précipitent sur eux, frappent, tuent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un. Alors, sur la plaine lugubre et la rive douloureuse, il n'y a plus qu'un grand silence.

Les vaisseaux perses qui ont échappé au désastre s'enfuient à toutes rames sans comprendre encore comment Ormuz, dieu du Ciel,

protecteur de l'Empire, a pu transformer en défaite sanglante cette promesse de victoire. Un jour a suffi pour changer la marche du Destin...

Les dieux ont prononcé. Le Grand Roi se retire aussitôt dans ses états, abandonnant à la mer rougie de sang les débris de deux cents navires, et pleurant la mort de ses meilleurs compagnons, la fleur de sa noblesse. Jamais plus un souverain perse ne devait fouler le sol de la Grèce.

Et tandis que les Perses regagnaient leur empire, les Grecs honoraient leurs morts et remerciaient les dieux. Ils offraient les plus beaux sacrifices à Poséidon, qui, au moyen de la mer secourable, avait permis de sauver la patrie. Athènes libérée commençait à revivre au milieu des ruines, en même temps que reverdissait miraculeusement sur l'Acropole l'olivier calciné d'Athéna...

Mais lorsque le roi Xerxès eut retrouvé son palais de Suse, tout résonnant de chants funèbres, son palais gardé par les statues des taureaux sacrés et hanté par l'ombre désolée du grand Darius, son père, ne lui arriva-t-il pas de songer à ce jour de colère et d'orgueil où un jeune roi, plein de démesure, avait prétendu commander aux flots divins ?...

C'était au bord de l'Hellespont, le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, et qu'Io autrefois avait franchi dans sa course vagabonde. Xerxès, pour faire passer son armée, avait décidé de construire un pont de bateaux. Les vagues déchaînées s'efforçaient de détruire ce travail.

Alors, fou de rage devant cette résistance imprévue, le Grand Roi fit fouetter la mer dont l'écume nacrée volait au soleil sous les coups des verges, cette mer qui avait eu l'audace de défier sa volonté toute-puissante. Les flots domptés avaient alors supporté le pont et l'armée étincelante était passée...

Mais on n'offense pas impunément la mer. Et lorsque, dans le jour éclatant de Salamine, le roi Xerxès avait cru toucher enfin au but, la mer s'était faite l'alliée des Grecs, humiliés comme elle par l'orgueil perse. Elle avait combattu avec eux, elle avait englouti les forces et l'espoir du Grand Roi.

Puis, apaisée, vengée, elle souriait maintenant de ses mille vagues, tandis que dormaient à jamais dans ses abîmes les carènes meurtries et les cadavres sans nom, les mille débris de la puissance perse brisée à Salamine par le courage d'un peuple luttant pour son bien suprême, la Liberté.

L'EXPÉDITION DE SICILE



ATHÈNES, après une nuit fraîche sous le souffle de la brise marine, s'éveillait au soleil du printemps(14). Le jour apparut d'abord à la cime des collines, le Parnès, le Pentélique, l'Hymette, pentes rocheuses semées de bruyère fauve où bourdonnaient les abeilles. La lumière gagna la plaine, baignant les carrés d'orge, les sillons de vigne et les bois d'olivier. Elle brilla enfin sur l'Acropole ceinturée de murailles, couverte de temples de marbre que dominait, puissant et harmonieux, le sanctuaire d'Athéna, le Parthénon.

Déjà, les marins qui approchaient de l'Attique pouvaient apercevoir le fer luisant de la lance de la déesse des combats, gardienne de bronze veillant sur la cité. Sur le rocher sacré, autrefois dévasté par les Perses, la force et la richesse d'Athènes s'exprimaient dans ces colonnes massives, ces frises légères, ces larges frontons où des dieux au froid regard triomphaient de géants de pourpre et d'azur brandissant leurs épées d'or...

La ville n'était qu'un amas de maisons basses aux toits roussis, aux murs gris de poussière, aux ruelles tortueuses et sales. Mais il n'était pas un de ses habitants, citoyen, métèque ou esclave, qui ne fut fier d'appartenir à la première des cités grecques...

Aux premières heures du jour, la foule se presse au Pirée, où, sur les quais, s'entassent pêle-mêle les paniers de poisson, les amphores de vin et d'huile, les vases rouges et noirs. Ici, les navires apportent le blé thrace, la toile d'Égypte, le fer d'Étrurie, les épices et les parfums d'Orient. Entre le port et la ville, reliés par de longs murs, c'est un va-et-vient continu jusqu'à l'Agora, la place publique grouillante de marchands bavards, de promeneurs insouciant, de politiciens

ambitieux, de poètes, d'artistes et de charlatans.

Pourtant, cette vie intense dissimule mal une profonde inquiétude. Depuis la mort de Périclès, il y a déjà quinze ans, Athènes a dû mener une guerre très dure contre Sparte, sa grande rivale. Bien plus, elle vient de décider une expédition périlleuse contre Syracuse, la principale ville de Sicile, dont elle redoute la puissance.

C'est pourquoi, les citoyens se réunissent sur la colline de la Pnyx, vaste esplanade où se tient l'Assemblée du peuple. À la tribune taillée dans le roc, un homme aux cheveux gris force la voix pour se faire entendre. C'est le stratège Nicias qui a été désigné, avec ses collègues Alcibiade et Lamachos, pour diriger l'expédition.

Nicias, avec une froide logique, montre les risques d'une pareille entreprise. Il est long d'atteindre la Sicile et difficile d'y ravitailler une flotte et une armée. Syracuse ne manque ni de forces ni d'alliés. Sparte, à l'affût, ne profitera-t-elle pas de nos embarras pour nous attaquer à nouveau ? Ne reverrons-nous pas alors la guerre, la peste, les foyers déserts, les champs dévastés, le port à l'abandon ?

Puis Nicias conclut en montrant Alcibiade :

« N'écoutez pas ce jeune homme qui ne songe qu'à briller, fut-ce au péril de la cité. L'affaire est trop grave pour qu'on la remette en de telles mains. »

Alcibiade gravit à son tour les degrés de la tribune et les murmures flatteurs de la foule le saluent. Il a en effet tout pour plaire : il est jeune, beau, éloquent. On l'a vu brave dans les combats, vainqueur aux Jeux de l'Olympie, habile dans tous les arts, et, en bon disciple de Socrate, prêt à utiliser en toute circonstance son intelligence pénétrante et subtile.

Les jeunes gens surtout admirent l'élégance de sa tenue, l'impertinence de son esprit, le luxe insolent qu'il étale en tout lieu. N'a-t-il pas un jour, pour montrer son mépris de l'argent, coupé la queue de son chien, mutilant ainsi un animal qui valait des milliers de drachmes ? Dès qu'il parle de sa voix forte, il est clair qu'il a gagné la partie. Il écarte d'un mot les objections timides de Nicias, comme ses insinuations malveillantes. Puis le ton s'élève, enflammé, convaincant :

« La gloire d'Athènes est en jeu et si nous n'imposons pas notre force, nous succomberons à celle d'autrui. C'est en brisant la puissance de Syracuse que nous rabaisserons l'orgueil de Sparte. Notre cité est destinée à étendre son empire à la Grèce entière et non à s'user dans une paix sans grandeur. »

Alcibiade, les mains posées sur la balustrade de pierre, attend que montent vers lui les acclamations de la foule, puis, nonchalamment, il revient prendre place au milieu de ses amis.

Nicias, désabusé, comprend que le peuple veut la guerre. Il espère pourtant encore qu'il reculera devant l'effort à fournir. On presse le vieux stratège de donner des chiffres. Il exige cent trières chargées de rameurs, des vaisseaux de transport pour les vivres et les troupes, plus de cinq mille hoplites, beaucoup d'argent. Tout est accordé aussitôt, les riches font assaut de générosité pour équiper les trières. Les citoyens fourbissent leurs armes et défilent dans la ville en chantant, les pauvres offrent leurs bras et s' enrollent pour manœuvrer les avirons pesants. Une fièvre guerrière s'empare de la cité d'Athéna...

Pourtant les présages ne sont pas bons. L'oracle de Delphes, qui a été consulté, met en garde contre l'aventure. Aux abords de la Pnyx on entend, perçant le calme de la nuit des voix déchirantes que semble accompagner l'écho de femmes en pleurs.

Mais surtout, par un matin brumeux(15), une rumeur d'effroi parcourt la ville : les Hermès ont été mutilés. Un peu partout, aux carrefours, à l'Agora, devant les temples, les statues du dieu familier, protecteur du commerce, ont été martelées, brisées, abattues. L'enquête révèle que des jeunes gens, à demi-ivres, affichant volontiers leur impiété, se sont acharnés à détruire les bornes divines.

On apprend peu après qu'Alcibiade et ses amis se sont réunis un soir dans la maison de l'un d'entre eux pour parodier les mystères d'Éleusis. Ils se sont moqués des cérémonies où les fidèles participaient à la passion de Déméter, la déesse de la Terre généreuse errant à la recherche de sa fille Coré enlevée par Hadès, le maître des Enfers. Le peuple éprouve une horreur sacrée devant ceux qui ont profané le grand mystère de la Nature, qui meurt à chaque hiver pour renaître au printemps.

Comment ? Alcibiade, un stratège athénien, n'aurait-il pas de respect pour les dieux, alors même qu'il va conduire en Sicile la flotte et l'armée ?

« Mais non, répliquent ses partisans indignés, ce sont de pures calomnies inventées par des ennemis jaloux. »

Et justement, voici Alcibiade qui demande à être jugé par le tribunal du peuple. Il se fait fort de prouver son innocence. Les magistrats hésitent. Ils estiment qu'un grand procès serait inopportun alors que la guerre est décidée et que la flotte est prête.

« Alcibiade, disent-ils, partira pour la Sicile et ce n'est qu'après l'expédition qu'il aura à rendre des comptes. »

Le grand jour est enfin arrivé(16). Dès l'aurore, toute la ville, oubliant les présages funestes et les querelles des partis, accourt au Pirée où sont alignés plus de cent vaisseaux à la coque peinte de vives couleurs, aux rames blanches, aux mâts garnis d'oriflammes qui claquent au souffle du vent.

Les hoplites, portant le casque à aigrette, le lourd bouclier et la lance de bronze, prennent place sur les navires de transport. Sur les trières légères, effilées, basses sur l'eau, les rameurs s'installent à leurs bancs, en trois rangs superposés. Les officiers sont prêts, le capitaine, le barreur, la vigie, les chefs d'équipage qui font claquer leur fouet pour maintenir le rythme régulier des avirons indiqué par le joueur de flûte.

Les marins s'affairent aux agrès et hissent la grande voile carrée qui doit hâter la course vers l'ouest, mais que l'on aura bien soin d'amener au moment du combat.

Le peuple s'est massé sur les quais baignés de lumière. Il admire les vaisseaux ventrus, bourrés de soldats dont les boucliers brillent au soleil. Il est fier surtout des trières rapides dont la proue redoutable s'orne d'un éperon de bronze à trois dents.

L'embarquement terminé, un signal de trompette impose le silence. Un héraut d'armes, debout à l'avant d'une trière, lance aux dieux une ultime prière. À peine a-t-il achevé son invocation que la foule, selon la coutume des libations, verse dans les eaux noires du port le vin rouge des amphores qu'elle a apportées. Dans la mer, le vin de l'Attique coule comme du sang.

Alors, de tous les navires libérés de leurs amarres et dont les voiles se gonflent au vent, surgit un chant de guerre, entonné d'une seule voix, le péan de la victoire...

La flotte, par temps calme, contourne le Péloponnèse dont les caps rocheux plongent dans l'écume, et aborde à Corcyre, l'île des fleurs, où les alliés se sont donnés rendez-vous. Là arrivent les vaisseaux de Chios et de Rhodes, les archers crétois et les hoplites d'Argos...

Mais l'accueil en Sicile est glacial. Certaines cités accordent, non sans beaucoup d'hésitation, de l'eau et des vivres à la flotte athénienne. D'autres, en bien plus grand nombre, s'enferment derrière leurs murailles et, par peur de Syracuse, attendent avant de se prononcer.

« Il faut faire le tour de la Sicile, dit Nicias, toujours prudent, montrer en tous lieux la force d'Athènes, puis regagner au plus vite le Pirée.

— Non réplique Lamachos, un rude homme de guerre, Syracuse est sans défense, il convient de l'attaquer au plus tôt. »

Alcibiade, pour sa part, recule au moment décisif.

Il propose de négocier avec les villes de Sicile pour obtenir leur alliance. Finalement, son avis paraît sage.

Pour les Syracusains, c'est une chance inespérée.

Ils se donnent un chef énergique, Hermocratès, qui lève des troupes en toute hâte, fait fortifier les remparts, envoie des messagers en Grèce, à Corinthe et à Sparte, pour solliciter l'appui des villes qui

redoutent l'ambition d'Athènes. Mais Syracuse demeure inquiète, car elle attend d'un jour à l'autre l'arrivée dans son port des cent trente-quatre trières ennemies et d'une puissante armée commandée par le fougueux Alcibiade.

Or Alcibiade ne viendra pas. Il est alors avec le gros de la flotte à Catane, lorsqu'il voit arriver, avec sa voile noire, la galère salaminienne(17). C'est le vaisseau sacré d'Athènes qui, chaque année, conduit aux fêtes d'Apollon dans l'île de Délos les magistrats et les pèlerins. Il est alors orné de guirlandes, de lauriers et de fleurs. Mais c'est aussi, noir comme la mort, le rapide navire que l'État athénien envoie en tous lieux pour chercher les criminels que le peuple doit juger.

Pendant l'absence d'Alcibiade, l'enquête sur les actes d'impiété s'est poursuivie à Athènes. Les dénonciations se sont multipliées. Des suspects ont avoué et ont été exécutés. Les ennemis du jeune stratège, oubliant la rude partie dans laquelle il est engagé en Sicile, exigent son rappel immédiat.

Alcibiade comprend aussitôt que le peuple d'Athènes, léger et versatile, ce peuple qui l'aimait tant, s'est maintenant déclaré contre lui et est prêt à le condamner. Sans protester, il accepte de revenir pour être jugé et son navire prend le sillage de la galère salaminienne. Mais, en cours de route, il réussit à s'échapper et court offrir ses services... à Sparte !

Il sera dès lors pour sa patrie le plus farouche des ennemis.

Un an s'est écoulé... Après la trahison d'Alcibiade et la mort de Lamachos, Nicias est resté le seul chef. Il a peur maintenant de rentrer à Athènes, même si chaque jour qui passe lui confirme que ce serait une solution de sagesse. Il s'est entouré de mages, de devins, de prophètes, qui sans cesse observent les astres et consultent les oracles. Mais aucun signe encourageant ne vient rassurer le vieux stratège timoré et inquiet.

Pourtant, Nicias se bat. Sur terre, il a débarqué son armée pour prendre à revers la cité. Mais il a échoué, car le Spartiate Gylippe, qui est venu commander les troupes de Syracuse, est un chef énergique et rusé. Sur le plateau pierreux des Épipoles, qui domine la ville, les Athéniens ont été battus.

Mais il reste la mer. Nicias demande qu'on lui envoie en renfort toutes les trières qu'Athènes peut encore équiper.

« C'est une folie, lui font remarquer ses officiers. Tu étais, à juste titre, hostile à cette expédition aventureuse, et tu veux maintenant y engager toutes les forces de la cité, alors même que Sparte a repris la guerre contre nous et menace notre pays.

— Non, réplique Nicias, notre flotte est la plus forte et nous pouvons prendre Syracuse. »

Les Athéniens sont en effet maîtres du port. Les navires syracusains, plus lourds, ont subi de lourdes pertes chaque fois que les trières ont pu les atteindre et les éventrer de leur éperon de bronze. Mais Gylippe a compris la leçon. Il a renforcé ses bateaux à la proue avec de lourdes barres de bois.

Lorsque Nicias, lassé d'escarmouches sans portée, décide une attaque générale, Gylippe attire les navires athéniens dans les eaux étroites du port. Les fines trières se brisent contre le solide rempart des vaisseaux syracusains. Les proues éclatent sous le choc, les carènes s'entrouvrent pendant que s'y engouffrent les flots, les rameurs sont criblés de flèches. La flotte athénienne, disloquée, rompt le combat et se replie au fond du port, à l'abri de ses navires lourds. Il n'y a plus qu'à attendre les renforts...

Ils arrivent par une chaude journée d'été : soixante-treize trières et cinq mille hommes, tout ce dont Athènes dispose encore.

Aussitôt débarqués, les hoplites se lancent à l'assaut de la ville, ils bousculent les défenseurs, escaladent les remparts au chant du péan de guerre. C'est la victoire !

Non, à la lueur incertaine de la lune, le combat se poursuit. Les Syracusains resserrent leurs rangs. Peu à peu, ils regagnent le terrain perdu. À l'aube, Gylippe lance ses cavaliers à la poursuite des Athéniens qui se replient en désordre.

« C'est la défaite, annonce-t-on à Nicias.

— Acceptons la volonté des dieux, décide le vieux stratège, et regagnons Athènes au plus vite avec la flotte et l'armée. »

Ainsi, tout peut encore être sauvé. Mais, le soir même, il y a une éclipse de lune. C'est un présage que Nicias ne veut pas négliger :

« Que faut-il faire ? demande-t-il aux devins.

— Attendre trois fois neuf jours, répondent-ils. »

Nicias accepte. On attendra. Dès lors, tout est perdu...

Syracuse a un air de fête. Au pied de la colline de l'Achradina couverte de bois d'olivier, l'Agora, ceinturée de portiques, apparaît comme une tache claire au milieu des villas au toit bruni. Là sont les temples couronnés de fleurs et de guirlandes où veillent les dieux protecteurs de la cité, Zeus Libérateur et Héra son épouse, Déméter qui préside aux moissons et révèle les mystères sacrés, Athéna aussi, car Syracuse veut être l'Athènes de la Grande Grèce.

La foule se presse dans les ruelles de la vieille ville, l'îlot d'Ortygie, et au long du port du nord où s'alignent plus de quatre-vingts navires, masses sombres sur lesquelles plane le vol blanc des mouettes en un inlassable tourbillon.

Les rameurs en tunique rouge ont déjà pris place à leurs bancs lorsqu'arrivent pour s'embarquer les troupes de Gylippe. La foule

acclame ses défenseurs. Ce sont d'abord les Syracusains, souriant sous le casque à aigrette et brandissant leurs glaives ou leurs javelines acérées. Puis viennent les alliés des villes grecques de Sicile, les fantassins d'Agrigente, les archers de Gela, les frondeurs du mont Eryx.

Un moment encore et c'est, salué par tous les cris d'un peuple, l'essaim lourd des hoplites laconiens. Ils s'avancent, martelant les dalles de leur pas cadencé, dressant au-dessus de leurs boucliers bosselés la forêt de leurs longues lances, poussant à pleine voix leurs chants de guerre dans le rude langage dorien. Sparte les a envoyés et ils apportent ici l'appui du Péloponnèse montagneux et sauvage où chaque enfant naît soldat.

Enfin, paraissent les Barbares dont Syracuse, depuis peu, a su se faire des amis. Ce sont les mercenaires Sicules, vêtus de peaux de loup et dont les regards fauves semblent lancer des éclairs...

La flotte syracusaine, contournant l'îlot d'Ortygie, entre dans le grand port et attaque les navires athéniens au mouillage. Mais ceux-ci soutiennent le choc. Un lieutenant de Nicias, Eurymédon, tente même par une manœuvre hardie d'envelopper l'aile gauche des Syracusains. Mais le port étroit se prête mal à ce mouvement. Eurymédon est coupé du gros de la flotte, rejeté sur la rive sud, capturé avec dix-huit trières. Le chef et les équipages sont aussitôt mis à mort.

Pourtant les Athéniens se ressaisissent. Leurs trières, lançant leurs éperons contre les navires ennemis, disloquent les lignes syracusaines. C'est l'instant où, à la faveur du désordre, il est encore possible de sortir de la rade et de foncer vers la haute mer. Mais Nicias hésite, attendant en vain un signe des dieux.

Alors, Gylippe fait venir à l'entrée du port tous les navires marchands et jusqu'aux barques des pêcheurs. On y entasse des pierres, puis on les coule dans la passe pour en rétrécir l'accès. Les vaisseaux syracusains, amarrés bord à bord, fixés à l'ancre, ferment complètement le goulet. Cette fois, les Athéniens sont pris comme le poisson dans la nasse.

Les stratèges examinent la situation. Les hommes sont épuisés. Les vivres commencent à manquer. Il faut tenter de franchir la passe en bousculant les navires de Syracuse. Aussitôt les Athéniens, formés en trois escadres, se ruent vers l'entrée du port. Le choc est si violent que les trières pénètrent comme un coin dans le rempart des vaisseaux, pendant que les hoplites criblent de flèches, de pierres et de brandons enflammés les navires syracusains. Mais Gylippe a fait recouvrir la proue de ses bateaux de peaux huilées sur lesquelles glissent les traits. Il a en outre profité de la stabilité de ses trières, solidement reliées l'une à l'autre, pour y embarquer le plus grand nombre possible de soldats, de frondeurs et d'archers.

Le combat, acharné, longtemps incertain, se déroule sous les yeux des Syracusains massés sur les murs de la ville et sur les hauteurs qui dominent le port. Sur la côte, les deux armées, dressées face à face, ont interrompu leur lutte. Nicias, passant tour à tour de l'espérance à la crainte, attend le jugement du Destin.

Lorsque la nuit tombe, les Athéniens ont perdu la partie. Ils n'ont pu sortir de la rade. Beaucoup, fuyant leurs vaisseaux incendiés, cherchent refuge dans leur camp.

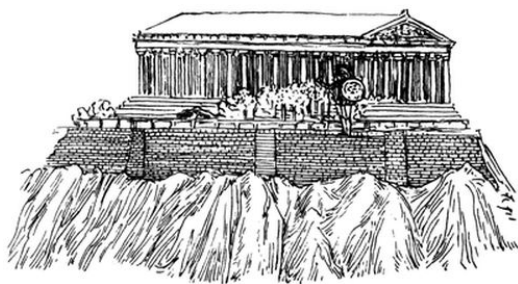
« Il faut partir immédiatement, dit un officier à Nicias. Les routes sont libres. Nous pouvons rejoindre Catane par terre et échapper à nos ennemis.

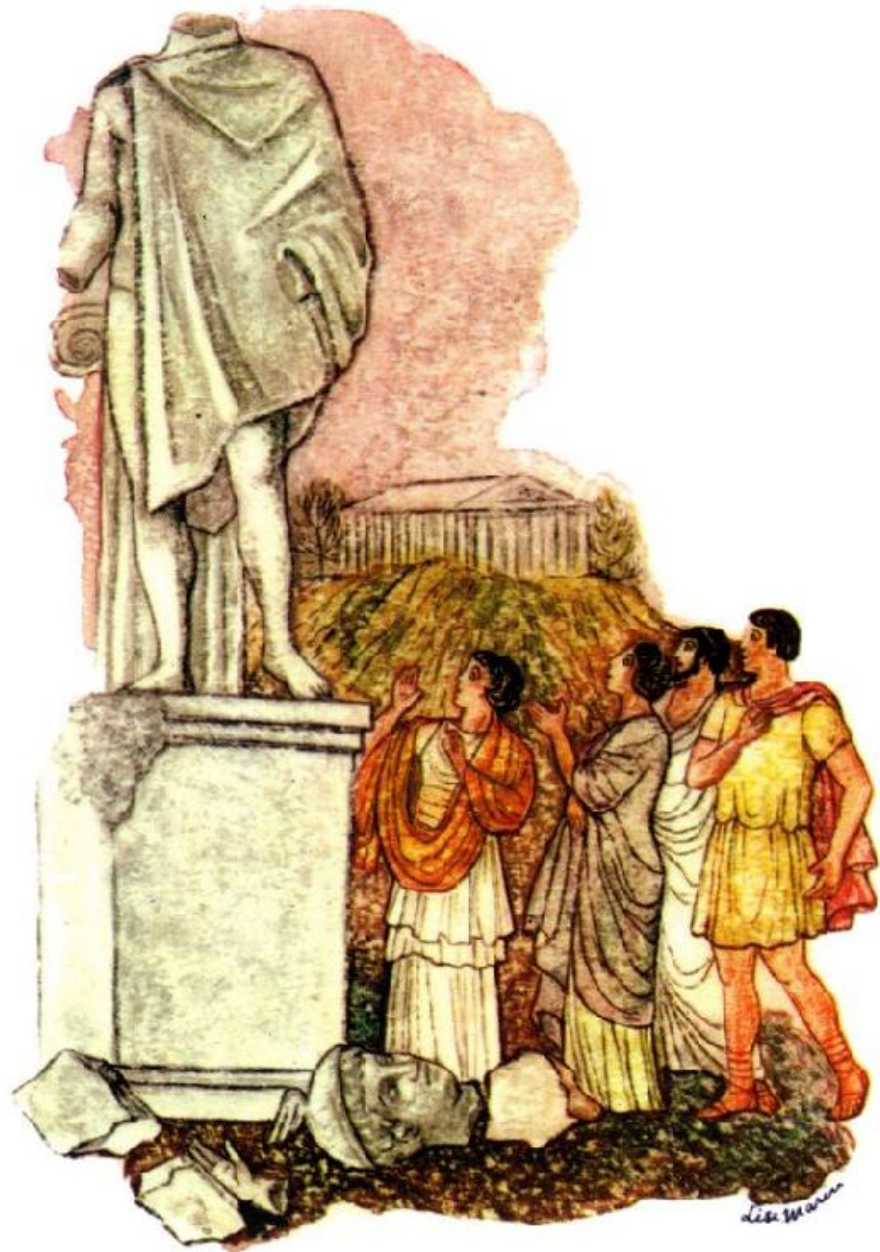
— Nos hommes sont hors d'état de faire une telle marche, répond Nicias. Laissons-les reprendre des forces et, dans deux jours, nous quitterons cette ville maudite. »

L'armée, abandonnant ses morts sans sépulture, laissant ses blessés aux mains de l'ennemi, gravit enfin le plateau des Épipoles. Mais Gylippe a eu le temps de rassembler ses troupes et de barrer tous les passages. Après une semaine d'efforts impuissants pour échapper à l'ennemi, les débris de l'armée athénienne sont massacrés sur les bords du fleuve Assinaros.

Nicias et ses compagnons sont faits prisonniers et enfermés dans des carrières, les Latomies, chaudes le jour, froides la nuit. On les y laisse mourir de faim, de soif et de désespoir.

Ainsi s'achève l'expédition de Sicile, décidée avec trop de confiance et conduite avec trop de noblesse par la cité d'Athéna grisée par l'orgueil de sa puissance. Bientôt, alors que Syracuse élèvera aux dieux des temples magnifiques pour les remercier de lui avoir donné la victoire, les hoplites de Sparte, en garnison sur l'Acropole d'Athènes, veilleront sur une ville asservie.





**LA MER
ET LE DESTIN DE ROME**

ÉNÉE ET LES TEMPÊTES



C'ÉTAIT pendant l'horreur de la dernière nuit de Troie. Partout le feu crépitait et l'incendie roulait ses vagues tourbillonnantes sur la ville de Priam qui s'abîmait dans les flammes avec sa citadelle, ses palais et ses temples, au milieu des cris sauvages des vainqueurs et des plaintes des mourants.

Le prince Énée(18) vit soudain Hélène de Sparte qui fuyait la colère des Grecs et la haine des Troyens. Elle était là, Hélène, la cause de ce massacre, de ces ruines et de ce deuil, et elle essayait de se cacher derrière les colonnes du temple pour sauver sa misérable vie. Énée frémit de colère :

« Ainsi donc, elle vivrait, elle retrouverait sa patrie, quand la ville de Priam, perdue par elle, aurait été dévorée par les flammes ! Non, cela ne sera pas ! Femme, tu mourras ! »

Énée, l'épée haute, se précipita sur la blonde Hélène, mais il sentit tout à coup une force surhumaine arrêter son bras. Et dans une lumière d'or qui dominait les sinistres reflets de l'incendie, il reconnut sa divine mère, Vénus, apparaissant dans l'éclat de sa toute-puissante beauté.

« Mon fils, pourquoi cette fureur ? dit-elle. Ne t'acharne pas contre la reine de Sparte, car ce n'est par elle qui renversa Troie du faîte de sa grandeur, c'est la volonté des dieux. Regarde : les blocs énormes qui s'écroulent là-bas dans un tourbillon de poussière, c'est le large trident de Neptune qui les a ébranlés. Aux portes de la cité, la furieuse Junon lutte aux côtés des Grecs ; et tourne la tête : là-haut, à la pointe de la citadelle qui bientôt s'effondrera, reconnais Pallas Athéna, splendide et farouche !

« Jupiter lui-même, dans la mêlée ardente, donna des ordres et

ranima l'ardeur des Grecs. Rien n'arrive que par la volonté des Immortels. Aussi, mon fils, arrête là tes efforts. Sauve ton vieux père Anchise, ton épouse Créuse, et ton petit Ascagne des flammes et du glaive des ennemis. Emmène-les avec toi hors de la ville condamnée, hâtez-vous de fuir ! »

Elle dit, et la nuit où rougeoyaient les flammes se referma sur elle. Alors, Énée se précipita vers la maison paternelle pour y retrouver les siens...

Le vieil Anchise ne voulait point fuir sa ville comme le lui conseillait son fils. Mais soudain éclata à sa gauche un coup de tonnerre, présage funeste, et une étoile filante raya le firmament de sa traînée de lumière.

Alors Anchise courba la tête :

« Dieux paternels, dit-il, vous venez m'avertir. Mais dois-je retarder de mes jambes engourdies par l'âge la marche de mon fils ?

— Cher père, répondit Énée, tu te placeras sur mon dos, je te porterai et ce fardeau sacré ne sera point lourd à mes épaules. »

Puis il rassembla ses serviteurs et leur dit :

« À peu de distance de la ville, sur une hauteur, se dresse un temple de Cérès, près d'un antique cyprès, allez m'y attendre, mais en empruntant des routes différentes pour mieux vous dissimuler. »

Il se tourna ensuite vers son père :

« Mon père, afin que, par-delà les mers, là où le Destin pitoyable offrira un repos à notre misère, nos dieux paternels nous assistent, emporte les objets sacrés et les Pénates(19) de la patrie. Pour moi, je ne saurais les effleurer maintenant de mes mains souillées du sang de la bataille. »

Anchise obéit, puis s'installa sur les robustes épaules de son fils. Énée prit par la main le petit Ascagne qui trottnait de son mieux à côté de son père, tandis que Créuse suivait, appuyée sur une servante, et le triste groupe, fuyant les clartés sinistres de l'incendie, s'enfonça dans la nuit...

Ils approchaient déjà des portes, lorsque derrière eux des bruits suspects se firent entendre. Haletants, dans la profonde obscurité qui les entourait, ils pressèrent le pas, sans échanger un mot, afin de ne pas signaler leur présence à ceux qui les poursuivaient peut-être. Ils marchèrent ainsi dans les ténèbres hostiles jusqu'au temple où le rendez-vous avait été fixé.

Hélas ! Créuse et sa servante n'y arrivèrent jamais. S'étaient-elles perdues dans la nuit ? Avaient-elles été enlevées dans l'ombre par leurs poursuivants ?

Énée, fou de douleur, retourna sur ses pas, regagna la ville au péril de sa vie. Mais quand il appela Créuse, il ne vit apparaître qu'un triste fantôme, une ombre blanche comme les images nées d'un songe.

« Créuse n'est plus, dit-elle. Ne me plains pas, cher époux, je ne connaîtrai ni les tourments de l'exil ni la honte de la servitude. Sèche tes larmes et pars : telle est la volonté des dieux immortels. Tu affronteras bien des douleurs et bien longtemps, tes vaisseaux devront labourer les vastes plaines de la mer. Adieu, je te confie l'enfant de notre union, notre petit Ascagne : garde-lui toujours ta tendresse et ta protection... »

L'impalpable forme s'évanouit alors dans les airs. Autour d'Énée grondait l'incendie. Sous les portiques désertés, les vainqueurs entassaient les richesses de Troie, les trésors arrachés à ses maisons et à ses temples ; avec des cris menaçants, les Grecs poussaient devant eux de lamentables cortèges de femmes et d'enfants terrorisés...

Comme l'aube se levait sur cette immense détresse, Énée retourna vers les siens.

Quand il arriva près du temple, il vit qu'une foule nombreuse y était rassemblée. Tous ceux qui avaient pu s'échapper de la ville en flammes s'étaient réunis là, avec ce qu'ils avaient pu sauver du désastre, et ils attendaient Énée :

« Construisons une flotte, lui dirent-ils d'un ton résolu, et embarquons-nous pour une terre hospitalière. Nous y fonderons une colonie qui deviendra notre patrie. Une autre Troie chère à nos cœurs revivra par notre foi et notre courage. Sois notre chef, conduis-nous Énée ! »

L'étoile du matin brillait au-dessus du mont Ida, c'était le jour. Il fallait tenter de vivre et d'espérer. Les Troyens montèrent vers la forêt pour y couper les arbres dont ils feraient leurs navires.

Un long chemin de hasards et de périls

Longue et douloureuse fut la route de l'exil pour les Troyens en quête d'une nouvelle patrie. Ils arrivèrent d'abord en Thrace, mais cette terre, souillée jadis, apprirent-ils, par la mort sanglante d'un des leurs, ne pouvait les accueillir.

Aussi dès qu'un bon vent se fut levé, ils reprirent la mer et gagnèrent l'île brillante de Délos, chère à Phoebus Apollon qui y avait vu le jour. Alors, Énée consulta l'oracle du dieu :

« Divin Apollon, supplia-t-il, accorde-nous après tant de fatigue une demeure assurée, protège ce qui reste de Troie. Où désires-tu que nous allions ? Donne-nous un signe de ta volonté et que ton esprit descende dans nos cœurs ! »

Alors la montagne se mit à trembler, le sanctuaire antique gronda, et les Troyens prosternés entendirent résonner la voix du dieu :

« Troyens, fils de Dardanus(20) la terre qui la première a porté vos ancêtres vous attend et vous recevra : cherchez cette mère antique. »

Telles furent les paroles sacrées d'Apollon. Le vieil Anchise, retrouvant alors dans sa mémoire les traditions héritées des hommes d'autrefois, dit à son peuple :

« C'est au milieu des mers, dans l'île du grand Jupiter, la Crète, que se trouve le berceau de notre race. Si je me rappelle avec exactitude ce que j'ai entendu des Anciens, le premier de nos ancêtres en était parti lorsqu'il aborda en Troade pour y fonder un royaume.

« Apaisons les vents par des offrandes pour obtenir une traversée favorable et rembarquons-nous : si Jupiter nous assiste, à la troisième aurore, nos bateaux toucheront les rives de la Crète ! »

Au pied des autels, Anchise immola une brebis noire aux dieux de la Tempête, une brebis blanche aux Zéphyrs favorables, puis la flotte quitta Délos. Elle passa au large de Naxos, l'île des vins, de Paros, l'île de marbre blanc, frôla les Cyclades d'or semées dans l'azur de la mer, et le matin du troisième jour, ainsi que l'avait prévu Anchise, les Troyens abordèrent en Crète... La nouvelle Troie allait-elle se dresser dans l'île aux cent villes ?

Les dieux ne le voulurent pas. Une effroyable peste se déclara, tandis qu'un vent torride brûlait les champs devenus stériles de cette terre maudite.

« Retournons à Délos, recommandait Anchise, et demandons à l'oracle d'Apollon de nous éclairer ! »

Mais une nuit, Énée reçut dans son sommeil une étrange visite.

Les dieux paternels et les Pénates de Troie, dont il avait emporté les statuettes dans son exil, apparurent près de son lit. Ils se tenaient là, avec leurs visages familiers, leur chevelure ceinte de bandelettes blanches, mais animés, vivants et découpant d'immenses silhouettes dans la clarté lunaire qui pénétrait par une ouverture de la muraille. Ils parlèrent à Énée, pénétré d'une terreur sacrée :

« Énée, ce que te dirait Apollon si tu retournais à Délos, sur son ordre nous venons te l'annoncer. Avec toi, sur les bateaux de l'exil, nous avons affronté les mers orageuses et nous te conduirons jusqu'aux rivages qui te sont destinés.

« Il est un pays que les Grecs nomment Hespérie, et ses habitants l'Italie : terre féconde en moissons, féconde en héros. C'est de là qu'est issu Dardanus, le père de notre race, c'est là notre vraie demeure. Plus d'une fois, Apollon vous en avertit par la bouche de Cassandre, fille de Priam, mais incrédules les Troyens refusaient d'entendre son délire sacré ! »

Ayant ainsi parlé, les images des dieux s'évanouirent dans le rayon blanc de la lune. Le pieux Énée se précipita hors de son lit et appela ses compagnons...

Bientôt, les nefs quittaient la Crète et couraient à nouveau sur les vastes mers. Elles remontèrent vers le nord, longèrent bien des côtes inhospitalières, évitèrent bien des écueils, essuyèrent bien des tempêtes. Mais les Troyens affrontaient d'un cœur intrépide les douleurs de ces courses sans fin, car ils rêvaient à la terre d'Hespérie et au royaume promis par les dieux.

Le vieil Anchise pourtant ne devait pas fouler le sol de la nouvelle Troade. La divinité de la mort ferma pour jamais ses paupières appesanties par l'âge, et le pieux Énée, le cœur ravagé de douleur, dut confier au rivage de Sicile les restes glacés de celui qu'il aimait comme le meilleur des pères.

La tempête

Après avoir rendu les honneurs funèbres à Anchise et sacrifié pour lui aux divinités infernales, les Troyens rejoignirent leurs bateaux et s'engagèrent à nouveau sur la longue route marine.

Mais tandis qu'ils faisaient voile vers la haute mer et que leurs proues d'airain ouvraient leur chemin écumeux par les flots, Junon les aperçut et sa colère s'alluma de nouveau.

Déjà sa haine pour Paris, qui avait dédaigné sa beauté, l'avait rangée aux côtés des Grecs luttant contre Troie. Avec Athéna, elle avait combattu dans leurs rangs.

Maintenant, elle s'irritait de voir qu'une poignée de Troyens intrépides avaient échappé aux coups des vainqueurs.

En effet, Junon chérissait tout particulièrement une cité fondée par des colons de Tyr, la Phénicienne, la ville opulente et guerrière de Carthage. C'est là que l'épouse de Jupiter séjournait le plus volontiers, là qu'elle accueillait avec le plus de joie l'hommage des sacrifices et les prières qui montaient vers elle dans les fumées de l'encens. Elle nourrissait l'espoir de faire un jour de Carthage la maîtresse du monde.

Or, n'avait-elle pas entendu dire que du sang troyen naîtrait une race indomptable qui s'établirait en Italie et renverserait un jour la citadelle tyrienne ?

L'orgueilleuse Junon ne pouvait tolérer nul échec :

« Devrai-je donc renoncer à mon entreprise ? Ne pourrai-je écarter à jamais ces Troyens maudits ? Si l'on voit plier ainsi la toute-puissante Junon, qui donc aura foi désormais en elle, et viendra en suppliant porter des offrandes à ses autels ? Non ! Je lutterai même contre le Destin ! »

Et Junon se rendit aussitôt dans la terre d'Éolie, la patrie des vents.

C'était là que le grand Jupiter avait enfermé dans les antres profonds les ouragans et les tempêtes. Ils grondaient, ils frémissaient sourdement dans leur prison, et le roi Éole, d'après un pacte conclu avec le maître des dieux, devait les retenir ou lâcher leurs rênes.

La toute-puissante Junon lui parla d'un ton suppliant :

« Éole, toi qui détiens le pouvoir de déchaîner les vents, je t'en supplie, aide-moi. En ce moment, une flotte navigue sur la mer Tyrrhénienne : elle porte en Italie la race maudite des Troyens et les Pénates d'Ilion(21)...

« Lance contre elle la violence des ouragans, roule-la dans les vagues tourbillonnantes, plonge-la dans les profonds abîmes. Je ne serai pas ingrate si tu me sers bien. Je te donnerai comme épouse la plus belle des nymphes qui m'escortent.

— Mon devoir est de t'obéir, reine », lui répondit Éole.

Et de sa javeline d'airain, il frappa la montagne pour libérer les vents emprisonnés.

Alors, comme des fous, ils se précipitèrent, se bousculèrent, se ruèrent à l'assaut de la terre et de la mer.

Aussitôt, des vagues immenses se levèrent et roulèrent leurs lames sauvages. L'Eurus, le Notus, l'Africus(22), ensemble déchaînés, firent rage, tandis que de noirs nuages couvraient le ciel brusquement strié d'éclairs.

Les bateaux de la flotte troyenne étaient soulevés par des montagnes d'eau bouillonnante, retombaient au fond des abîmes qui s'ouvraient sous leur coque, et les clameurs des marins se mêlaient, dans le fracas de la tempête, aux gémissements des mâts, des vergues et des cordages.

Soudain, une immense vague brisa les rames d'un navire et le coucha sur le flanc, tandis qu'un autre, saisi par l'ouragan, filait droit sur les écueils, qu'un autre virait sur lui-même avant qu'un énorme paquet d'eau n'abattît son mât sur sa poupe avec un horrible craquement.

Des bâtiments, chassés par les rafales, allaient s'échouer sur des bancs de sable, d'autres, happés par les tourbillons grondants, étaient engloutis, tandis que des hommes se cramponnaient aux épaves en attendant la mort, et qu'à la surface du gouffre blanc d'écume ballottaient des planches, des armes, des étoffes, et ce qui restait des pauvres trésors des exilés...

Cependant Neptune, qui se reposait au fond des grottes paisibles de son royaume sous-marin, entendit mugir au-dessus de lui l'agitation de la tempête. Son calme front s'éleva à la surface de la plaine salée et le dieu, étonné, vit une flotte que dispersait la tempête, et des Troyens perdus dans cette immense colère de la mer et du ciel.

Alors il apostropha la troupe sauvage des vents :

« Est-ce sur mon ordre que vous troublez ainsi les flots ? Insolents, d'où vous vient cette audace ? Ah ! je m'en vais vous... Mais non, je vous châtierai une autre fois ; maintenant retirez-vous afin que s'apaise au plus tôt la tempête. Et que votre roi Éole s'en souviennne, ce n'est pas à lui qu'appartiennent l'empire marin et le redoutable trident. »

Il leva son bras puissant et les vents apeurés prirent la fuite vers leurs cavernes d'Éolie, tandis que les flots se calmaient aussitôt. À nouveau le soleil brillait dans le ciel lavé par l'orage et la mer souriait à la pure lumière retrouvée.

Alors, de son trident, le dieu détacha les navires de la pointe des rocs, libéra les coques de leur prison de sable, redressa les bateaux couchés sur le flanc. Sa main secourable soutint les naufragés luttant à la surface des flots et les aida à rejoindre leur bord. Car Neptune aimait les fils d'Ilion...

Épuisés, les compagnons d'Énée décidèrent de gagner les côtes les plus proches. Ils arrivèrent à une baie profonde et retirée, à demi fermée par une île qui brisait les vagues venues du large. De vastes rochers l'encadraient et, derrière eux, la houle verte d'un bois de pins s'étendait jusqu'à l'horizon.

Les sept vaisseaux échappés à la tempête y pénétrèrent et les Troyens purent enfin toucher la terre après tant d'épreuves. Hélas ! tous les compagnons ne se retrouvèrent pas pour partager les galettes d'orge gâtées par l'eau saumâtre. Où était le vaillant Oronte, et Lycus, et Gyas au bras fort ? Victimes de l'irascible Junon, ils roulaient maintenant au plus profond des abîmes leur pauvres corps sans sépulture. Et les Troyens pleurèrent longtemps leurs compagnons perdus et longtemps évoquèrent leur souvenir à la clarté amicale de la lune, avant de s'endormir sur cette grève inconnue.

À l'aube, Énée, accompagné d'Achate, son ami fidèle, partit explorer les lieux. Il traversa la forêt de pins encore obscure, gravit une colline par un sentier escarpé et découvrit une ville immense dont les blanches maisons se coloraient de rose aux clartés du matin.

Mais cette terre, où le caprice de la tempête les avait jetés, n'était pas la terre promise par les Destins, et cette grande cité toute bruisante de vie et de labeur, c'était Carthage...

L'incendie de la flotte

Pendant un automne et un hiver, Didon, la reine de Carthage, offrit aux Troyens une généreuse hospitalité. Elle aurait même souhaité les voir s'installer dans son royaume et elle avait l'intention de leur

donner des terres pour y fonder une ville, car elle s'était éprise d'Énée et désirait partager son trône avec lui.

Mais telle n'était pas la volonté des dieux.

Aussi, après avoir remis en état leur flotte, les Troyens levèrent l'ancre à nouveau et quittèrent Carthage un matin de printemps. Énée ne songeait déjà plus qu'à l'avenir et à l'aventure, pendant que la reine au tendre cœur, qui n'avait pas accepté de voir s'éloigner pour toujours celui qu'elle aimait, se préparait à mourir...

Les bateaux troyens avaient atteint la haute mer et cinglaient vers l'Italie quand brusquement l'Aquilon hérissa les flots. Les nuées aux flancs chargés de nuit et d'orage s'assemblèrent, occupèrent bientôt le ciel tout entier en y promenant les rumeurs sourdes du tonnerre.

À la poupe du navire de tête, le pilote Palinure, serrant les rames du gouvernail, supplia :

« Neptune, ô Père, nous prépares-tu encore la tempête ? Aie pitié de nous ! »

Puis il cria aux marins l'ordre de serrer les voiles et d'appuyer sur les avirons. Mais les nuages menaçants suivaient les bateaux : partout les ténèbres et, de temps à autre, l'éclair fugace suivi du fracas du tonnerre. Alors Palinure s'adressa à Énée :

« Nous ne pouvons plus espérer toucher l'Italie avec un temps comme celui-là. Puisque nous ne sommes pas loin de la Sicile, essayons de gagner ses côtes et attendons sagement que reviennent des vents plus favorables.

— Tu as raison, lui répondit Énée. Change donc la direction de tes voiles. Aussi bien, aucune terre ne peut offrir un meilleur refuge à mes vaisseaux, aucune terre ne peut m'être plus chère après l'antique Troade.

« En effet, ne garde-t-elle pas les restes sacrés de mon père ? Depuis une année qu'il est descendu au profond royaume des morts, je n'ai pas encore honoré son tombeau de pieux sacrifices. Nous irons et nous répandrons pour lui les coupes de vin, de lait et de sang qui plaisent aux divinités infernales. »

Les Troyens abordèrent bientôt à un rivage qui leur était familier. Le front couronné de feuillage, ils se rassemblèrent près du tombeau d'Anchise, lui portèrent des offrandes et immolèrent sur ses autels des taureaux blancs. Puis ils célébrèrent un banquet auquel furent associés les dieux troyens et aussi les Pénates de la Sicile hospitalière. Enfin, le neuvième jour, commencèrent des jeux funèbres en l'honneur du mort : une joute de bateaux, des courses sur le stade, puis des concours de lutte, de disque et de javelot...

Mais Junon n'avait pas renoncé à interdire l'Italie aux descendants de Dardanus. Lorsque, du haut de l'Olympe, elle vit la flotte troyenne à l'ancre dans un port de Sicile, le désir lui vint une fois encore de la

détruire.

Tous les hommes étaient rassemblés pour voir les jeux ou y participer. Le port était désert, les vaisseaux abandonnés. Seules, quelques Troyennes marchaient le long de la grève, pleurant et rappelant les interminables courses sur la mer, la patrie abandonnée et la patrie jamais atteinte :

« Oh ! Dieux ! Quelle fatigue est la nôtre ! Que de hasards encore et de périls ! Ne nous arrêterons-nous jamais ? »

Alors, en toute hâte, Junon leur dépêcha Iris, qui vola sur les mille couleurs de l'arc-en-ciel vers la grève où se tenaient les femmes de Troie.

Mais avant d'arriver à elles, la blanche messagère abandonna sa forme divine et prit l'aspect d'une de leurs compagnes, nommée Béroé.

« Malheureuse que je suis ! criait-elle. Pourquoi n'être pas morte sous les murailles de Troie. Depuis sept ans que la ville de Priam s'est abîmée dans les flammes, nous errons sur les chemins infinis de la mer. Notre race est-elle à jamais condamnée à labourer la plaine écumante ?

« Existe-t-elle, en vérité, cette Italie qui recule sans cesse devant nous ? Ô patrie nouvelle, te verrai-je ? Ô Pénates arrachés à l'ennemi, où est cette ville qui vous accueillera ? Femmes, écoutez-moi, restons dans la Sicile hospitalière. Là, nous bâtirons une cité, là, naîtront les enfants de notre race, là, nous honorerons nos morts ! »

Les Troyennes approuvaient en gémissant les paroles de leur compagne. Et celle qu'elles prenaient sans méfiance pour Béroé continua :

« Obligeons les hommes à rester dans cette île : brûlons ces navires qui sont notre malheur, détruisons toute la flotte ! Cette nuit, Cassandra, fille de Priam, m'est apparue en songe. Elle brandissait des torches ardentes et elle m'a dit ces mots : « C'est ici votre Troie, c'est ici votre patrie. »

« N'ayons pas peur, le temps d'agir est venu. C'est à nous d'amener les hommes à plus de raison ! »

À ces mots elle se précipita, alluma un rameau sec à la flamme qui brûlait sur l'autel élevé à Neptune, et le lança sur le vaisseau le plus proche.

Les femmes d'Ilion la regardaient, saisies d'effroi, quand la vieille Pyrgo s'écria soudain :

« Non, non ! ce n'est pas notre Béroé ! Voyez cet œil de feu, la fierté de cette démarche, écoutez sa voix ! Non, ce n'est pas une mortelle : prenez garde ! » Mais les femmes, bouleversées, fixaient les bateaux d'un regard mauvais. Sans doute espéraient-elles la patrie promise par les Destins, mais comme elles trouvaient belle la terre de Sicile ! Faudrait-il donc rembarquer à nouveau avec les vieillards épuisés, les

enfants pleins d'effroi, et pour quels labeurs, pour quels périls ?

Soudain, elles se mirent toutes à crier et sur les bateaux volèrent les branches rougeoyantes et les torches allumées. Le feu bientôt gronda, les flammes rampèrent parmi les bancs et les rames et léchèrent avidement le bois verni des carènes. Une sombre fumée monta, dans laquelle se tordaient des langues ardentes, et cette fumée s'éleva si haut dans le ciel calme que les spectateurs des jeux l'aperçurent et donnèrent l'alarme. On se précipita. Énée arriva dans les premiers au port déserté par les femmes affolées, tandis que l'incendie continuait à gronder en dévorant la flotte, espoir des Troyens.

Tous s'affairèrent et arrosèrent d'eau le bois ardent, mais le feu pourtant gagnait invinciblement, dans les sifflements d'une âcre vapeur et les tourbillons noirâtres. Alors, Énée sentit faiblir son courage :

« Jupiter tout-puissant, supplia-t-il, si tu ne hais pas encore les Troyens jusqu'au dernier, jette un regard sur leurs misères, sauve des flammes, ô Père, leurs pauvres vaisseaux et le peu qui leur reste de Troie ! »

Or, Jupiter Très Bon et Très Grand l'entendit.

Brusquement, dans les hauteurs du ciel serein, retentit un coup de tonnerre. Puis l'horizon entier s'illumina d'éclairs et une pluie lourde, serrée, commença à tomber, couvrant le ronflement du brasier et noyant les foyers d'incendie.

Quand l'orage s'arrêta, les bateaux fumaient encore, mais le feu était enfin vaincu. Quatre navires étaient complètement perdus : toutefois, les autres demeuraient intacts ou n'avaient subi que de légers dégâts. Et dans son cœur, Énée rendit grâce à Jupiter.

Mais après cette dernière épreuve, le chef des Troyens sentait le désarroi pénétrer dans son cœur.

« Ô dieux, que faire ! Faut-il qu'oublieux des destins, je reste en terre sicilienne avec mon peuple fatigué de courses sans fin ? Ou bien essaierai-je encore de gagner les rivages de l'Italie au souffle capricieux des vents ? »

La noire Nuit, qui sur toutes choses versait la paix du sommeil, ne parvenait pas à calmer ses alarmes. C'est alors qu'Énée crut voir l'image de son père se dégager de l'ombre et venir vers lui. Il lui sembla qu'elle parlait en ces termes :

« Mon fils, que les destins de Troie ont si durement éprouvé, je viens vers toi sur l'ordre de Jupiter, qui aujourd'hui même a préservé ta flotte. Écoute ce que te dit le père des dieux. Tu ne dois conduire en Italie que la fleur de ton peuple, les cœurs les plus courageux. Une race dure et sauvage que tu devras vaincre t'attend au Latium.

« Aussi, avant ton départ, fonde une ville en Sicile, et peuple-la des femmes timides et de ceux qui préfèrent le repos à la gloire. Puis tu

reprendras la mer avec les guerriers que n'effraient ni les hasards de la mer ni les combats meurtriers. »

Ainsi fit Énée. Il marqua avec la charrue l'enceinte de la future ville, tira au sort l'emplacement des demeures, désigna des chefs et donna des lois à la Troie sicilienne.

Pendant ce temps, l'on préparait la flotte, on remplaçait les bancs des rameurs que les flammes avaient rongés, on disposait les rames et les cordages. Et bientôt ce fut l'ultime départ.

Enfin, l'Italie...

Tout était prêt. Il ne restait plus qu'à immoler une noire brebis aux divinités des tempêtes. La mer paisible frissonnait doucement au souffle de l'Auster, le bon vent qui tire les vaisseaux vers le large.

Un immense sanglot s'élevait sur le rivage : le moment cruel de la séparation était venu. Ceux qui demeuraient en Sicile étreignaient avec désespoir le parent, l'ami qui allait partir, et à cette heure regrettaient amèrement de le laisser affronter seul la grande aventure.

Mais les dés étaient jetés. Énée donna l'ordre de détacher les amarres et, debout à la proue, le front ceint d'olivier, il lança les entrailles sanglantes de la brebis et les libations de vin en offrande aux flots salés ! Les rames frappaient l'eau en cadence et le vent qui soufflait en poupe entraînait la flotte vers la haute mer.

Cependant Vénus, la tendre déesse, craignait encore pour ses chers Troyens la haine toujours renaissante de Junon. Elle se rendit alors auprès de Neptune pour implorer sa protection :

« Fils de Saturne, dompteur des mers profondes, lui dit-elle, je viens vers toi en suppliante. Tu connais l'opiniâtreté de la reine de l'Olympe. Pour assouvir sa vengeance, rien ne l'arrête, ni les ordres des destins, ni tes interdictions les plus rigoureuses.

« Tu as vu naguère comment elle a osé amener la troupe des vents contre mes Troyens. C'est elle encore qui a poussé les femmes d'Ilion à incendier la flotte. Je t'en prie, fais que nos derniers navires abordent enfin en Italie après une heureuse traversée !

— Que puis-je te refuser, fille de la mer ? lui répondit Neptune en souriant. N'as-tu pas tous les droits sur ce royaume dont tu es née ? Chasse tes craintes : les Troyens bientôt arriveront au port de l'Averne, près de Cumes, au sud de cette Italie qui leur est promise. Ils n'auront à regretter que la mort d'un seul homme : c'est le prix que je demande pour le salut de tous. »

Il dit et s'éloigna au galop de ses coursiers écumeux, sur son char qui volait à la crête salée des vagues.

La flotte troyenne cinglait vers l'Italie sous un bon vent qui enflait les voiles toutes grandes déployées. En tête s'avancait le navire d'Énée, gouverné par Palinure, le vaillant pilote qui, depuis le départ de Troie, avait ouvert aux bateaux la route humide des mers.

... C'était la nuit : couchés le long des bancs, sous les rames, les marins dormaient. Seul, à la poupe, Palinure veillait sous la lumière des étoiles. Le bateau glissait doucement à la surface des flots ; tout n'était que repos dans la grande paix nocturne. Mais le fidèle pilote savait quelles ruses cachaient parfois le visage tranquille de la mer et le calme des vagues. Il étreignait le gouvernail, les yeux grands ouverts sur l'obscurité de la nuit.

Soudain, le dieu du sommeil descendit du ciel, tenant une branche humide de l'eau du Léthé, le fleuve qui verse l'oubli, et la secoua au-dessus des tempes de Palinure. Longtemps le pilote lutta, puis il ferma ses yeux déjà noyés de rêves ; les délices d'une langueur insidieuse pénétrèrent ses membres fatigués ; ses mains s'ouvrirent, vaincues, et laissèrent échapper le gouvernail. Son corps glissa doucement et, du haut de la poupe élevée, bascula dans les flots. En vain, dans sa chute, il appela ses compagnons : tous dormaient, et les sombres abîmes l'engloutirent, sous le regard indifférent des astres de feu...

Poussé par le vent, le bateau continuait sa course et voguait sur une mer sans trahison, telle que l'avait promise Neptune. Pourtant, Énée sentit bientôt que son navire flottait à l'aventure, sans pilote, et se précipitant à la poupe, il prit lui-même le gouvernail en appelant Palinure.

Hélas ! Palinure le vaillant ne verrait jamais monter à l'horizon la côte d'Hespérie si ardemment attendue ! Et dans l'obscurité de la nuit, Énée pleura longtemps le bon compagnon...

Enfin, un jour, une côte se dessina dans le lointain. C'était le soir. Neptune faisait naître à la surface de la mer mille formes changeantes, mille fantômes éphémères dans les caprices de la brume. Pourtant, là-bas, c'était bien une terre qui grandissait et se précisait à chaque coup de rame, avec ses sables frangés d'écume et ses rochers roux dans lesquels nichaient les alcyons.

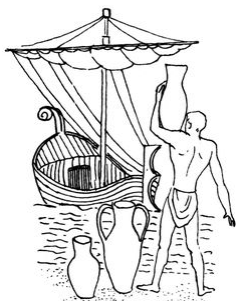
Pleins d'allégresse, les Troyens abordèrent sur le sol italien et mirent à l'ancre leurs navires dont les longues errances enfin s'achevaient. La nuit tombait ; après leur ultime repas d'exilés ils connaîtraient le premier sommeil sur une terre qui leur appartenait par la volonté des destins.

À l'aube, une nouvelle vie commencerait pour ces bâtisseurs d'empire. Dans les labeurs et les combats, il leur faudrait ancrer solidement la Troie à venir sur la terre d'Italie. Par eux, au fil des lendemains, se lèverait, glorieuse, l'aube de Rome, fille d'Ilion.



Lise Marie

LES FRIPONNERIES D'UN PUBLICAIN



UNE foule bruyante se pressait sur le Forum en ce matin de printemps. Les passants s'arrêtaient aux éventaires, aux boutiques des ciseleurs et des orfèvres, discutaient en se promenant des nouvelles de la Ville ou de leurs propres affaires, s'attardaient à lire les titres des derniers volumes parus sur la porte des libraires de l'Argilète.

Des soldats farauds bouscullaient les passants en se rendant vers les échoppes des marchands de vin ou de friture, d'où sortaient des odeurs fortes, des rires et des bruits de querelles, des mendiants éclopés tenant leur sébile et racontant leurs malheurs à des badauds indifférents.

Ce flot incessant et bigarré s'écoulait en courants multiples dans toutes les directions, avec des houles, des heurts, des groupes bruyants qui se formaient pour se défaire et se refaire à quelques pas...

Il y eut soudain, venant de la Voie Sacrée, comme une vague, une rumeur dans la foule, d'où émergèrent deux robustes gaillards qui écartaient les gens en criant à pleins poumons :

« Allons ! Allons ! Place pour la litière de Marcus Postumius ! »

On se serra en bougeonnant à cause des bourrades, mais on regarda venir avec curiosité la litière aux rideaux de pourpre frangés d'or qui voguait au-dessus des têtes, portée par des esclaves liburniens, à la taille gigantesque. Un des rideaux s'écarta, tiré mollement de l'intérieur par une main fort soignée, et l'on put apercevoir dans la pénombre de la litière un homme corpulent qui s'éventait en regardant la foule d'un air dégoûté.

Les Liburniens marchaient d'un bon pas, la litière s'éloignait déjà. Les bavards, un instants séparés, se regroupèrent pour commenter la

rencontre.

« Quel est donc ce Postumius qui se promène en si pompeux appareil ? demanda quelqu'un.

— C'est un chevalier, un publicain, lui fut-il répondu. Déjà, son père était fort riche, mais lui est maintenant à la tête d'une fortune immense. Sans doute en ce moment rentre-t-il à sa superbe maison de marbre, qu'il a fait bâtir sur la colline des Jardins ces années dernières. Ah ! il a fait de bonnes affaires, Postumius !

— De quelles affaires s'occupe-t-il ? Est-il un de ces banquiers qui prêtent à un taux usuraire ? Est-il chargé de percevoir l'impôt ou bien plutôt de tondre quelque malheureuse province ? questionna un malveillant.

— C'est un armateur. Ses navires transportent des fournitures pour équiper et ravitailler nos troupes en garnison ou en guerre dans les provinces. Oh ! c'est un personnage très important ! Tu peux dire que, parmi tous les convois qui sillonnent la Méditerranée, un bon tiers des bateaux appartient à Postumius. Bien sûr, il fait de gros bénéfices. Mais les dieux le veulent ainsi, l'argent va à l'argent ! »

La discussion tomba un instant, puis elle rebondit :

« Beaucoup de bateaux appartenant à Postumius quittent le port, c'est un fait. Mais il en arrive bien peu à destination, insinua un affranchi grec qui avait écouté jusque-là, en souriant, sans mot dire.

— Tu es bien renseigné, toi, le Grec ?

— Moi, je dis ce que raconte mon maître. Je suis secrétaire de Marcus Jucundus, l'avocat, qui discute en ce moment avec un plaideur là-bas, près de la Basilique. Il est arrivé à Postumius de le consulter. Si j'ai bien compris, voilà un homme qui devrait être ruiné depuis longtemps, et c'est même étonnant qu'il ne le soit pas.

— Pourquoi donc ?

— Eh bien voilà ! fit le Grec en ménageant ses effets. À tout moment, ses bateaux vont par le fond, à la suite d'une avarie inexplicable, ou d'une tempête qu'ils sont les seuls à avoir essuyée. Ou bien ils prennent feu en pleine mer ! Sans mentir, c'est bien l'homme le plus accablé par la jalousie de Neptune ! Il en remontrerait au fils de Laërte(23) lui-même !

— Mais comment recrute-t-il encore des équipages ? Quel capitaine voudrait hasarder sa vie et celle de ses matelots sur des navires qui portent malheur ?

— Voilà où la chose est surprenante ! Un destin malheureux poursuit ses bateaux, mais la Fortune protège ses marins. Les dieux sont grands !... L'équipage survit toujours aux catastrophes, naufrages ou incendies, il est toujours sauvé d'une manière ou d'une autre. Les bateaux sombrent, mais les hommes rentrent au port.

— Te moques-tu de nous ?

— Tout cela est bien beau, dit un petit homme replet, aux yeux vifs, qui passait sa vie sur le Forum à l'affût des bonnes histoires. Moi, je dis : tant mieux pour l'équipage ! Mais enfin, je ne comprends pas comment Postumius peut s'enrichir dans de telles affaires. L'État, je le sais bien, lui rembourse ses cargaisons perdues ; et c'est justice, puisque Postumius transporte vivres et fournitures pour nos armées. Mais notre homme ne fait alors que rentrer dans son argent. Il a perdu son temps, il a équipé un bateau pour rien. Où est le profit là-dedans ? Je ne vois pas comment on peut devenir riche par des naufrages !

— Ah ! sans doute, dit le Grec avec un air perplexe. Il y a là une énigme bien propre à exciter un esprit distingué. Essaie de la résoudre si tu peux ! »

Et comme son maître, l'avocat, s'approchait et lui faisait signe, il pirouetta sur lui-même et quitta le groupe avec un mystérieux sourire.

« Ce petit Grec en sait plus qu'il ne veut en dire ! affirma un des bavards. »

Et les autres d'approuver...

Le navire, parti d'Ostie, cinglait vers les côtes d'Afrique. Sa cale était bondée d'amphores de vin et d'huile, scellées à la cire, d'énormes jarres contenant du blé, de coffres cadénassés, de vases soigneusement fermés qui portaient, autour du col un petit morceau de papyrus pendu à une cordelette.

« Qu'y a-t-il donc là-dedans avait demandé Rufinius, un jeune garçon enrôlé au dernier moment dans l'équipage et qui examinait tout avec curiosité.

— C'est de l'argent, lui répondit le vieux marin, pour la solde des troupes. La somme est inscrite sur le papyrus. Là, dans les coffres, des armes. Et plus loin, dans les jarres et les amphores, du ravitaillement pour l'armée.

— Tout cela appartient à Postumius, notre armateur ?

— Oui, mais dès le départ d'Ostie, la cargaison voyage sous la garantie du peuple romain. »

Rufinius s'était approché et manipulait une des étiquettes de papyrus en essayant de comprendre les signes qui y figuraient. Le marin lui tapa sur la main d'un air agacé :

« Allons, ne traîne pas ici. Ce n'est pas ta place. Il y a à faire pour toi sur le pont... »

Très chargé, le navire progressait lentement, mais le vent était bon, le temps clair, et tout faisait augurer une heureuse traversée.

Qu'arriva-t-il donc au large des côtes de Sardaigne ?

Au milieu de la nuit, alors que les étoiles se reflétaient doucement sur une mer calme, Rufinius, qui somnolait, fut réveillé soudain par un branle-bas. Les marins allaient, venaient, criaient ; une voie d'eau

s'était déclarée dans la cale, puis une autre se produisait encore pendant qu'on tentait de réparer cette première avarie.

— Que se passe-t-il ? fit Rufinius tout affolé.

— On ne sait pas. La coque a dû heurter un écueil. Que chacun garde son calme !

Le navire s'enfonçait peu à peu. Mais le capitaine sembla renoncer très vite à la lutte et il donna l'ordre de mettre à la mer les barques de sauvetage.

« Allons vite, mes enfants, embarquons ! criait-il à ses marins. Ne perdons pas de temps sur cette épave, sauvons notre vie ! »

Rufinius, d'abord apeuré, se rassurait devant le calme de l'équipage. Il s'approcha du marin qui l'avait renseigné la veille :

« Mais la cargaison ? N'essayerons-nous pas de sauver quelques-uns de ces vases remplis d'argent. Marcus Postumius nous donnerait sûrement une bonne récompense !

— Par tous les dieux, tu perds le sens ! Veux-tu donc faire couler notre barque ? Et qu'as-tu à te soucier des intérêts de cet armateur riche comme Crésus ? La République le dédommagera. Quant à toi, pense à te tirer d'affaire comme nous autres ! »

Bientôt, l'équipage tout entier eut pris place sur les barques de sauvetage et l'on s'éloigna du navire qui devait s'abîmer dans les flots avec sa précieuse cargaison...

Et tandis que les marins ramaient dans la direction de la côte, ils virent des lumières se rapprocher d'eux sur la mer : c'étaient des barques de pêcheurs, éclairées d'un fanal, qui venaient à leur secours.

Quelques heures plus tard, réconfortés et assis près d'un humble foyer, ils racontaient à leurs hôtes leur traversée si dramatiquement interrompue.

Que faisait donc Postumius pendant que sa fortune sombrait ainsi dans les flots ? Dormait-il paisiblement dans sa belle villa de la colline des Jardins ? Festoyait-il avec ses amis, en un banquet se prolongeant fort avant dans la nuit ? Levait-il sa coupe d'or remplie de Falerne ou de Cécube(24) au succès de ses entreprises ?

Non, Marcus Postumius était un homme laborieux et très occupé. Tard, dans la nuit, sur le port d'Ostie, il avait surveillé lui-même le chargement d'un de ses navires en partance pour l'Espagne.

Une fois de plus c'était un bâtiment en assez piètre état, qu'on avait rafistolé tant bien que mal. Mais qu'importe ! Les marins avaient entassé dans la cale les grosses jarres, les nombreuses amphores, les coffres pesants.

Le navire devait appareiller à l'aube, et Postumius faisait au capitaine ses ultimes recommandations :

« Tu es bien sûr de ton équipage ?

— Comme de moi-même. Rien que des gens discrets et dévoués à qui les paie bien.

— Je compte sur toi pour que cette cargaison paraisse honnête. Veille toi-même à ce que le sable des jarres soit recouvert d'une couche de blé. Et les amphores ? Sont-elles bien scellées ? Je ne tiens pas à entendre raconter qu'elles contiennent de l'eau claire au lieu de vin et d'huile ! Les marins sont parfois trop bavards dans les cabarets du port. Prends bien toutes les précautions. Et cadenasse fortement les coffres, que personne ne puisse voir qu'ils ne renferment que des pierres !

— Sois en paix, Marcus Postumius. Ai-je déjà commis la moindre erreur ? Par Neptune, ce n'est pas la première fois que je coule à ton service, dit le capitaine en clignant de l'œil. Nul ne saura non plus que tu comptes payer la solde des troupes avec de beaux galets bien ronds ! Et tout cela sombrera comme il convient... pourvu que j'aie ma part de bénéfice, cela va sans dire.

— Tu ne seras pas déçu, fit Postumius d'un air entendu. Mais vois-tu, j'ai beau avoir l'habitude, au moment du départ, je ne puis me défendre de quelque crainte. Pourtant, c'est vrai, tout jusqu'ici s'est déroulé comme il faut... À l'heure qu'il est – et Postumius regardait rêveusement les constellations qui brillaient au ciel – ton ami Evenor, quelque part près des côtes de Sardaigne, doit être en train d'envoyer son navire par le fond...

— Que les dieux l'assistent ! ricana le futur naufragé.

Les secrets les mieux gardés finissent toujours par se découvrir. Qui donc parla ? Un jeune garçon trop intrigué devant la facilité avec laquelle le capitaine d'un navire avait abandonné son bâtiment et sa cargaison ? Un affranchi grec, désireux de monnayer les conclusions auxquelles était parvenu son esprit subtil ? Un avocat oublieux du secret professionnel ? Y eut-il un capitaine qui estima sa peine mal récompensée, ou bien un marin naïf qui s'étonna d'être si bien payé pour avoir fait naufrage ? L'histoire ne le dit pas. Mais toujours est-il qu'à la fin, Marcus Postumius fut accusé devant le peuple romain. On tira l'affaire au clair et l'on connut bientôt tous les détails de l'incroyable trafic du publicain.

Certaines fois Postumius, avec la complicité de l'équipage, avait déclaré des naufrages qui n'avaient pas eu lieu. Plus souvent, il avait organisé lui-même le naufrage. Il entassait des marchandises sans valeur dans de vieux bateaux tout juste bons à mettre au rebut, et il les faisait couler en pleine mer. Puis il demandait le remboursement des sommes qu'il avait, disait-il, engagées au nom de l'État pour l'achat des fournitures englouties.

Bien sûr, pour la vraisemblance, Postumius faisait circuler aussi de

bons bateaux qui convoaient honnêtement de vraies marchandises. Mais c'est avec les autres qu'il encaissait les bénéfices les plus substantiels !

Les Romains avaient en général peu de sympathie pour les publicains, tous riches et cupides ; mais l'audace de celui-ci avait dépassé les bornes. Chacun fut indigné. Aussi Postumius agit-il fort sagement en ne se présentant pas lui-même le jour du procès : la foule ameutée et houleuse l'aurait sans doute mis à mal.

On décida qu'il irait en exil et que ses biens seraient vendus à l'encan. Salaire que, pour une fois, il n'avait pas volé. Mais qui sait ce qu'il devint ? Peut-être trouva-t-il ailleurs, dans quelque port étranger, le moyen de poursuivre sa coupable industrie.

... Et si maintenant, au large des côtes de Sardaigne, un pêcheur sous-marin, croisant par les hauts fonds, remonte à la surface un vase soigneusement fermé et rempli de galets, qu'il ne s'étonne pas : il aura retrouvé tout simplement une partie des fabuleuses cargaisons de Marcus Postumius !



QUAND LES PIRATES VISITAIENT SYRACUSE..



LE prêteur Caius Licinius Verrès était un homme de goût, un grand amateur d'art. Aussi quelle joie pour lui de recevoir la propréture de Sicile⁽²⁵⁾ !

Île de vieille civilisation grecque, la Sicile – l'ancienne Trinacrie – s'enorgueillissait de ses villes somptueuses, de ses temples célèbres, de ses statues de marbre ou de bronze, de ses vases d'argent et d'or. Les édifices publics comme les maisons particulières regorgeaient d'innombrables richesses. Beau terrain de chasse pour un amateur éclairé et dénué de scrupules !

En effet, dans le monde romain du premier siècle avant notre ère, les provinces étaient surtout des pays à exploiter pour leurs gouverneurs venus de Rome. Ces derniers, proconsuls ou propréteurs, mettaient à profit leur séjour dans la province qui leur était confiée pour réparer les brèches que des campagnes électorales et des magistratures onéreuses avaient faites dans leur patrimoine : ce sera ainsi le cas de César en Gaule. Telle était la règle du jeu, reconnue même par les plus honnêtes, qui ne rentraient pas à Rome sans rapporter une petite fortune.

Toutefois Verrès dépassa les limites, pillant les temples et les villas, s'emparant par la force de ce qu'on ne lui octroyait pas de plein gré. Il était aussi d'une extrême cupidité et faisait argent de tout : de sa justice capricieuse, dont il vendait les sentences, des titres qu'il distribuait contre récompense, des congés des soldats et des marins qu'il monnayait impudemment, compromettant alors la sécurité de la province qui se trouvait ainsi privée de défenseurs et à la merci d'une attaque.

Or, la Méditerranée était à cette époque infestée de pirates qui

attaquaient et pillaient les navires de transport, massacrant ou rançonnant marins et capitaines, ou bien qui tentaient des incursions dans les villes côtières qu'ils ravageaient.

Pour protéger la Sicile de cette engeance, on entretenait une flotte permanente dont le commandement était confié à un légat romain. Elle était composée de galères fournies et équipées par les cités les plus importantes de la grande île.

Mais les fonds que le propréteur Verrès avait reçus pour l'entretien de cette flotte étaient passés dans sa caisse personnelle. Quand vint l'été, saison de prédilection des pirates, les équipages étaient forts incomplets, car Verrès avait vendu sans scrupules des congés aux marins et aux rameurs.

Était-ce possible ? Les Syracusains ne pouvaient y croire et pourtant ce bruit, commenté à travers toute la ville, venait bien du palais même du propréteur : Cléomène venait d'être nommé commandant de la flotte !

« Cléomène ! Mais cela est contraire à toutes les lois de Rome, disait l'un. Jusqu'à présent l'Amiral de la flotte de Sicile a toujours été un officier romain !

— Il est étrange, remarquait un autre, qu'on ait confié cet honneur à un Syracusain. Tant d'autres villes sont les alliées du peuple romain depuis bien plus longtemps que nous.

— Et surtout, pourquoi Cléomène ? Quand donc a-t-il fait la preuve de ses qualités de chef et de marin ? Voilà un homme qui s'est montré plus souvent à table que sur le pont d'un navire.

— Oui, mais Cléomène est un des intimes de Verrès. On dit qu'il partage avec lui certains secrets compromettants. C'est aussi le plus fidèle de ses compagnons de débauche et le propréteur n'a rien à lui refuser !

— En quel temps vivons-nous ! » soupira un Syracusain en jetant un regard inquiet sur le grand port qui s'affairait dans une trompeuse sécurité.

Ce fut une superbe flotte qui sortit un matin d'été de la rade de Syracuse, sous les yeux attentifs d'une foule curieuse de voir Cléomène dans son nouveau rôle. L'Amiral, l'air avantageux, ayant à ses côtés, Phalacre le capitaine, se tenait debout à la proue de la quadrirème de Centuripe, fin bâtiment souple et rapide qui s'avancait en tête. À sa suite venaient les navires des autres villes de Sicile : Ségeste, Héraclée, Apollonie, que les badauds reconnaissaient et comparaient entre eux.

Puis, tandis qu'un bon vent entraînait doucement les bateaux vers le large, les Syracusains s'en revinrent chez eux en pensant qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer. La Sicile semblait bien protégée contre les

pirates, et ses habitants, pendant les nuits dangereuses de l'été, pourraient dormir sur leurs deux oreilles...

Lorsque la flotte longea la plage où le propréteur avait coutume de venir se mettre au frais pendant les journées trop brûlantes de l'été, les marins aperçurent Verrès, vêtu d'un manteau de pourpre jeté négligemment sur une longue et fine tunique à l'orientale. Il était entouré de musiciens et de danseuses et il échangea de grands signes amicaux avec Cléomène, rouge de fierté.

Les navires cinglaient vers Pachinum, un cap à trente milles au sud de Syracuse. Le vent était bon, le temps clair, mais les marins commençaient à souffrir de la faim, car on n'avait pas embarqué les vivres réglementaires. Fort heureusement, les équipages étaient loin d'être au complet : il manquait en particulier de nombreux rameurs à qui Verrès avait vendu des congés. Il y avait ainsi moins de bouches à nourrir avec le peu dont on disposait.

Mais le cinquième jour, lorsque l'on aborda à Pachinum, les hommes affamés se répandirent sur le rivage pour recueillir des racines de palmiers sauvages, arbres fort répandus en ce pays, et ils se jetèrent sur cette misérable nourriture.

« Ah ! disait tristement un marin, si mon père me voyait dévorer ces racines à peine bonnes pour des porcs sauvages ! Dans notre ferme, en cette saison, les épis dorés tombent, le froment s'entasse sur l'aire...

— Quelle honte ! reprenait un autre. Notre patrie est celle de Cérès, mère des opulentes moissons, elle fournit du blé à tout le monde romain, et nous, ses enfants, sommes réduits à ronger d'ignobles racines pour ne pas mourir de faim ! »

Pendant ce temps Cléomène, imitant son ami Verrès en toutes choses, avait fait dresser sa tente sur le rivage et, avec quelques compagnons, il menait joyeuse vie. Si ses marins manquaient de vivres, il en avait lui en abondance, et s'était fait apporter de précieuses amphores de vin vieux. Sa campagne d'été ne commençait pas trop mal !

Pourtant, à l'aube, tout se gâta. Un pêcheur survint, l'air affolé, et demanda à voir l'Amiral au plus vite. Les marins le conduisirent donc à la tente où Cléomène ronflait, ivre-mort.

« Un navire de pirates, cria le pêcheur, est entré tout près d'ici dans le port d'Odyssée. »

La nouvelle était d'importance. Elle réveilla Cléomène et lui rendit tout son bon sens. N'avait-il pas été chargé de défendre la Sicile contre les Pirates ?

Il fallait au plus vite attaquer ce bateau et le faire prisonnier, afin de montrer aux Syracusains et aux Romains que Cléomène était digne de sa haute fonction.

Mais comment y parvenir ? Les galères manquaient de rameurs, de

marins, de soldats. Quel problème ! Qu'à cela ne tienne : Cléomène n'est jamais pris de court. N'y a-t-il pas une garnison d'infanterie à Pachinum. Voilà une réserve dans laquelle il va pouvoir puiser. Bien sûr, il n'est peut-être pas très réglementaire d'affaiblir la garnison de Pachinum, mais enfin, à la guerre comme à la guerre ! Parons au plus pressé.

La garnison de Pachinum ? Hélas, Verrès vendait aussi des congés aux fantassins ! Et Cléomène, fort désappointé, découvrit qu'il n'y avait qu'une poignée de soldats à Pachinum, une garnison symbolique, tout à fait insuffisante pour compléter ses effectifs.

Le brillant Amiral perdit la tête. Il rembarqua en hâte sur sa quadrirème, commanda de lever le mât, de larguer les voiles, de couper les amarres. Puis il fit vaguement signe aux autres navires de le suivre. Allait-on courir sus aux pirates ? Non, par Neptune, pas de risques inutiles : il valait mieux fuir à toutes voiles.

En effet, ce navire de Centuripe, qui portait Cléomène, était un fin voilier. La petite cité, au pied de l'Etna, s'était saignée aux quatre veines pour fournir à Rome, alliée de toujours, un bateau fougueux glissant avec rapidité sur les flots grâce à ses quatre rangs de rameurs, à de solides gréements, à une large voilure.

Maintenant, Cléomène cinglait vers la petite rade d'Hélore, rebroussant chemin hardiment, alors que ses navires surpris étaient encore en train d'appareiller.

Quand les marins siciliens comprirent qu'il n'était pas question de combattre mais de fuir, ils furent indignés. Ils détestaient ces pirates qui écumaient leurs côtes, et de plus leur honneur était en jeu. Leur fallait-il rentrer à Syracuse et avouer qu'ils avaient honteusement pris la fuite ?

« Nous aurions pu livrer bataille, disaient-ils, malgré des équipages incomplets. La quadrirème de l'Amiral, beaucoup plus haute que les autres navires, nous aurait servi de rempart, et, à l'abri derrière elle, nous aurions pu harceler et capturer les petits bateaux des pirates.

— Oui, mais le plus grand nombre des rameurs et des soldats étaient sur le navire de Cléomène ! Nous sommes abandonnés, nous n'avons plus d'autre ressource que d'obéir et de fuir ! »

Le cortège se forma donc dans le sillage du bateau-amiral et les pirates, embusqués dans le petit port d'Odyssée, regardèrent abasourdis l'étrange défilé. Eux qui n'avaient pensé tout d'abord qu'à se dissimuler pour éviter un combat qu'ils croyaient trop inégal, ils voyaient maintenant avec surprise se dérober devant eux leurs puissants adversaires !

Du coup, les pirates retrouvèrent toute leur audace et se mirent à suivre les bateaux siciliens. Selon leur tactique ordinaire, ils attaquèrent le navire qui se trouvait le dernier de la colonne, le plus

pauvre en rameurs. Ils l'eurent bientôt capturé avec son équipage, puis ils se mirent à en harceler un autre...

Pendant que se déroulaient ces combats, Cléomène, le cœur tranquille, arrivait à Hélore, non loin de Syracuse. Là, laissant sa quadrirème danser au gré des flots, il se précipita à terre afin de continuer sa fuite par une voie moins dangereuse. Les bateaux qui avaient échappé aux pirates accostèrent l'un après l'autre. Leurs capitaines, apprenant que Cléomène avait fui par voie de terre, incapables de repousser seuls une attaque, décidèrent eux aussi d'abandonner leur bâtiment...

Vers le soir, les pirates arrivèrent. Ils virent sous les lueurs rouges du couchant les navires de la flotte de Sicile, disposés bord à bord, ballottés au gré des vagues, apparemment déserts. Ils en firent le tour avec méfiance. Quel piège cachaient-ils ? Mais ils eurent tôt fait de constater que tout le monde avait disparu, officiers et équipages, et que la côte était libre.

« Victoire, mes amis ! cria leur chef Héracléon. Quel beau cadeau nous fait le propréteur ! Mais nous ne serons pas ingrats, nous allons lui offrir un feu de joie mémorable ! Il faut qu'on puisse le voir de Syracuse ! »

Alors, il donna l'ordre à ses marins et aux prisonniers de tirer sur le rivage les bateaux abandonnés. Bientôt, ils furent rassemblés, enduits de résine, et l'on mit le feu à cet immense bûcher funèbre de la flotte de Sicile. Très vite les flammes se dégagèrent de la noire fumée et montèrent vers le ciel avec des craquements, illuminant la nuit et ensanglantant la mer, tandis que les pirates riaient et chantaient, heureux et surpris de leur facile victoire...

Le lendemain, Héracléon, le chef pirate, après avoir bien festoyé, se réveilla de joyeuse humeur :

« Mes amis, dit-il, à ses compagnons avec le plus grand sérieux, vous n'ignorez pas que Syracuse est la plus belle des villes. Depuis longtemps je souhaite la visiter. Et voyez comme les Romains méconnaissent les lois de l'hospitalité : jusqu'à présent, ils ont toujours interdit l'entrée du port à mes bateaux et je n'ai pu voir l'îlot d'Ortygie, l'île aux cailles, où naquit la cité, et où il y a tant de richesses !

« Mais je crois que le propréteur Verrès n'a plus rien à nous refuser désormais. Aussi, je vous invite aujourd'hui à venir avec moi visiter Syracuse ! »

Dans son palais, Verrès était fort inquiet. La nouvelle de la catastrophe venait d'être apportée après une nuit pendant laquelle de rouges lueurs errant sur la mer avaient profondément troublé les Syracusains.

En effet, ce n'étaient pas comme d'habitude les signaux allumés sur des tours pour signaler la venue des pirates, ni des feux de broussailles attisés par les bergers sur les pentes rocheuses du plateau de l'Achradina. On se demandait anxieusement de quel brasier pouvait naître cet immense reflet.

Bientôt on sut que les pirates arrivaient, mais aussi que rien ne pouvait plus défendre l'entrée du port, puisque la superbe flotte de Sicile n'était plus.

Alors, dans tous les quartiers, on rassembla des armes, on organisa hâtivement la défense, pendant que le propréteur s'interrogeait sur le moyen de détourner la colère du peuple excité contre lui...

Deux jours après, quatre petits bateaux pirates se présentèrent à l'entrée du port de Syracuse et s'avancèrent tranquillement, sous le regard des habitants consternés :

« Quelle humiliation ! disaient les Syracusains. Même la flotte carthaginoise, même la flotte romaine, au temps où elle luttait contre nous, n'y avaient jamais pénétré.

— De mémoire d'homme, rappelait-on, seule la flotte athénienne de Nicias, avec ses trois cents navires, était entrée autrefois dans la rade. Et les dieux savent de quel prix Athènes l'a payé ! Maintenant quatre misérables bateaux pirates peuvent se promener en nous narguant dans le port de Syracuse ! »

Les marins au teint basané qui occupaient ces quatre bateaux semblaient n'avoir aucune intention hostile. Comme des promeneurs visitant un lieu célèbre, ils se montraient les quais, le forum, les monuments qu'ils longeaient, car le port de Syracuse est une rade qui pénètre profondément dans la ville. Ils regardaient tout avec intérêt et faisaient parfois de loin des signes aux groupes de curieux, massés sur les quais, qui les observaient avec inquiétude.

Quel plaisir trouvaient-ils à une telle promenade ? Celui d'avoir tenu une incroyable gageure, d'avoir réalisé un exploit inédit ? Ou bien celui de narguer, dans le port d'une si grande cité, l'autorité romaine que l'on disait toute-puissante ?

Quand ils eurent fait le tour de la petite île d'Ortygie, ils se rapprochèrent soudain des quais, jusqu'à éclabousser les murailles de l'écume de leurs rames, et ils lancèrent avec de grands rires des racines de palmiers sauvages, celles-là mêmes qu'ils avaient trouvées dans les navires capturés.

Puis les quatre bateaux virèrent de bord et sortirent paisiblement du port pour regagner le large.

Le capitaine Héracléon avait visité Syracuse...

Restait à expliquer l'affaire aux Syracusains et aux Romains. La vérité tenait en peu de mots : un Amiral d'occasion, incapable et

couard, une flotte aux équipages insuffisants ; des hommes épuisés par la faim. Mais Verrès ne pouvait tolérer une vérité aussi accablante pour lui.

Il convoqua alors les capitaines et leur expliqua qu'ils couraient un grand danger s'ils ne tenaient pas leur langue. Il les invita à répondre aux enquêteurs qu'ils disposaient d'un équipage au complet et que leurs hommes étaient convenablement nourris et ne manquaient de rien. Pour sauver leur vie, car ils n'ignoraient pas que le propréteur ne menaçait jamais en vain, tous les capitaines firent les déclarations qu'on leur demandait. Mais Verrès, inquiet, exigeait davantage :

« Naturellement, dit-il à Cléomène, tu n'es pas en cause. Mais j'ai décidé de punir les responsables de notre défaite.

— C'est ainsi qu'il convient d'agir, approuva Cléomène. Toutefois il faudrait, ce me semble, épargner Phalacre de la quadrirème de Centuripe. Tu comprends, j'étais avec lui. S'il est coupable, je suis moi aussi compromis.

— Quoi ? Cet homme restera comme témoin. On pourra lui demander des précisions sur ce qui s'est passé. Comme c'est contrariant !

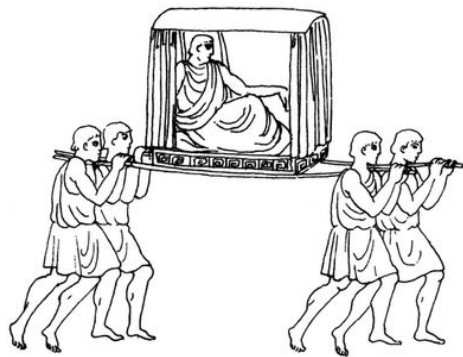
— Pour le moment, il faut qu'il reste en vie, dit Cléomène. Par la suite nous aviserons. »

Les têtes des innocents capitaines tombèrent sous la hache du bourreau : ainsi l'exigeait le repos de Verrès. Pourtant, l'un d'eux cria la vérité, en attendant son supplice, un certain capitaine Furius qui, de sa prison, dicta à sa mère une lettre où il expliqua longuement tout ce qui s'était passé. Il y eut aussi des survivants pour parler : un capitaine, fait prisonnier par les pirates puis libéré contre rançon et surtout Phalacre, maître après les dieux sur la galère de Centuripe, que Cléomène avait sauvé de la mort !

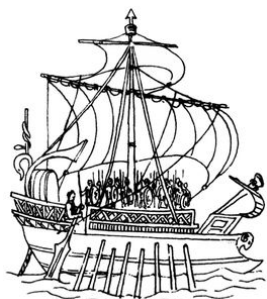
Enfin, les parents des malheureux condamnés déposèrent, avec beaucoup d'autres, au procès que les Siciliens intentèrent à Verrès à la fin de sa propréture.

Le dossier était accablant. Verrès le comprit. Il préféra s'enfuir à Marseille dit-on, sans attendre le réquisitoire d'un jeune avocat, Cicéron, à qui les Siciliens avaient confié la défense de leurs intérêts. Verrès fut condamné à vivre en exil et à verser aux Siciliens quarante millions de sesterces.

Mais il ne paya pas, d'après ce que l'on croit savoir, et c'était pourtant peu de chose en comparaison du fabuleux butin qu'il avait rapporté de Sicile.



LA BATAILLE D'ACTIUM



LES navires romains arrivèrent au lever du jour devant Éphèse, la grande cité d'Asie, aux mille palais que couronnait le magnifique temple d'Artémis. Les sénateurs, débarquant au port, se mêlèrent à la foule grouillante. Il y avait là des Grecs en tunique blanche, des Arabes en burnous de laine, des Arméniens au caftan brodé, des Perses à la longue robe noire, des Juifs en lévite, des Égyptiens bronzés aux pagnes multicolores, des Africains au torse d'ébène, tous les peuples de l'Orient que Rome avait soumis à sa loi.

Les sénateurs demandèrent où se trouvait le camp d'Antoine qui, depuis la mort de César, était le maître des provinces romaines d'Orient, du Danube à l'Euphrate, de la Grèce aux steppes de l'Asie centrale. Ils venaient en effet de quitter l'Italie où Octave, le neveu de César, qui avait reçu en partage l'Occident, gouvernait en souverain absolu, au mépris des lois de l'État.

Geminus, un rude soldat qui avait été le compagnon d'armes d'Antoine, depuis la dure campagne des Gaules, félicitait le sénateur Rufus d'avoir, ainsi que des centaines de patriciens, rompu avec le jeune Octave, ambitieux et cruel.

« Je connais Antoine, c'est un soldat loyal. Il rétablira la République et redonnera au Sénat tous ses droits.

— Nous l'espérons bien, reprit Rufus, Antoine peut compter sur notre appui. Ce qui nous inquiète, c'est l'emprise que Cléopâtre exerce sur lui. »

Cléopâtre, reine d'Égypte, belle et impérieuse souveraine ! Cela faisait neuf années qu'Antoine, délaissant son épouse légitime, la sœur d'Octave, vivait auprès de Cléopâtre, qui lui avait donné trois enfants. Récemment, après une campagne indécise en Arménie, il était allé

célébrer son triomphe en Égypte, à Alexandrie, et non à Rome comme l'avaient toujours fait les généraux vainqueurs. Pourtant Antoine, qui avait été le meilleur lieutenant de César, qui avait châtié ses meurtriers, qui était rude mais franc comme l'or, était mieux aimé qu'Octave, chétif, sournois, glacial.

C'est pourquoi, chaque jour, des sénateurs, des chevaliers, des citoyens de Rome venaient se mettre à son service pour la lutte décisive qui allait l'opposer à Octave.

« Antoine est un chef, un vrai chef, fit Geminius pour rassurer son compagnon. Il faut l'avoir vu combattre, comme moi, en Gaule, en Espagne, en Afrique. Ce n'est pas lui qui se laisserait mener par une femme ! »

Et Geminius expliqua simplement que, pour les rudes combats à venir, Antoine avait besoin de l'or de l'Égypte. Il énuméra alors les forces rassemblées à Éphèse : cent mille fantassins, douze mille cavaliers, cinq cents navires, des tonnes d'armes et de vivres et un trésor inépuisable, vingt mille talents(26) au moins, fourni par Cléopâtre...

Les deux hommes pourtant, à mesure qu'il s'enfonçaient dans la ville aux ruelles bruyantes, éprouvaient quelque surprise. Ils voyaient des légionnaires romains déambuler en désordre, les uns affublés des oripeaux de l'Orient, les autres à moitié ivres, narguant leurs chefs et bousculant les passants. Ils ne tardèrent pas à apprendre qu'Antoine, négligeant son armée et la vie austère des camps, passait son temps dans un somptueux palais à festoyer avec Cléopâtre ainsi qu'avec les rois de Thrace et de Syrie...

« Soyez les bienvenus, mes amis, s'écria Antoine lorsqu'il accueillit les sénateurs romains, et joignez-vous à notre petite fête. C'est maintenant qu'il faut boire ! »

Geminius n'en croyait pas ses yeux. Il se trouvait dans une salle immense où mille flambeaux faisaient resplendir les murs de marbre multicolore ornés de tissus de pourpre brochés d'or. Le sol était jonché de roses. Des esclaves nubiens s'affairaient autour des convives, mollement étendus sur des lits tendus de soie. Les plats les plus raffinés de l'Orient avaient été servis dans une vaisselle d'or incrustée de perles fines. Des parfums capiteux s'exhalaient de cassolettes d'argent ciselé. Maintenant, le vin de Syrie brillait comme un rubis dans les coupes et des danseuses aux voiles diaphanes tournoyaient au son d'une musique obsédante.

Geminius aperçut la reine. Oui, elle était vraiment très belle, mince et menue dans sa tunique de soie rose, le bras bruni appuyé sur un lit couleur saphir. Avec la double couronne de ses pères sur la tête, le serpent d'or sur le front, les longs cheveux noirs coiffés en franges savantes pour atténuer la ligne d'un nez aquilin, les grands yeux vifs

et dominateurs, elle avait la majesté d'Isis, la déesse des bords du Nil. À ses pieds jouaient ses enfants, le frêle Alexandre en costume arménien, l'intrépide Cléopâtre si semblable à sa mère, et le petit Ptolémée trop lourd encore pour ses jambes de bébé.

Et, près d'elle, vautre sur un sofa, gras et rougeaud, il y avait Antoine. Était-ce possible ? Du général romain il ne gardait guère que le grand manteau pourpre. Le front couronné de lierre, le bras posé sur une peau de lion, la main soignée et surchargée de bagues, il évoquait Dionysos, le dieu du vin et des plaisirs. De temps en temps, il s'arrêtait de boire pour contempler Cléopâtre, dompté, subjugué totalement par la reine d'Égypte...

Le lendemain, Geminius et Rufus demandèrent audience à Antoine. Ils arrivèrent à la salle du conseil gardée par des légionnaires dont les boucliers portaient en lettres gravées dans le bronze un A et un C, Antoine et Cléopâtre, associés déjà pour régner sur le monde romain.

« Je t'en conjure, Antoine, par tout ce qui nous lie, supplia Geminius, renvoie cette femme dans son royaume et montre-toi digne de la confiance de Rome.

— Le Sénat, reprit Rufus, compte sur toi, mais il ne saurait tolérer la présence à tes côtés d'une reine étrangère. »

Antoine, l'air absent, feignait de ne pas comprendre. Il avait besoin de la reine, disait-il, pour maintenir dans l'obéissance les peuples d'Orient, toujours prêts à la révolte. Il prétendait, en agissant ainsi, être fidèle à la volonté de César, qui avait rêvé d'unir dans un vaste Empire l'Orient et l'Occident.

C'est alors que Cléopâtre entra. Elle avait exigé de participer au Conseil. Avec son habituelle finesse, elle devinait ce que les Romains exigeaient d'Antoine et elle n'était pas prête à céder.

« Antoine, dit-elle d'une voix ferme, restera près de moi. C'est avec moi qu'il triomphera d'Octave. C'est avec lui que, demain, je rendrai la justice au Capitole... »

Octave demeurait dans une petite villa du Palatin au cœur d'un jardin fleuri. Il vivait ainsi, tout près du Forum, d'où montaient les bruits de la Ville, mais à l'écart de la foule où il se connaissait trop d'ennemis. Ce matin-là, comme il le faisait chaque jour, il s'entretenait avec ses principaux ministres, Agrippa et Mécène, partageant avec eux un repas frugal de pain, de fromage et de fruits.

« Le moment décisif approche, fit Octave, l'air soucieux. Antoine a rassemblé une puissante armée pour envahir la Perse, à ce qu'il dit. Mais c'est Rome qu'il veut conquérir.

— Cela devait finir ainsi, déclara Mécène. Il est un proverbe égyptien qui dit : « Deux crocodiles ne peuvent vivre longtemps dans le même marécage. » Octave, avec une lucidité froide, analysa alors

les forces immenses dont disposait son adversaire. La prudence n'imposait-elle pas, une fois encore, d'éviter un affrontement périlleux ?

« Non, reprit Agrippa, depuis un an les choses ont changé. Certes, Octave, de nombreux sénateurs sont passés dans le camp d'Antoine, mais ton œuvre en Italie commence à porter ses fruits : la sécurité est assurée aux frontières, le brigandage a disparu sur les routes, le commerce a repris, la paix redonne l'espoir au laboureur.

— En outre, ajouta Mécène, le peuple a été satisfait des jeux magnifiques que tu lui as offerts. Des poètes, Virgile, Horace, Tibulle, chantent ta gloire, tandis qu'Antoine... »

Agrippa expliqua alors qu'il avait promis à tous les sénateurs qui se rallieraient à Octave, non seulement la clémence du prince, mais son estime et sa faveur.

« Rufus, qui revient d'Éphèse, attend d'être reçu par toi. Il t'apporte d'importantes nouvelles.

— Fais-le entrer tout de suite, fit Octave. Je le traiterai en ami. »

Rufus s'avança, l'air embarrassé. Mais Octave eut tôt fait de le rassurer :

« Parle sans crainte, Rome a besoin de tous ses fils.

— Oui, j'ai vu Antoine et je ne l'ai pas reconnu. Cette fille d'Égypte lui a fait boire un philtre magique, il n'a d'yeux que pour elle, il rampe à ses pieds, il trahit le peuple romain. On dit qu'il a déposé au temple de Vesta un testament par lequel il donne des provinces, nos provinces, aux enfants qu'il a eus de cette reine étrangère.

— Si cela est vrai, fit Agrippa, il faudrait que Rome le sache. »

Quelques jours plus tard, Octave, par un acte sacrilège, saisissait le testament d'Antoine. Il vint lui-même le lire au Sénat. C'était bien exact. Antoine distribuait des provinces romaines aux enfants de Cléopâtre. En outre, il demandait qu'à sa mort son corps fut exposé au Forum, comme l'avait été celui de César assassiné, et qu'ensuite il fût envoyé à Alexandrie pour reposer en terre d'Égypte.

L'indignation fut cette fois générale. Octave se rendit au temple de Bellone, déesse de la guerre, et lançant un javelot, selon la coutume, il déclara Cléopâtre ennemie du Sénat et du peuple romain.

À Éphèse, les partisans d'Antoine apprirent sans joie que la lutte décisive était désormais imminente. Les présages n'étaient pas favorables : une ville fondée par Antoine venait de s'engloutir dans les flots ; à Patras, la foudre avait détruit une statue d'Hercule, son héros protecteur : à Athènes, un monument, où son nom était gravé, s'était effondré lors d'une tempête. Sur la galère de Cléopâtre, appelée l'« Antonia », les hirondelles familières avaient été dévorées par des oiseaux rapaces...

Antoine souriait avec dédain lorsqu'on lui rapportait ces signes fâcheux du Destin. Il gardait confiance. Il aurait tôt fait, disait-il, de reprendre en main son armée. Il attendrait l'ennemi en Macédoine, le pays d'Alexandre le Grand. Il livrerait bataille à Pharsale, là même où, autrefois, il avait aidé César à écraser Pompée. Il viendrait aisément à bout d'Octave, chétif et timoré, que nul n'avait jamais vu briller dans les combats. Antoine avait retrouvé la fougue de ses jeunes armées. Dès lors, avec un tel chef, la victoire n'avait plus rien d'impossible. Mais après ? Le vieil Ahenobarbus, qui avait son franc-parler, harcelait Antoine de ses conseils :

« Renvoie la reine en Égypte. Avec elle à tes côtés, tu n'entreras jamais à Rome. Seul, au contraire, tu auras tôt fait de regagner l'estime de tous. »

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Cléopâtre. Enfermée dans son palais, pensive, inquiète, elle analysait la situation avec une froide lucidité :

« Antoine vaincu, songeait-elle, je serai perdue avec lui. S'il est vainqueur, il m'abandonnera pour retourner à Rome. Il faut donc qu'il ne soit ni vainqueur ni vaincu. »

Cléopâtre exigea alors d'Antoine que l'on combattît sur mer. L'armée resterait intacte et ainsi il serait toujours possible de poursuivre la lutte. Antoine, qui ne songeait qu'à plaire à la reine, se rendit aisément à ses raisons. N'avait-il pas cinq cents vaisseaux dont certains, fort rapides, portaient dix rangs de rameurs ?

« Pure folie ! lui dit Ahenobarbus. Il y a des navires mais pas assez d'équipages.

— Nous trouverons bien des marins, répondit Antoine. »

On parcourut donc la Grèce en emmenant de force sur les bateaux des voyageurs, des mulâtiers, des paysans et jusqu'à des jeunes bergers qui n'avaient jamais vu un aviron de leur vie.

Agrippa, qui avait appris les hésitations d'Antoine, prit l'initiative des opérations. Il fit transporter ses troupes, cent mille hommes environ, par terre et par mer, en Grèce du nord. Antoine réagit avec vigueur. Il lança ses meilleures légions vers l'ouest au-devant de l'ennemi. Puis, contournant le Péloponnèse avec des centaines de navires chargés de soldats, il amena toutes ses forces dans un golfe bien abrité, près du promontoire d'Actium.

Ainsi, les deux armées et les deux flottes se trouvaient face à face à la limite même que les traités avaient fixée entre l'Orient et l'Occident.

Sur terre, Antoine avait l'avantage. Ses soldats le pressaient d'engager le combat. Ils apercevaient, à deux mille pas à peine, sur les coteaux brûlés de soleil, les troupes d'Octave qu'ils savaient moins aguerries. Un centurion, qui avait participé à bien des campagnes, et dont le corps était marqué de glorieuses cicatrices, s'adressa au

général avec une profonde émotion :

« Antoine, pourquoi te défier de notre épée et mettre ton espérance dans ces navires au bois pourri ? Laisse aux Égyptiens les combats sur mer et donne-nous à nous, légionnaires romains, la terre ferme pour y vaincre ou y mourir.

— Je t'en conjure, répéta une fois encore Ahenobarbus, il ne te convient pas de jouer ton destin sur la mer. Oublierais-tu que tu as embarqué des équipages de fortune et qu'Agrippa connaît mieux que quiconque l'art difficile de louvoyer au souffle du vent afin de lancer ses navires, au bon moment, contre un ennemi désespéré ? »

Antoine, pour toute réponse, ordonna que dix légions fussent aussitôt embarquées sur ses navires qui se trouvèrent ainsi très alourdis. Quant à Ahenobarbus, comprenant l'inutilité de ses efforts, il rejoignit le camp d'Octave...

Pendant quatre jours, la mer fut si agitée qu'on dut différer le combat. Les légionnaires d'Antoine, entassés contre leur gré sur les navires, durement secoués par la houle, eurent tout le temps de maudire Neptune. Octave, prudent comme à l'accoutumée, était resté à terre auprès de ses soldats. Apercevant un paysan qui revenait des champs avec son âne, il s'amusa à lui demander son nom.

« Je m'appelle Fortuné, répondit l'homme, et la bonne bête que voici, c'est Victoire. »

Octave, très attentif aux présages, ne douta plus de son triomphe. Il se fit aussitôt conduire sur une chaloupe à l'aile droite de sa flotte. Il aperçut les navires d'Antoine en ligne à l'entrée du détroit, immobiles, formant un puissant rempart. Les attaquer eût été pure folie. Il fallait prendre patience et cette chaude journée d'été n'incitait guère au combat...

Pourtant, à la sixième heure, un vent léger s'éleva au large, comme il arrive fréquemment en mer Ionienne. Les flots frémirent, les voiles se gonflèrent, les navires se mirent à rouler au creux de la vague. Et soudain, Octave aperçut les vaisseaux ennemis qui, pesamment, avançaient vers la haute mer, s'écartant les uns des autres, fendant les flots de leur éperon d'airain. Les soldats d'Antoine, libérés d'une longue attente, poussaient des clameurs tout en s'appêtant à faire surgir, des tours de bois où ils s'étaient massés, une pluie dense de javelots, de flèches et de boules de fronde.

Les navires d'Octave, plus légers, plus maniables, évitaient de foncer inutilement sur les puissantes galères. Ils se groupaient par trois ou quatre autour d'une d'entre elles et, dans un tourbillon incessant, jetaient des traits et des pieux enflammés. Ainsi font les chiens de meute, souples et féroces, lorsqu'ils assaillent le sanglier des forêts et qu'évitant les coups de boutoir de la bête aux abois, ils la harcèlent et la déchirent jusqu'à ce qu'elle gise, pantelante et vaincue...

Déjà, de nombreux vaisseaux brûlaient et soldats et marins, affolés par les flammes, plongeaient dans la mer écumante. Cependant, le combat était encore douteux et la victoire incertaine.

C'est alors qu'on vit les soixante navires de Cléopâtre déployer leurs voiles et apparaître dans l'étroit goulet de la baie. Allaient-ils entrer à leur tour dans la mêlée et décider de l'issue de la bataille ?

Les belles galères, montées par les meilleurs équipages, glissèrent au milieu des vaisseaux éventrés ou fumants et bientôt, dépassant les lignes, elles gagnèrent le large. Elles cinglaient vers le sud. Elles prenaient la fuite...

Les soldats d'Antoine, frappés de stupeur, crurent d'abord à une manœuvre, mais lorsqu'ils virent la flotte égyptienne s'éloigner pour de bon, ils comprirent que la reine les avait trahis. Pour Octave et les siens, l'étonnement ne fut pas moindre, au point qu'Agrippa attendit un moment avant de lancer ses navires légers à la poursuite des Égyptiens.

Et Antoine, qu'était-il devenu ? Dès qu'il avait aperçu l'« Antonia », il avait pris place avec deux amis dans une embarcation rapide et s'était rendu sur le vaisseau de la reine. Là, il s'assit à la poupe, refusant de voir Cléopâtre, méditant sur son destin gâché. Il resta ainsi trois jours durant, sans manger, sans boire, la tête enfouie dans ses mains...

Le gros de la flotte ne s'aperçut pas de la fuite d'Antoine et ceux qui l'apprirent ne purent d'abord y croire. Comment ? Un général romain, disposant de dix-neuf légions et de cinq cents vaisseaux, abandonnait ses hommes en plein combat ! Un chef valeureux, le préféré du grand César, oubliait tous ses devoirs ! Et cela, pour fuir avec une femme !

La flotte continua la lutte, mais assaillie de face par la vague, aveuglée par le soleil, criblée de traits enflammés, elle cessa toute résistance vers la dixième heure. Plus de trois cents vaisseaux furent pris.

L'armée de terre, qui espérait le prompt retour d'Antoine, tint plus longtemps. Puis, trahie par ses chefs qui rejoignirent le camp d'Octave, elle se rendit à son tour. Octave, nouveau César, était le maître du monde. Il avait trente-deux ans...

Un an plus tard, à Alexandrie, le drame s'achève. Antoine, trahi par les siens et sur le point d'être pris par son vainqueur, se jette sur son glaive nu. Il meurt en murmurant :

« Je succombe en Romain. »

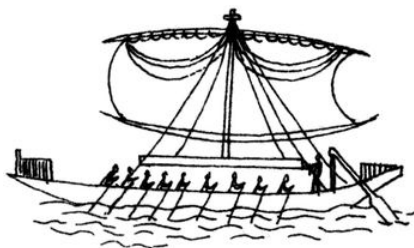
Cléopâtre tente d'obtenir sa grâce et de sauver son royaume. Elle demande à Octave ce qu'il compte faire d'elle :

« Femme, tu ne souffriras point », répondit le jeune homme sans préciser plus avant ses intentions.

La reine comprend qu'Octave ne lui laisse la vie sauve que pour

l'emmener à Rome et la faire paraître, enchaînée, dans le cortège de son triomphe. Elle plonge alors sa main ambrée dans un panier de figues où elle a fait dissimuler un serpent, un aspic dont la morsure, rapide comme l'éclair, délivre en un instant des tourments de la vie.

Peut-être, avant la grande nuit, aperçoit-elle dans une ultime image « toute une mer immense où fuyaient des galères... »



-
- 1 Ouranos et G  a forment le premier couple divin.
Zeus est le fils de Cronos, appelé Saturne par les Romains.
 - 2 L'Hellespont ou Bosphore, le passage du bœuf.
 - 3 Prêtresse d'Apollon qui, à Delphes, exprime la volonté du dieu.
 - 4 Les amours de Jason et de Médée furent des plus orageuses.
 - 5 Vers 1085 av. J.-C.
 - 6 52 mètres.
 - 7 3 kilos.
 - 8 Les Phéniciens sont les inventeurs de l'alphabet.
 - 9 Marseille, fondée vers 594 av. J.-C.
 - 10 Les Grecs nommaient ainsi l'Italie, dont le nord appartenait alors aux   trusques et le sud aux Grecs. Le sud de l'Italie et la Sicile forment la Grande Gr  ce.
 - 11 Le Rhône.
 - 12 Le 29 septembre 480 av. J.-C.
 - 13 Les Grecs appelaient ainsi tous ceux qui ne parlaient pas leur langue.
 - 14 Mai 415 av. J.-C.
 - 15 Juin 415 av. J.-C.
 - 16 Août 415 av. J.-C.
 - 17 Septembre 414 av. J.-C.
 - 18 Prince troyen, fils d'Anchise et de Vénus.
 - 19 Statues des dieux du foyer.
 - 20 Fondateur de la race de Priam.
 - 21 Un des noms de Troie.
 - 22 Noms de vents célèbres dans l'Antiquité.
 - 23 Ulysse, dont on connaît les multiples naufrages.
 - 24 Vins renommés chez les Romains.
 - 25 En 73 av. J.-C.
 - 26 Somme considérable, qu'on peut évaluer à 300 millions de francs 1969.